

SAINT BRIEUX

DUBOUCHET H. ET G.

ZIG-ZAGS

EN

BRETAGNE

TROISIÈME PARTIE

LA BRETAGNE QUI S'EN VA

artyuiop

SAINT BRIEUX

ZIG-ZAGZ EN BRETAGNE

TROISIÈME PARTIE

LA BRETAGNE QUI S'EN VA

CHAPITRE PREMIER

SAINT BRIEUC.

SAINT QUAY.— SAINT JACUT. — CAP FRÉHEH. — ERQUY.

« Petits fleuves, grands estuaires. »



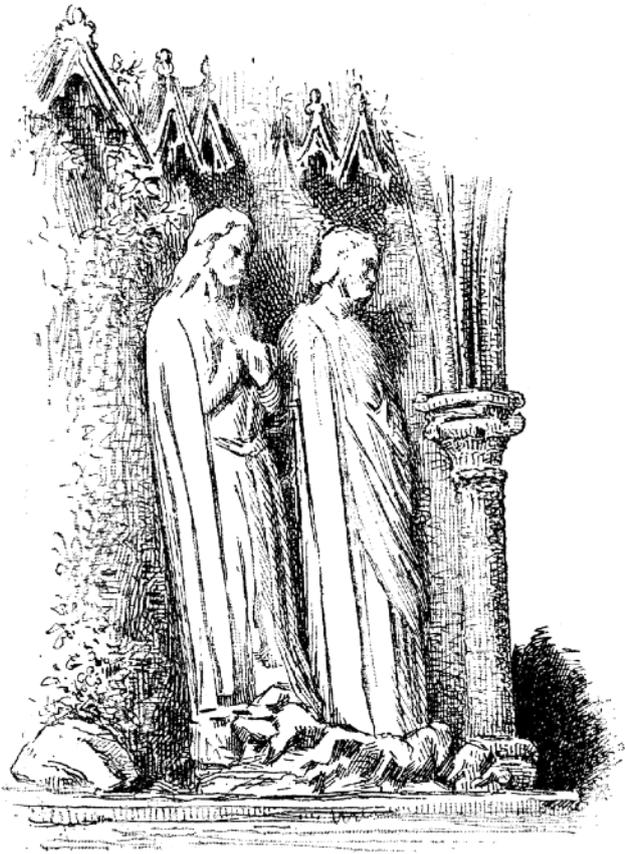
ous avons donné le nom de « Bretagne qui s'en va » à cette partie de l'Armorique que l'épidémie de la civilisation commence à envahir, et qui porte l'empreinte d'une nature transitoire à demi francisée. Le langage même des habitants en subit l'influence, le costume disparaît peu à peu ; les poétiques superstitions, les légendes ambiantes ont seules survécu jusqu'à présent à tous les changements.

La contrée porte le cachet de chaque époque, depuis les menhirs gaulois, symboles de Teutatès, qui maintenant soutiennent les croix du Christ, jusqu'aux ruines romaines, aux constructions gothiques du moyen âge et aux fantaisies charmantes de la Renaissance.

À la physionomie pittoresque de ces ruines s'ajoutent les beautés de la nature : un littoral tourmenté, semé d'écueils et d'îlots verdoyants, découpé en mille estuaires où la marée monte à de grandes hauteurs ; des chaînes de collines aimables, dont les contreforts séparent les vallées de rivières sinueuses et les conduisent jusqu'à la mer ; les vieilles forêts de Loudéac, de

SAINT BRIEUX

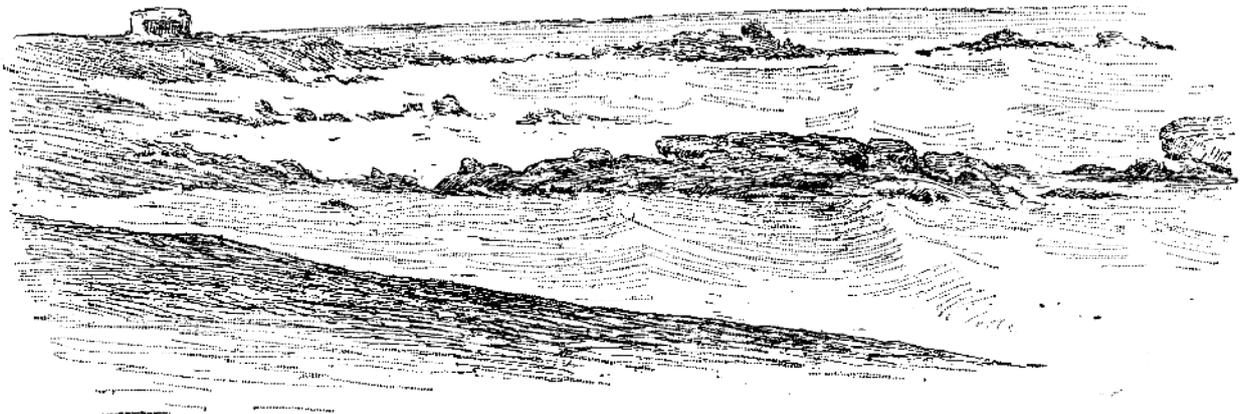
Saint Aubin, de la Hunaudaye et de Quénécan, qui offrent des sites curieux et imprévus, des rochers gigantesques, formés d'énormes blocs superposés presque régulièrement et surplombant les uns sur les autres, de manière à faire craindre que des quartiers ne s'en détachent inopinément.



Les villes ne sont pas moins intéressantes que les campagnes : de Dinan à Plouaret, de Tréguier à Loudéac, on peut citer cent bourgades capables de captiver les artistes par leur piquante originalité.

C'est Jugon, gracieux village de la Suisse jeté entre deux fentes de montagne ; Broons, qui conserve pieusement le souvenir du grand patriote Bertrand du Guesclin ; Lamballe, ancienne capitale des Ambliantes, dont le château, défendu par cinquante tours énormes, fut rasé par ordre de Richelieu ; c'est Loudéac, sorte de gros village qui fut le théâtre des guerres de la Ligue ; Uzel et Quintin, semés de châteaux à demi ruinés ; Guingamp, riante bourgade arrosée par les eaux du Trieux ; c'est Belle-Isle, « jaune et

terreux, accroupi comme un mendiant au bord de la route » ; Lannion, Rostrenen, Callac, sur le territoire desquels on rencontre à chaque pas des



PAYSAGE DE LA CÔTE

SAINT BRIEUX

dolmens et des menhirs ; Corlay enfin, dont le château, habité pendant six siècles par la famille de Rohan, fut démantelé par ordre de Henri IV.

Ce canton doit son importance à l'espèce de chevaux désignés sous le nom de *doubles bidets*, race qu'on dit issue de chevaux arabes amenés d'Orient à l'époque des croisades, et qui font l'objet principal du commerce du pays.



VIEILLE MAISON A LAMBALLE

Puis c'est cette partie de territoire qui s'étend de Plouaret au cap Saint Matthieu et qui forme la plus grande partie du pays de Léon : Morlaix Saint pol, Roscoff, Batz, Lesneven, se présentent au milieu d'une variété de sites tourmentés ou l'on retrouve à chaque pas des monuments aux légendes exquises ou redoutables. « Quel être humain, dit le barde Quellien, doué de quelque sentiment des choses, ne subirait l'influence d'une telle région

SAINT BRIEUX



PAYSAGE DES CÔTES DU NORD

duement cultivée par un peuple robuste et résigné, recouverte d'un ciel chargé de signes, ces nuées entr'ouvertes comme autant de portes sur l'infini !... »

Quoique Saint Briec ait beaucoup perdu de son caractère depuis un demi-siècle, cette ville n'en est pas moins fort intéressante par sa situation exceptionnelle et par de vieilles maisons du moyen âge, ornées de sculptures et de pignons ajourés.

Dominant sur un plateau de quatre-vingt huit mètres d'altitude le cours du Gouet, elle apparaît au voyageur comme une de ces villes merveilleuses d'Asie Mineure, pleine de fleurs, de parfums et de soleil.

Une brusque déclivité dans le relief du vol permet de contempler au loin la baie qui porte son nom.

Les vallons boisés traversés de cours d'eau, les collines couvertes de jardins, lui forment une ceinture luxuriante qui contraste heureusement avec ses rues tortueuses et souvent fort étroites.

Rue Saint Jacques, il se trouve plusieurs habitations qui méritent de fixer un moment l'attention : celle-ci, décorée de joueurs de biniou et de grotesques, fut habitée par les



COIFFE DE SAINT BRIEUC

Doublet, premiers imprimeurs de la ville ; à côté, celle qui fait l'angle d'une ruelle, abrita jadis une famille tristement célèbre ; l'écusson que soutient cet ange sculpté sur sa façade, portait les armes d'Eder de Fontenelle. On sait les crimes effroyables dont se rendit coupable son descendant, le sinistre ligueur Guy Eder, qui éventrait les jeunes filles pour chauffer ses pieds dans leur sang.



LA RUE SAINT JACQUES A SAINT BRIEUC

Rue Milieu Fardel, une jolie habitation de la Renaissance, connue sous le nom d'hôtel des ducs de Bretagne, fut construite par Collou en 1572. Le roi d'Angleterre Jacques II y logea lorsqu'il vint passer la revue de ses troupes de débarquement en 1689.

Plus loin, c'est l'hôtel de Rohan, véritable forteresse du XV^e siècle, avec portail sculpté et pignons à mâchicoulis ; puis les vieilles maisons de la Grand'Rue, surmontées de blasons variés et indéchiffrables, même pour un héraut d'armes : enseignes parlantes des négociants d'autrefois, envieux des prérogatives seigneuriales.

En passant dans l'ancienne voie l'Allée Menault, les droits singuliers qui existaient dans la ville, reviennent à l'esprit avec tout le pittoresque et la joyeuseté rabelaisienne de l'époque. Le jour de la fête de saint Jean Baptiste, à l'heure des vêpres, un des propriétaires de cette rue était obligé de sortir de sa maison un bâton à la main, et d'aller frapper l'eau du ruisseau en disant par trois fois : « Renouessenelles (grenouilles), mes amies, taisez-vous. Monsieur dort, laissez dormir monsieur ! » L'évêque et le receveur de la ville assistaient à cette bizarre cérémonie, qui s'appelait le *Lépri des grenouilles*, et qui n'empêchait nullement celui qui en était le principal acteur de payer les redevances lui donnant le droit de construire et de blasonner sa demeure.

Une autre coutume non moins singulière était, pour les habitants de Saint-Brieuc, un but de réunion et de réjouissances publiques : c'était le droit de *quintaine*, imposé aux poissonniers le lundi de Pâques.

SAINT BRIEUX

Place du Pilon, on dressait un jacquemart, statue d'homme fixée sur un pivot et tenant à la main un gourdin énorme. Chaque poissonnier, muni également d'un bâton, devait, tout, en courant, frapper le jacquemart à la poitrine. Les adroits parvenaient à éviter, non seulement une amende de trois livres quatre sols, mais encore le choc de l'arme de leur adversaire : car, si le coup était mal dirigé, la masse, tournant sur le pivot, jouait de sa gaule plus ou moins lourdement, suivant le degré de force qui l'avait atteinte.

À ces souvenirs anecdotiques et tout intimes, se mêlent des souvenirs historiques : on sait que la cathédrale fut le théâtre des guerres de la Ligue, et qu'Olivier de Clisson, venu en 1394 pour assiéger la ville, épuisa sur ses murs les ressources de son artillerie.



VIEILLES MAISONS DE SAINT-BRIEUC

C'est à Margot de Clisson qu'on doit cette fantaisie charmante connue sous le nom de Fontaine de Saint Brieuc ; édicule délicieusement sculpté dans le style de la Renaissance, et bâti, paraît-il, au lieu même où aborda, au Ve siècle de notre ère, le missionnaire anglais Vriomagle ou Briomagle (d'où, par dérivation Brieuc), homme de science et de piété.

Débarqué dans le pays léonais, il s'avança par terre jusqu'à Tréguier ; puis, suivant toujours la côte, d'occident en orient, il arriva à l'embouchure du Gouët, trouva la situation agréable, l'air doux et salubre, vit le terrain arrosé par plusieurs belles fontaines, entouré de deux gentilles rivières, le Gouët et le Gouëdic, un beau port, les vallées d'alentour enrichies de verdoyantes prairies : il jugea ce lieu fertile, et, aidé des seigneurs de l'endroit, fonda une abbaye que plus tard les rois de France et de Bretagne comblèrent de dons.

SAINT BRIEUX

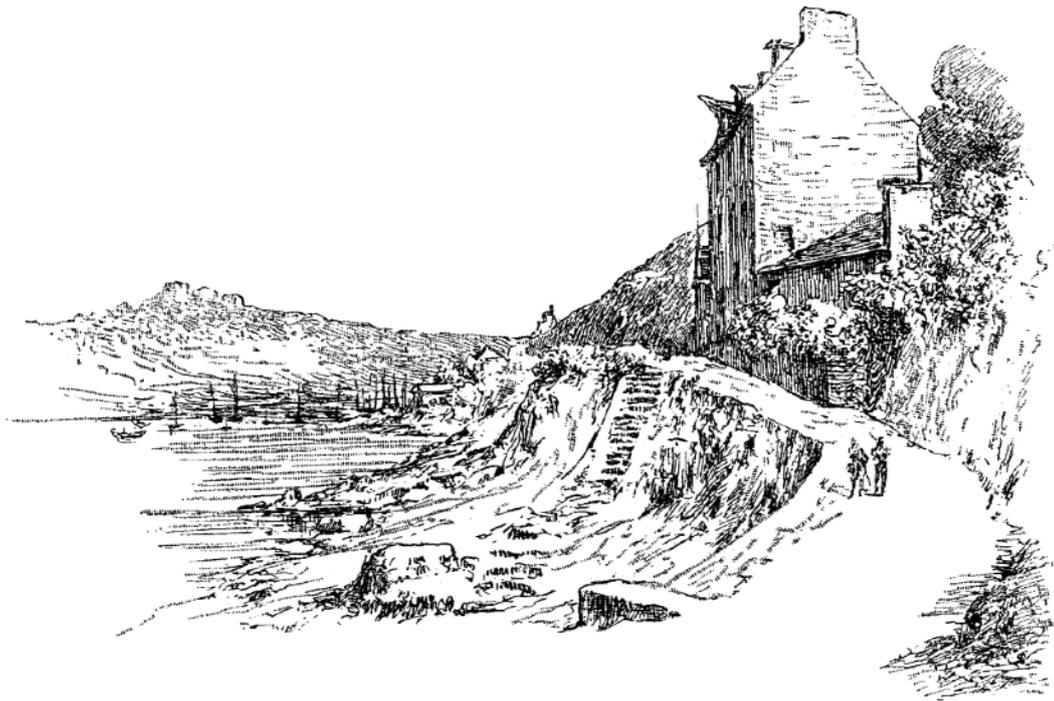
Si, aux événements de la Ligue et au récit de la fondation de Saint Briec, on ajoute la peste de 1601, qui décima une partie de la population, l'on a toute l'histoire de la vieille cité épiscopale, qui, on le voit, occupe une bien petite place dans les annales du duché breton.



CATHÉDRALE ET FONTAINE

DE SAINT BRIEUC.

L'agriculture y est fort en honneur, et la culture maraîchère domine dans tout l'arrondissement.

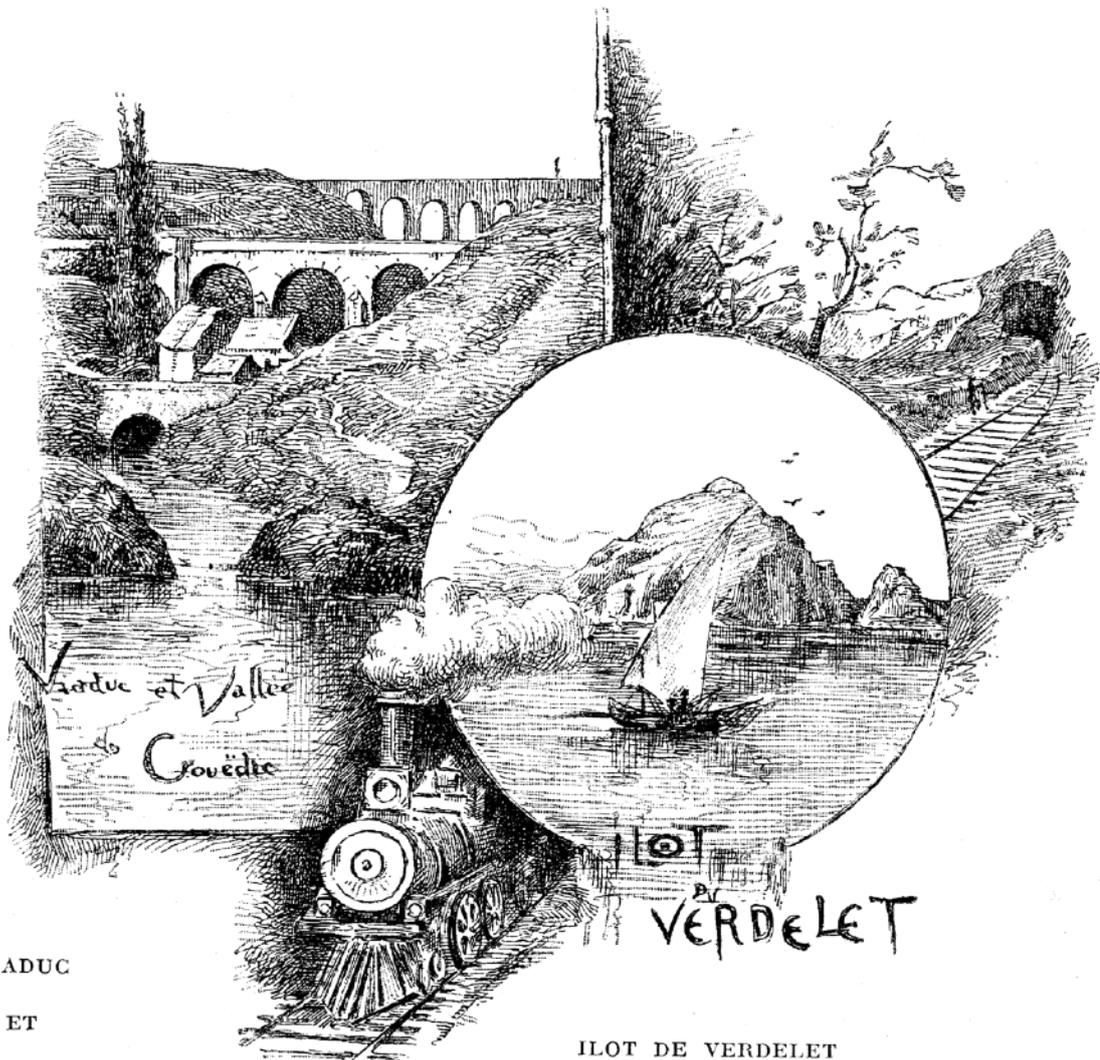


ENTRÉE DU PORT DU LÉGUÉ.

SAINT BRIEUX

Sur les deux rives du Gouët, dont le nom breton signifie *fleuve de sang*, s'étagent de véritables constructions babyloniennes, pépinières et jardins potagers admirablement entretenus par l'actif labeur des campagnards briochins.

Le port du Légué, le premier des Côtes du Nord par ses entrées et ses sorties, se compose d'un canal de près d'un kilomètre de longueur, et de chantiers de construction, où l'on arme chaque année pour les pêcheries de Terre Neuve et d'Islande. La pêche côtière et le commerce avec l'Angleterre prennent chaque jour une nouvelle extension.



VIADUC
ET
VALLÉE DE GOUEDIC

ILOT DE VERDELET

Une magnifique route suit les rives du Gouët, serpente autour des pentes abruptes qui dominant son cours, découvrant à chaque angle brusque du chemin un horizon immense de vapeurs bleuâtres, violacées, noyant dans une douce caresse la côte d'Iffiniac et les caboteurs aux voiles rousses qui flottent incertains dans la baie, comme de gros papillons d'or. Sur la rive droite du fleuve, la tour ruinée de Cesson domine cette vaste déchirure de plein air et d'Océan.

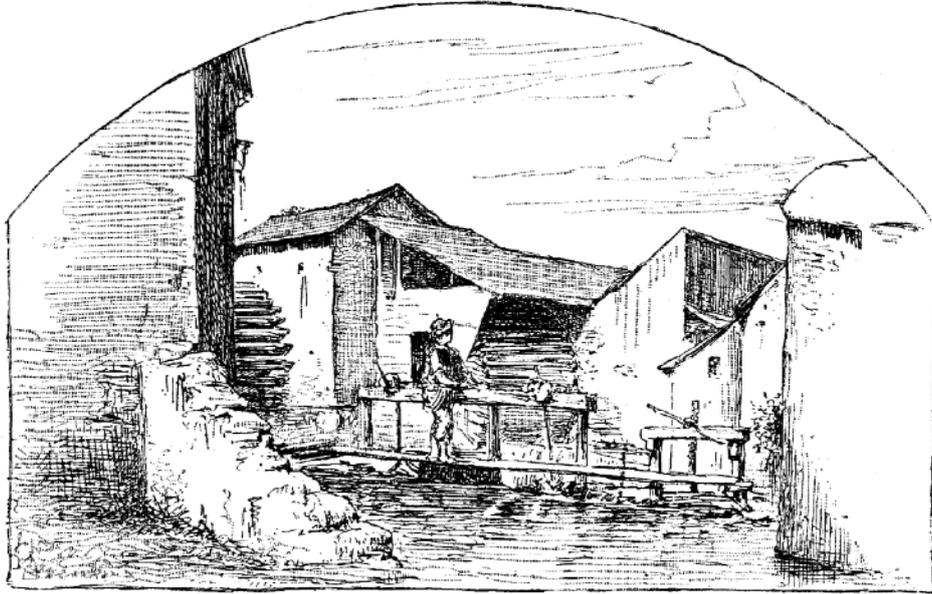
SAINT BRIEUX



JOUEURS DE BOULES



Maintenant, quittez un instant le rivage et lancez-vous à travers les champs de bruyères : bientôt vous arriverez au bourg de Châtelaudren.



LA VIEILLE TANNERIE

Si vous voyagez en diligence et qu'il soit nuit, ouvrez la portière, regardez autour de vous... écoutez !...

Vous entendrez alors au dessus de vos têtes le clapotement sourd d'une chute d'eau ; vous verrez une longue place bordée de hautes maisons noires, sans lumières, sans murmure de voix. Une ombre humide enveloppera toutes choses, et vous frissonnerez involontairement.

Le 13 août 1773, l'étang qui nous domine creva dans la *vallée des Pleurs* et tous les habitants de Châtelaudren, rassemblés pour une noce, périrent



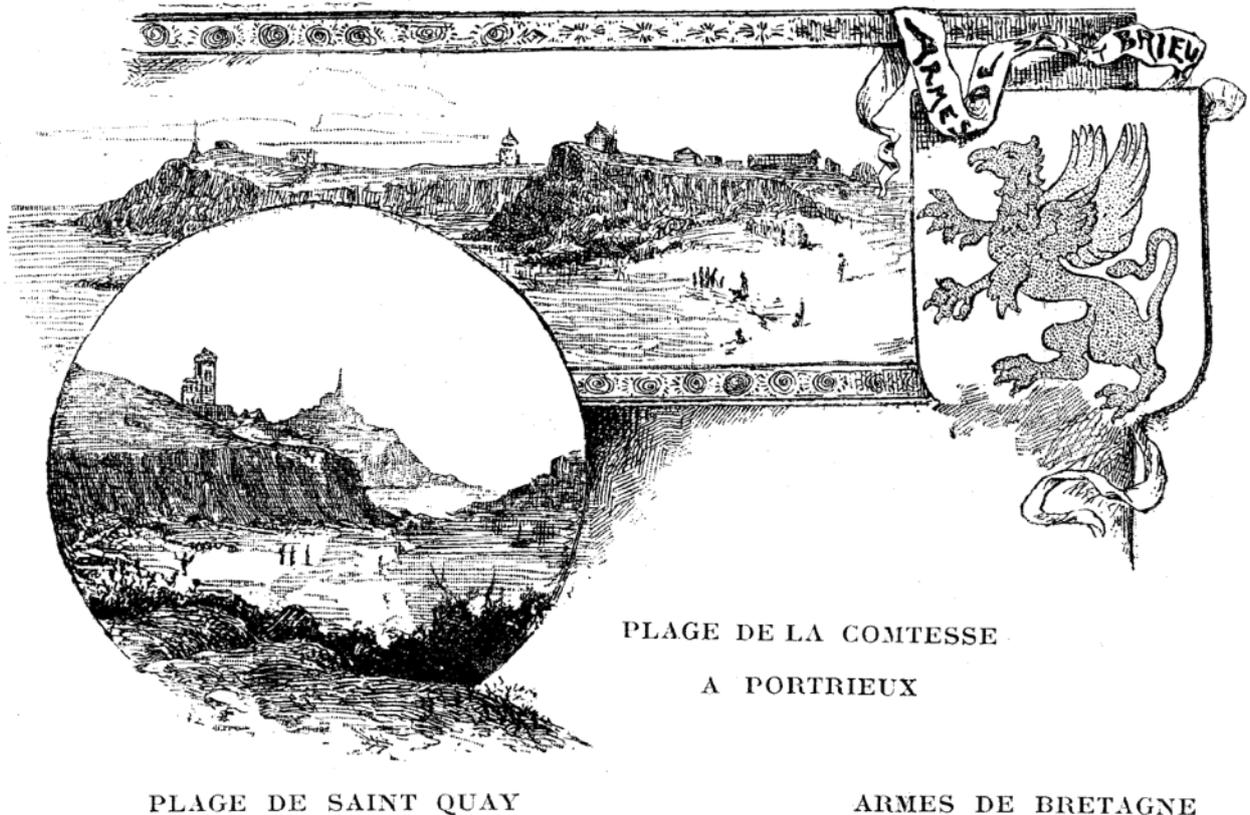
LA MAISON DE LA DENT QUI PERCE
(Village de Sous la Tour).

emportés par le courant d'un fleuve immense, pêle-mêle avec les berceaux d'enfants, les arbres déracinés et les toitures.

Depuis ce grand désastre, la ville a gardé le deuil.

SAINT QUAY.— SAINT JACUT. — CAP FRÉHEH. — ERQUY.

En vous dirigeant du côté opposé, vous arrivez à Binic, petit village dont les habitants sont occupés une partie de l'année à pêcher et à bécicasser la morue dans les mers du Nord. Une plage qui n'est point sans charme attire quelques baigneurs, mais le bain de mer proprement dit n'existe qu'à l'état rudimentaire.



Laissant au nord Plourhan, où se tient, le lundi de la Pentecôte, un pardon aux oiseaux fort animé, vous arriverez à Etables, à Portrieux et à Saint Quay, stations balnéaires toutes modernes, fréquentées surtout par des ecclésiastiques et des religieuses, qui y possèdent des maisons de retraite.

Abritées des vents d'ouest par des coteaux à pente douce où s'étagent de plantureux jardins, les coquettes habitations de Portrieux rappellent l'aspect de nos côtes normandes. La rade est le rendez-vous annuel de tous les terre-neuviers de la baie de Saint Briec : cinq mille marins environ s'y réunissent le dimanche le plus rapproché de la première grande marée du mois de mai.

Saint Quay est une plage d'un ordre particulier, une plage... monastique : les cabines y ressemblent à des confessionnaux, et les costumes de bain n'ont rien de commun avec ceux de Trouville et de Dinard. Point de maîtres

baigneurs, point d'hôtels. Les touristes reçoivent l'hospitalité dans une grande communauté de religieuses, où, moyennant une faible pension de trente francs par semaine et par personne, on est logé simplement mais proprement,

pourvu d'une alimentation saine, qui, à la vérité, est servie avec une recherche délicate de luxe. Nous conservons un excellent souvenir de ces bonnes religieuses et de leur réfectoire de Saint Quay, où tout est simple, hospitalier, gracieux ; où l'œil, l'esprit et le cœur se reposent un instant des vilenies de la roulette, du jeu des petits chevaux et de l'argot immoral de la Bourse.

« O vous, gens de chic et de chèques, mondains émérites, boulevardiers précieux, ne venez point sur cette plage : vous y détonneriez complètement.

Ici, point de costumes excentriques, de couleurs tape à l'œil et d'équipages à fracas. La belle dame anglaise qui se baigne à Dinard dans ses costumes étrangement brodés d'or, des bracelets aux bras et aux pieds, y apparaîtrait comme une sorte de suppôt de Satan... » (*Berthall*).



COIFFES BRETONNES DES COTES DU NORD





De Saint Briec aux marais du Guildo, le pays stérile et désolé ne présente à droite qu'une immense plaine de sable jaune, tachetée çà et là par des étangs d'une boue noire qu'on devine terrible ; à gauche, qu'une lande rase et quelques plateaux monotones, couverts d'ajoncs et de mûres.

Une chétive végétation, de petits arbres saupoudrés de mousses grises et convulsionnés dans le sens des rafales de l'ouest, forment de maigres oasis dans le creux des vallons. Au delà, un horizon infini, tout blanc d'écume ; au dessus, une voûte sombre de gros nuages qui fuient au vent dans le même sens.



SAINT JACUT DE LA MER

Après avoir traversé le hameau de Ploubalay, on voit se dessiner au milieu des sables une étroite presque île terminée par le bourg de Saint Jacut.

Suivant la légende, Saint Jacut doit son origine à un monastère fondé par le vieux roi Grallon en 440, sur les ruines d'un temple païen consacré à la Terre (*Lan Douar*).

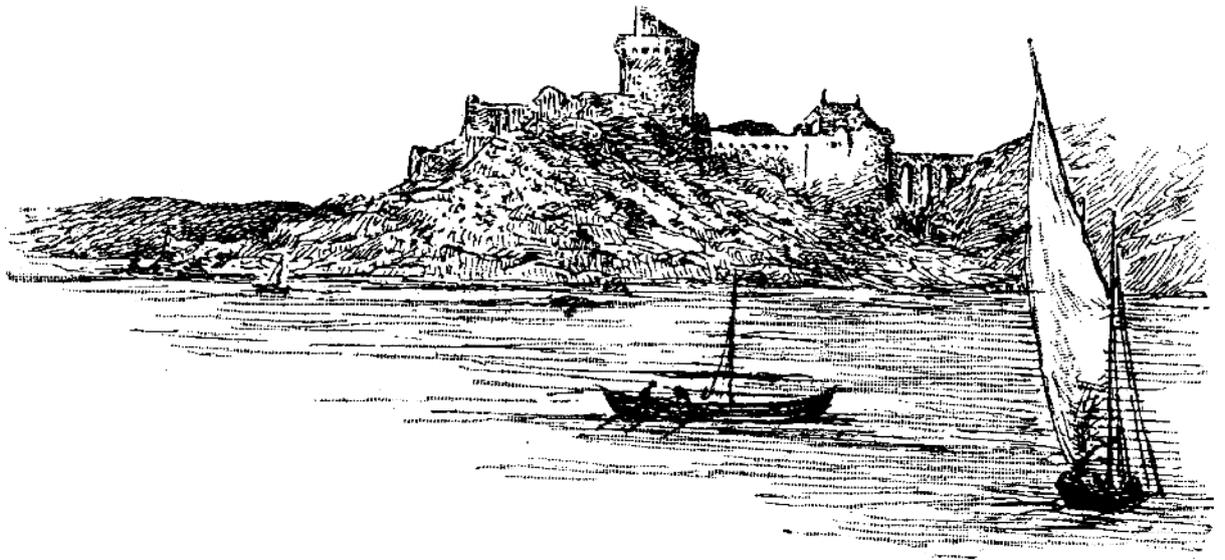
Là mourut le savant bénédictin dom Lobineau, auteur de nombreux ouvrages sur l'Armorique et de la *Vie des Saints de Bretagne*.

Le village, qui compte environ deux mille habitants, se compose d'une longue rue peuplée en majeure partie de familles de pêcheurs ; son port est formé par le havre du Châtelet. À deux kilomètres du rivage, l'îlot des Ébihens, séparé du continent par une tourmente, dresse sa haute tour de 1697, qui sert aujourd'hui de poste aux douaniers.



Plus loin apparaissent les ruines du Guildo, dont les murs pesants et les tours éventrées garnies de lierre baignent dans la vase des marais, formant avec les bois d'alentour un paysage superbe et farouche.

Nous avons vu la Roche qui sonne, nouvelle pierre de Memnon rendant des sons harmonieux au lever du soleil, et notre guide nous a raconté l'histoire de Gilles de Bretagne torturé par son frère.



CHATEAU DE LA LATTE

Françoise de Dinan, nièce et héritière d'un baron du Guildo, fut l'innocente cause de cette lutte fratricide : elle aima Gilles, frère du duc François Ier, et l'épousa au détriment d'Arthur de Montauban, favori de ce prince. Déçu dans ses projets d'avenir, Arthur, influent à la cour, calomnia les châtelains du Guildo et les accusa publiquement d'entretenir, avec le roi et les grands d'Angleterre, une correspondance suivie et compromettante.

En vain l'oncle des deux princes chercha-t-il à combattre ces soupçons injustes : le faible duc, confiant dans son favori, ne voulut rien entendre, et demanda des secours à Charles VIII. Ils lui furent envoyés.

Une troupe d'hommes d'armes se présenta une nuit au château du Guildo, arracha le comte Gilles des bras de son épouse, et se retira après avoir pillé les coffres de pierreries, « enlevé tissus et chaînettes d'or, perles et diamants de grande valeur ».

Gilles fut amené à Dinan et jeté dans un des cachots du donjon, où il put entendre le bruit des fêtes données par son frère ; plus tard, traduit par contumace devant les commissaires royaux, il eût été jugé innocent et rendu à

la liberté, sans la rage inassouvie du duc François, qui lui réservait encore un long martyre.

Traîné de cachot en cachot, vêtu misérablement, à peine nourri, il devint fou et fut étranglé par ses geôliers, au château de la Hunaudaye, près Broons.



LES STATIONS BALNÉAIRES DES CÔTES DU NORD

Le châtement du duc ne se fit pas attendre : comme ce prince traversait les grèves du mont Saint Michel, cherchant à fuir le remords, un religieux cordelier se jeta au devant de lui, et, saisissant la bride de son cheval : « Arrête, malheureux ! lui cria-t-il. Je suis le confesseur de ton frère, et te cite en son nom à comparaître dans quarante jours devant le tribunal divin, qui jugera votre cause. »

Les légendaires affirment qu'à la date fixée par le religieux, le fratricide périt de mort violente en son château de Vannes. Arthur de Montauban, le plus coupable des meurtriers, se réfugia à la cour de France, sous la protection de Louis XI ; les bourreaux, poursuivis par Françoise de Dinan, furent mis en quartiers, et leurs corps servirent de pâture aux animaux des bois.



DONJON ET RUINES DU CHATEAU DE GUILDOR

À Plancoët on nous a montré la maison du Rocher, où Chateaubriand venait passer ses vacances d'écolier ; sa grand'mère habitait, rue de l'Abbaye, une propriété « dont le jardin descendait en terrasse sur un vallon au fond duquel se trouvait une fontaine entourée de saules ». — « Si j'ai connu le bonheur, écrivait plus tard l'illustre auteur des *Martyrs*, c'est certainement à Plancoët ». Certes, la terre natale est toujours la terre bénie !...

Saint Cast ne mériterait aucune mention, si son nom ne rappelait à notre patriotisme une victoire remportée sur les Anglais le 11 septembre 1758, pendant la guerre de Sept ans.

Le château de la Latte, construit en dur granit et ressemblant de loin à un rocher taillé, sculpté et posé par l'homme sur une ligne de crêtes boisées, occupe une des extrémités de la baie de la Fresnaie. Bâti en 937 par Goyon, sire de Matignon, il s'appela d'abord du nom du seigneur « la Roche-Goyon » ; mais, réparé et augmenté par Louis XIV en 1689, il prit son nom actuel, qui est celui de la contrée où il est situé. Deux ponts levis, jetés sur des précipices de plus de trois cents pieds, relie la masse formidable de la forteresse à la terre ferme.

Au bas des vieilles tours surmontées d'un donjon circulaire, se voit une statuette très vénérée dans le pays : c'est celle de saint Hubert. Interrogez les paysans, ils vous diront que près d'elle se rendent d'instinct tous les chiens enragés de la localité.



Pour se faire une juste idée de la pittoresque nudité de ces côtes, il faut voir les rochers du cap Fréhel, les sites inattendus, les vues changeantes se déroulant et se transformant comme les décorations mobiles d'un théâtre, des alentours d'Erquy aux charmantes plages de Morieux ou du val André ; il faut monter le long de ces pics élevés, à pans rudement taillés en hautes lames prismatiques, et contempler l'immense étendue de mer émaillée de récifs et d'îlots qui dressent dans la brume leurs squelettes jaunâtres, autour desquels hurle la vague.

Aux jours d'orage, le grondement des flots qui se brisent est tel, qu'on l'entend bien au loin dans les terres ; les remous furieux qui s'engouffrent dans les grottes et les fissures profondes qu'ils ont creusées, font trembler le promontoire de la base au sommet. En approchant du *Toul an Ifern*, nom celtique conservé au plus étrange de ces abîmes, l'atmosphère semble avoir quelque chose d'électrique qui ébranle, bruissement terrible qu'on ne peut comparer qu'au hurlement des fauves sortant par milliers de quelque forêt profonde ou au grand murmure de mille bataillons qui crient et combattent.

Cavernes aux formes capricieuses, filtres effroyables, ponts, arcades, aiguilles minées, colossales pyramides, obélisques fantasques, se succèdent, dentelant la crique de Sévigné comme un dessin compliqué de lambrequin.

Dès 1690, une tour à feu fut établie sur le Fréhel, et le conseil de marine fit participer à son entretien tous les patrons de barques trafiquant avec les ports bretons et normands, depuis Saint Briec jusqu'au cap de Régneville. Le phare actuel, situé à côté de l'ancien, éclaire à l'est la baie de Saint Malo ; à l'ouest, l'entrée du port du Légué. Divers bâtiments servant à l'installation des machines et au logis des gardiens enveloppent la tour octogonale, qui porte à son sommet un appareil dioptrique fort beau, à feu tournant de trente en trente secondes.



LE VAL ANDRÉ



LE VAL ANDRÉ

Il faut gravir l'escalier du phare et contempler, de la galerie qui entoure sa lanterne, l'immense horizon qui s'étend du littoral de Tréguier aux rivages du Cotentin : rien ne peut rendre la majesté d'un pareil spectacle, fait de calme mélancolique et de solitude. L'âme s'associe au bruit de la vague, au cri perçant de la mouette blanche tourbillonnant au dessus des abîmes, au murmure des vents ; l'esprit s'élève, s'immobilise dans l'extase de cet admirable infini, inexprimable harmonie d'azur, de lumière et de sons.

*

Puis brusquement ce sont d'autres aspects. Les sables étendent de nouveau leur nappe souvent bouleversée par la brise marine. Une herbe courte alterne avec le jonc marin, fournissant à des bandes de moutons une pâture avidement recherchée. « Se jouant le long des falaises, au milieu des pointes de granit, les poissons de rivage abondent, et, parmi eux, celui qu'on appelle tantôt *vieille*, tantôt *perroquet de mer*, ses couleurs brillantes mêlant le bleu, le jaune, le vert, toute la livrée du perroquet amazone » (F. Aubert).

Bientôt, sur la route, on rencontre Erquy, petit port encaissé entre deux hautes falaises, qui le protègent des vents d'ouest. L'origine d'Erquy est fort ancienne, si l'on en juge par le grand nombre de substructions gallo-romaines qui couvrent le sol sur une étendue considérable. Quelques archéologues croient être en présence du *Reginea* de la Table de Peutinger, cité fort active au temps des Romains, à laquelle succéda le hameau du Pussoir.

Que Titus ou Vespasien aient établi leur domination dans cette contrée, peu nous importe, du reste !... Ce qu'il est plus facile de constater, c'est qu'Erquy reste toujours en possession des sites charmants qui l'entourent et en font un centre excursionniste fort agréable pour les baigneurs. Le port sert principalement à l'embarquement de beaux grès roses et de denrées

agricoles. Le sémaphore élevé sur les pittoresques rochers du Tu ès Roc porte à près de soixante dix mètres un feu à éclipses qui éclaire l'entrée de la rade, protégée par le Petit Fort et le fort de la Bouche. Les amateurs de curiosités celtiques ne peuvent manquer de se rendre aux Fosses de Gatuélan, pour y chercher le souvenir de la voie romaine qui allait de Reginea à Condate (Rennes) en traversant *Fanum Martis*, l'importante cité des Curiosolites, dont parle César dans ses *Commentaires* et Antonin dans son *Itinéraire*.

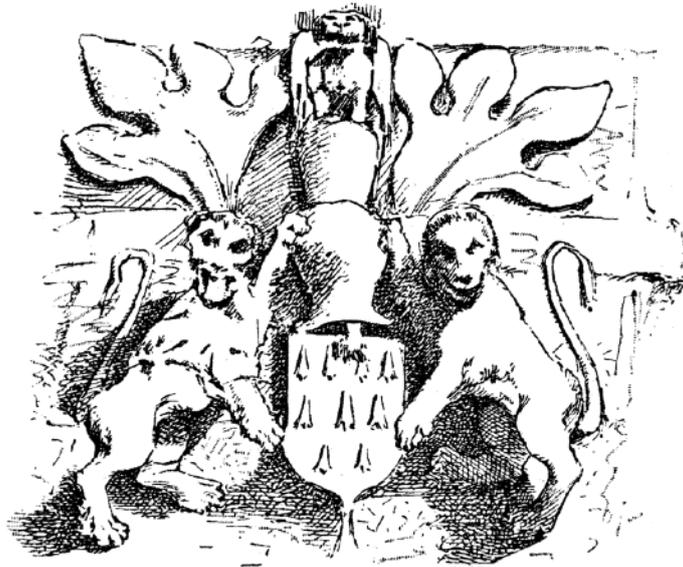
Le village de Corseul, situé entre Plélan le Petit et Dinan, doit son nom et peut-être aussi son origine à cette peuplade de l'Armorique, et l'on peut retrouver au Haut Bécherel, dans les ruines de ce petit édifice auquel on a donné le nom de temple de Mars, le *Fanum Martis* de la Table Théodosienne.

Puisque nous sommes sur le chapitre des Romains, rappelons que Lamballe occupe l'emplacement de la capitale des Ambliantes, et mentionnons un cippe peu connu que renferme l'église paroissiale de Corseul. Ce monument, consacré par Januarius à sa mère Silicia, est encastré dans le mur du collatéral droit ; l'inscription à demi effacée commence par ces mots :

D. M. S. (Diis Manibus sacrum).

*

Une brusque tranchée entre deux falaises, une riche et fertile vallée, quelques nids de pêcheurs, des villas dont les principales bordent la plage, c'est Dahouët, petit port difficile d'accès. Le commerce des vins, des eaux de vie et des farines y a pris depuis quelques années seulement une certaine extension, et la pêche à la morue à Terre Neuve et aux îles Féroë occupe la plus grande partie des habitants.



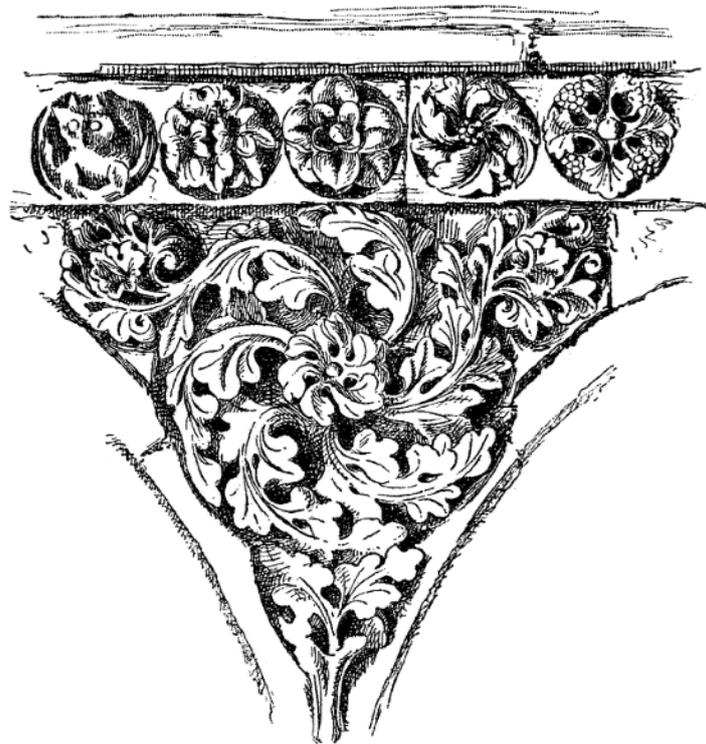
ARMES DE BRETAGNE

Des grèves charmantes, très fréquentées l'été par les familles lamballaises, entourent Dahouët. La plage de Saint Symphorien, dont le sable fin est semé de petits coquillages appelés porcelaines ; l'anse de Morieux ; le val André, où des religieux ont élevé un couvent, monument destiné à recevoir pendant la saison des bains de nombreux pensionnaires ; la falaise abrupte de Châteaux Tanguy et l'îlot du Verdelet, couvert de joncs, d'œillets roses et de saxifrages, sont des sites ravissants.

Nous avons vécu là en pleine nature ; nous nous sommes enivrés de l'air si frais, si léger, si pur de ces campagnes aimables, ayant constamment sous les yeux le merveilleux spectacle de l'Océan.

Combien vont chercher au loin la poésie d'une nature exotique, calomniant sans les connaître les paysages de notre pays !...

Pour ceux-là, les nuances ne sont rien ; nos routes sont boueuses et mal tracées, nos marchés sales, nos villes peuplées de mendiants nomades. Ils n'ont jamais suivi à pied nos chemins creux ; ils n'ont jamais traversé de pierre en pierre les cascades de nos ruisseaux, et ne comprendront jamais le charme d'une nature rustique et simple, vierge de la palette et du pinceau, point effeuillée, point déflorée par les assiduités du poète et du voyageur.



CHAPITRE II

GUINGAMP. — PAIMPOL. — ÎLE DE BRÉHAT. — LÉZARDRIEUX.

« Bords où meurt la vague,
» Bois qu'un souffle élague,
» De l'horizon vague
» Plis mystérieux ! »

(VICTOR HUGO.)



u pays de Tréguier, toutes les fêtes religieuses sont célébrées avec solennité : celle de Noël, entre autres, revêt une physionomie originale et toute particulière. À cette époque de l'année, des troupes de jeunes filles et de jeunes garçons parcourent les campagnes en chantant des *Noëls* ; on les rencontre dans les vallées, au milieu des champs de bruyères, au pied des croix des carrefours.

Lorsque le jour commence à tomber, lorsque les conques des bergers se répondent du haut des collines et que les cloches des chapelles tintent l'angélus, on entend encore leurs hymnes religieux se perdre dans les mille bruits du soir ; leurs chœurs invisibles arrivent jusqu'à l'oreille, comme la voix des anges annonçant que le Sauveur est né.

« Qu'y a-t-il de nouveau sur la terre ? disent les voix ; qu'y'a-t-il de nouveau, pour que sur les routes il y ait tant de monde ?

» Pourquoi les Bretons vont-ils par bandes vers les églises aux heures de la nuit pourquoi pendant le jour cette foule qui prie Dieu ? pourquoi entend on la nuit et le jour les offices dans les églises » ?

Les voix des jeunes filles répondent aussitôt :

« Parce qu'aujourd'hui est né le Messie et qu'il faut se réjouir ; parce qu'aujourd'hui s'accomplit le mystère de la Nativité ».

Et le chœur répète :

« Cette nuit nous donne un Sauveur plein de bonté et de charité, cette nuit, rend nos cœurs joyeux et efface nos péchés : chantons, chantons Noël ! Puisque c'est sa fête, chantons de cœur : Noël ! Noël !... »



VIEUX MOULIN SUR LE TRIEUX A GUINGAMP

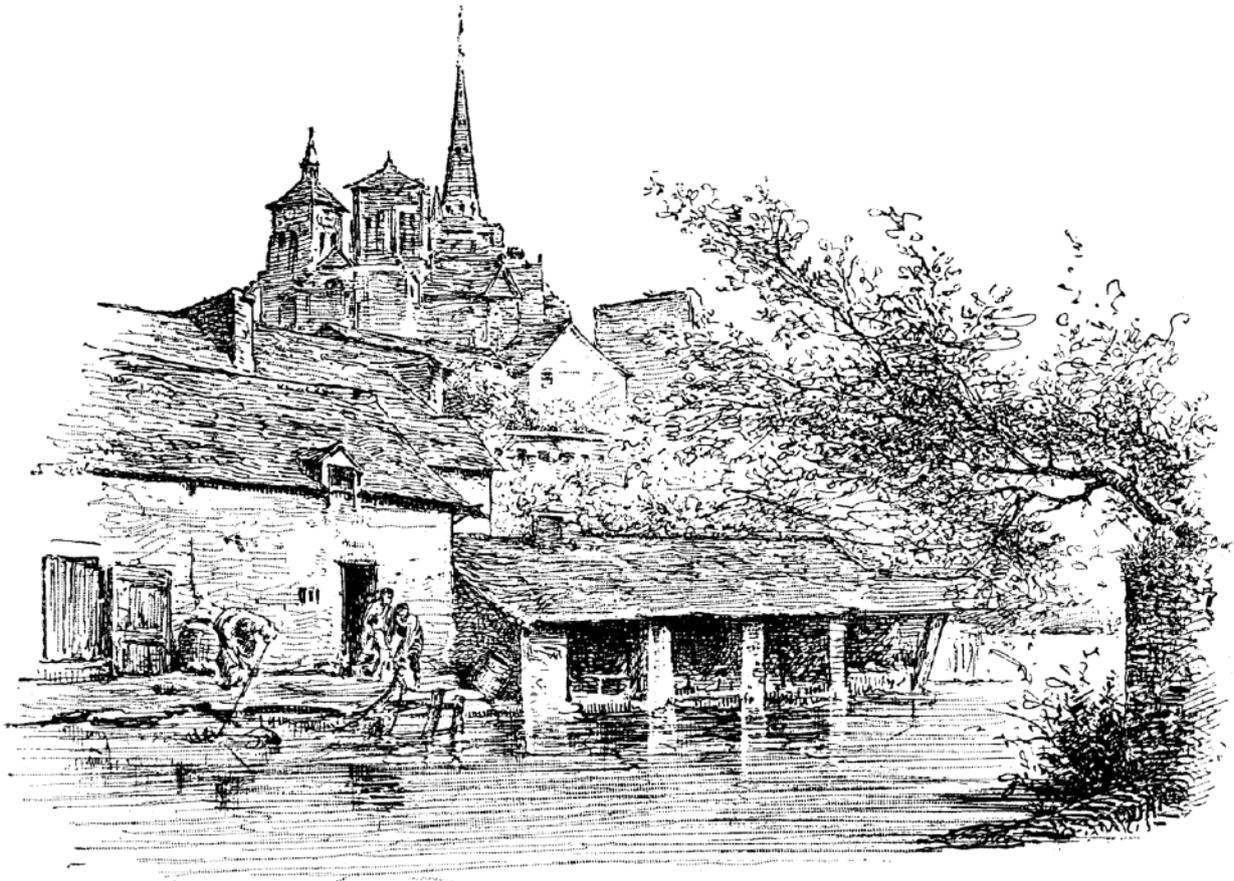
Et tandis que ces chants s'éloignent, la nuit tombe, les étoiles paraissent au ciel...

Parmi les pèlerinages du pays de Tréguier, on peut citer celui de Notre Dame de Bon Secours à Guingamp, et celui de Saint Mathurin de Moncontour, d'un caractère tout différent.

Guingamp, autrefois une des cités les plus considérables du duché de Penthièvre n'est plus aujourd'hui qu'une riante bourgade, qui n'a gardé de son antique splendeur que la cathédrale, Notre Dame de Bon Secours. D'un aspect imposant, quoique d'une forme bizarre et irrégulière, ce monument est flanqué d'une tour carrée surmontée d'une haute flèche de soixante mètres, percée à jour ; deux belles portes avec porches donnent accès, l'une dans la nef, l'autre dans le transept.

Le samedi avant le premier dimanche de juillet, les pèlerins affluent dans la ville, encombrée de boutiques de foire, de marchands de cidre et de gâteaux, de mendiants qui chantent et crient à tue-tête leurs insignes, leurs amulettes, leurs bonnes vierges et leurs chapelets. La madone, vêtue d'une robe de soie, environnée d'archanges étagés sur un champ d'hermine, reçoit au porche l'hommage des fidèles. À la nuit tombante, la grille du portail s'ouvre et la procession s'organise : on voit alors de longues files de pèlerins

s'avancer au milieu des ténèbres, comme un cortège de fantômes ; chaque pénitent tient à la main une torche allumée, et marche lentement, égrenant son chapelet et psalmodiant une prière latine. La statue de la Vierge est solennellement transportée sur la place, où sont allumés de grands feux de joie, et des danses s'organisent au son du biniou.



LES TANNERIES A GUINGAMP

Quant au pardon de Saint Mathurin, il ressemble moins à une cérémonie religieuse qu'à une adjudication du paradis. Le lundi de la Pentecôte, une foule de paysans en costume de fête conduisent leurs bœufs vers Moncontour, pour leur faire toucher le buste reliquaire du saint et invoquer sa protection contre la folie ; chacun pare ses habits et son chapeau d'images en plomb, de rubans et de fleurs ; chacun brûle un cierge à l'autel du patron trégorrois. Des danses s'organisent sur l'esplanade du château des Granges, danses qui se prolongent souvent pendant trois ou quatre jours : car l'habitant des Côtes du Nord aime à rire ; il est avide de chants, de sauteries et de représentations ; il recherche la pompe grossière des pèlerinages, et les orgies auxquelles prennent part les femmes et les jeunes filles. Ne disons rien de ce qui se passe après boire !... C'est la kermesse flamande, avec une nuance de fanatisme et

beaucoup de préjugés et de superstitions ; c'est un mélange de religion et d'impiété, de plaisanteries à demi rabelaisiennes et de respect profond pour le clergé ; c'est l'Allemand de la basse Bretagne à peine francisé, luttant à la fois contre les choses du passé et contre les aspirations de l'avenir, bon vivant au demeurant, adorant ses prêtres, plaisantant innocemment ses saints, aimable, soumis, paisible.



CHAPELLE
NOTRE DAME DE GRACES

Il n'a point encore cessé de croire à la puissance des prières, et jamais vous ne lui ferez perdre de son respect pour les croix des carrefours. Il ira longtemps s'agenouiller devant les arbres vénérés cachant l'image bénite qui obtient les faveurs célestes ; il aura foi aux sorts jetés et à la lutte de l'esprit du bien contre l'esprit du mal.

Pourtant le temps est proche où le siècle nouveau viendra remplacer les croyances d'antan, où les vieilles coutumes ne seront plus que des souvenirs !

Les naïves légendes d'aujourd'hui ressembleront alors à ces peintures effacées, vaporeuses comme les images d'un songe, qui ornent la chapelle abandonnée de Kermaria an Isquit : là aussi la Mort et les Siècles emportent dans une ronde infernale ceux qui furent les puissants de la terre et les humbles, ceux qui ont été et ceux qui seront, les choses d'hier et celles de demain ; paradis macabre de l'existence soulignée par ces mots :

Le plus riche n'a que un g linceul

*

Partis de Guingamp, nous voyagions à petites journées dans un pays peuplé de nombreux et tristes villages. Nous atteignîmes Lanvollon, bourgade maussade, formée de deux vastes places séparées par une rue ; les landes boisées de Plouha et ses grèves si pittoresquement accidentées. Nous nous arrêtâmes longtemps devant cette construction étrange d'un âge inconnu qui s'élève sur la terre des Pleurs (*Lanleff*). Puis enfin Beauport, cette



LE QUAI DU PORT

A

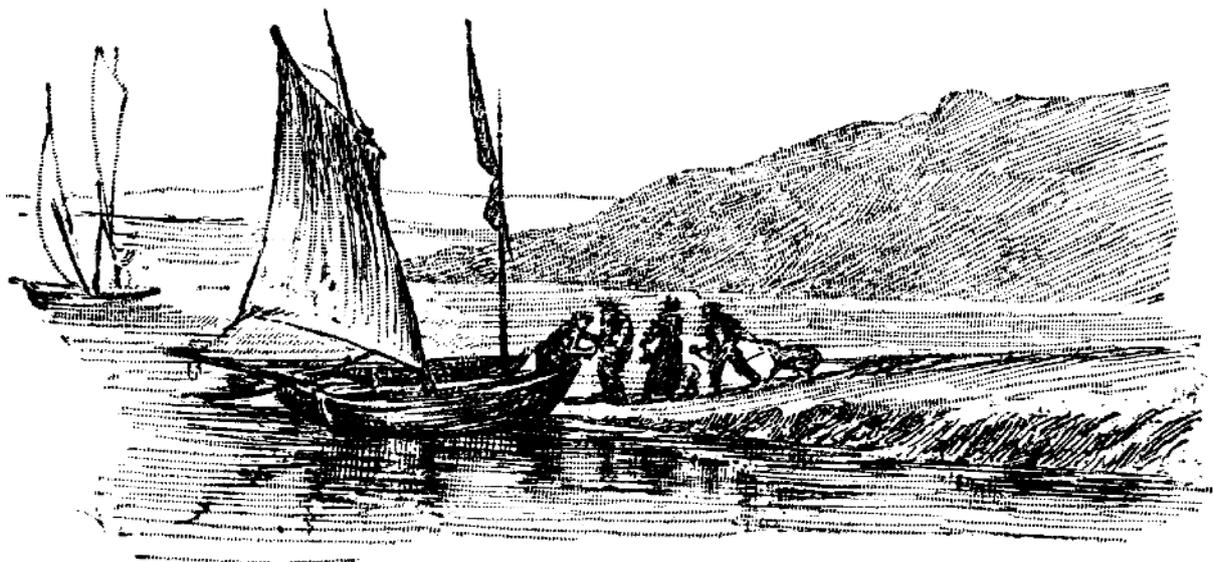
PAIMPOL

« chartreuse de la Bretagne », nous apparut entouré d'un luxe tout oriental d'arbres exotiques, de myrtes arborescents, de mûriers et de figuiers gigantesques, qui entremêlaient leurs branches au-dessus des ruines et penchaient au bord de la mer leurs voûtes ombreuses. Au loin on découvrait la mer semée de roches fantastiques aux têtes d'émeraudes, appelés *mâts du Goëlle*, et tout autour une campagne tranquille, quelques vieilles gentilhommières aux girouettes rouillées, des étangs d'une fraîcheur délicieuse. L'abbaye de Beauport, bâtie au commencement du XIIIe siècle par le comte de Penthièvre, Alain, seigneur de Tréguier et de Goëlle, fut plus tard donnée aux religieux Prémontrés, et leur rapporta des revenus considérables.

Lamennais voulut-en faire une sorte d'ermitage, un refuge pour ceux qui avaient besoin de prière et de solitude, pour ceux dont le cœur était devenu malade à l'air du monde. Quelques arcades de l'église sont encore debout

mais le ciel est le seul toit qui lui reste ; quant au réfectoire, il est maintenant transformé en avenue de peupliers ; ses piliers cylindriques aux chapiteaux feuillus divisent en deux nefs un long vaisseau dont la destination ne nous est pas révélée, et qui communique avec un cloître carré et un cellier : voilà tout ce qui reste de l'édifice.

Bientôt on arrive à Paimpol, en breton *Pen Pol*, « tête d'étang », bourg de pêcheurs un peu moins grand que la moitié d'une rue de Paris, agréablement situé au fond d'une anse dans laquelle débouche la petite rivière du Quinic. Son port lui donne une certaine importance.



L'EMBARQUEMENT ; ILE DE BRÉHAT

L'église paroissiale, fort intéressante, n'a conservé de l'époque de sa fondation (XIII^e siècle) que quelques piliers de la nef supportant des voûtes ogivales, et un reste d'enfeux pratiqués dans le collatéral gauche, près d'un magnifique chandelier pascal sculpté par Corlay. Parmi les maisons anciennes on remarque l'hôtel Michel, décoré de corniches en saillie avec moulures et de gargouilles amusantes.

La vaste baie de Paimpol est placée sous la protection de la Vierge et de sainte Anne, deux froides statues qui entendent chaque année la prière de ceux qui partent bien loin, la bas où le soleil ne se couche jamais, dans les mers d'Islande. Plus de deux mille Paimpolais, race vaillante de marins, sont voués de père en fils à la pêche à la morue.

« Ils ne voient presque jamais l'été en France. À la fin de chaque hiver ils reçoivent avec les autres pêcheurs, dans le port de Paimpol, la bénédiction des départs. Pour ce jour de fête, un reposoir, toujours le même, est construit sur le quai ; il imite une grotte en rochers, et au milieu, parmi des trophées

d'ancres, d'avirons et de filets, trône, douce et impassible, la Vierge patronne des marins, sortie pour eux de son église, regardant toujours, de génération en génération, avec ses mêmes yeux sans vie, les heureux pour qui la saison va être bonne, et les autres, ceux qui ne doivent pas revenir.

« Le saint Sacrement, suivi d'une procession lente de femmes et de mères, de fiancées et de sœurs, fait le tour du port, où tous les navires islandais, qui se sont pavoisés, saluent du pavillon au passage.



LES ROCHES DE BRÉHAT

» Le prêtre, s'arrêtant devant chacun d'eux, dit les paroles et fait les gestes qui bénissent. Ensuite ils partent tous, comme une flotte, laissant le pays vide d'époux, d'amants et de fils. En s'éloignant, les équipages chantent ensemble, à pleines voix vibrantes, les cantiques de Marie, étoile de là mer.

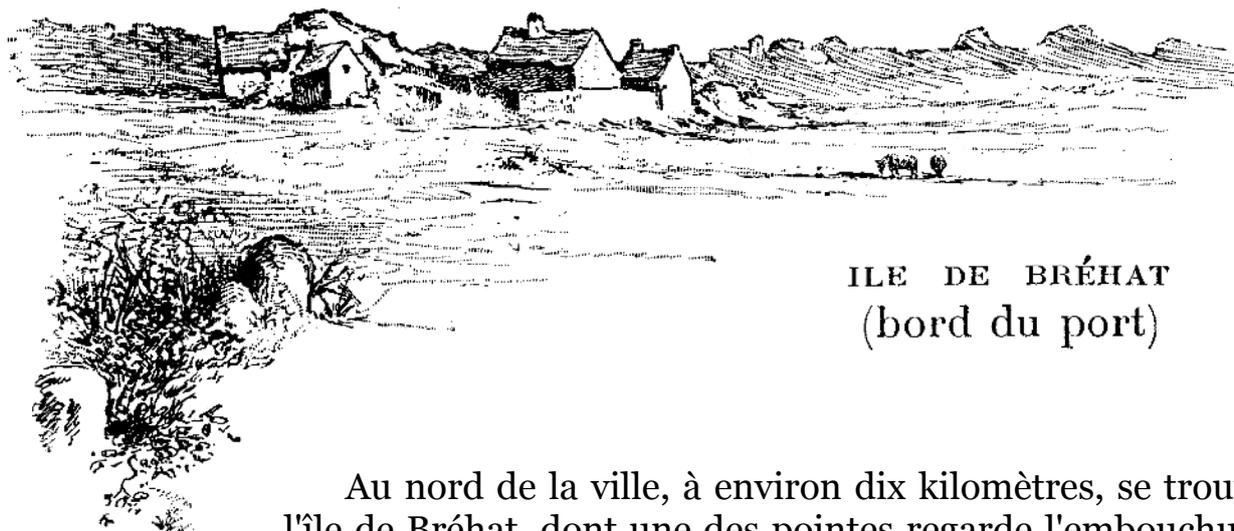
» Et chaque année c'est le même cérémonial de départ, ce sont les mêmes adieux.

» Après recommence la vie du large, l'isolement à trois ou quatre compagnons rudes sur des planches mouvantes, au milieu des eaux froides de la mer hyperborée » (1)

*

De son histoire Paimpol se souvient avec amertume qu'elle fut remise par Henri IV aux mains des Anglais, appelés à contre-balancer de leur influence la domination espagnole. Place de sûreté fort désirable, deux fois livrée aux flammes pendant les guerres de la Ligue, elle devint sous l'Empire un lieu de de relâche pour les corsaires bretons et acquit une importance considérable, qu'elle conserve encore de nos jours, grâce à son travail, à son active persévérance.

¹ — P. Loti, *Pêcheurs d'Islande*.



ILE DE BRÉHAT
(bord du port)

Au nord de la ville, à environ dix kilomètres, se trouve l'île de Bréhat, dont une des pointes regarde l'embouchure du Trieux.

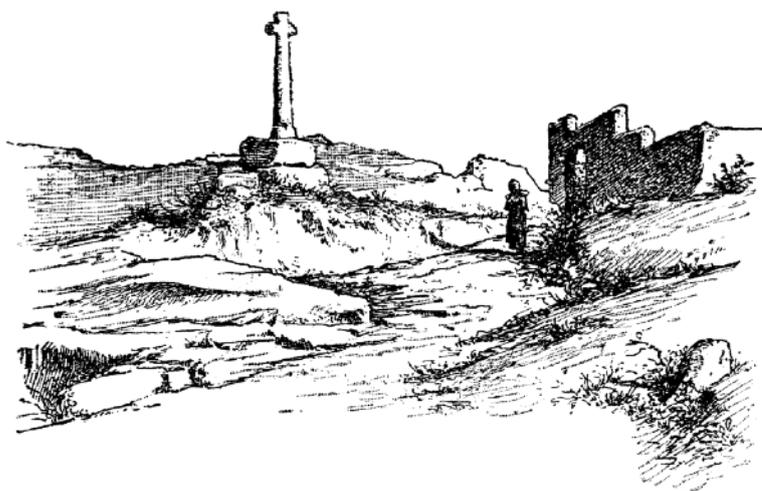
Désormais la cote va s'effriter en un nombre considérable de rochers plus ou moins importants, séparés à marée haute par de petits bras de mer : énormes pierres branlantes, sillons granitiques, plateaux sous-marins, qui ont nécessité l'établissement de phares multiples.

Une route nous conduisit à la pointe de l'Arcouët, en traversant Ploubazlanec et deux petits ports islandais, Longivy et Portz-Even. Le temps était brumeux : c'est à peine si, du haut de la lande rose aux ajoncs verdâtres, on distinguait au loin la grande mer.

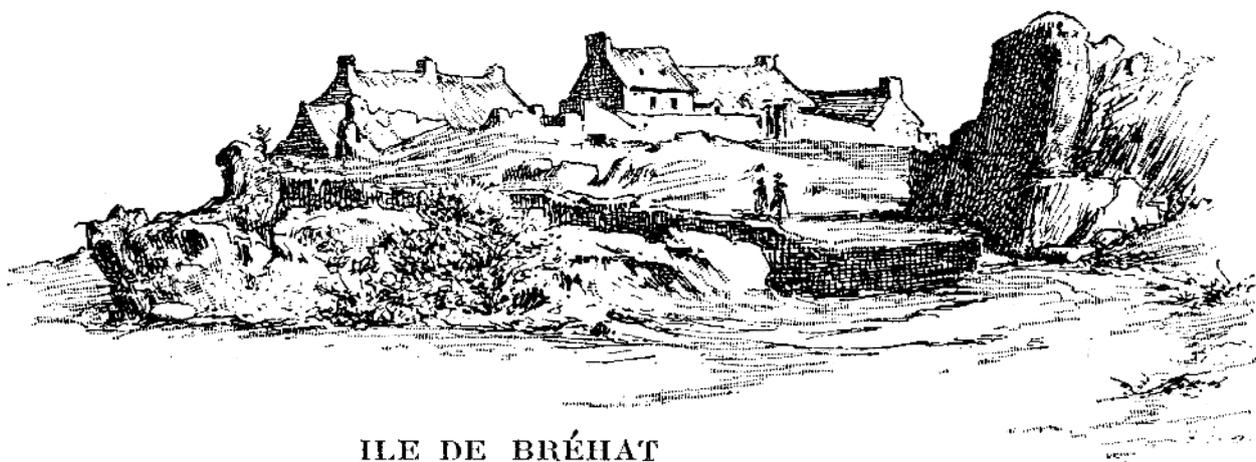
Dans ce calme mélancolique, on sentait comme une inquiétude planant sur les choses, une anxiété venue de l'Océan, auquel tant d'existences étaient confiées et dont l'éternelle menace n'était qu'endormie.

Aux carrefours des chemins nous rencontrions des calvaires en bois, décorés de tous les instruments de la Passion, des divins crucifiés découpant sur le ciel leurs grands bras, donnant au pays l'air d'un immense lieu de justice.

Un chenal de deux mille mètres de largeur sépare Bréhat du continent. L'île dresse devant nous ses rochers de granit rose, bizarrement taillés par les tempêtes, comme des sphinx géants accroupis dans l'écume de la mer, et sur quelques récifs se voient des balises noires à moitié arrachées par le flot.

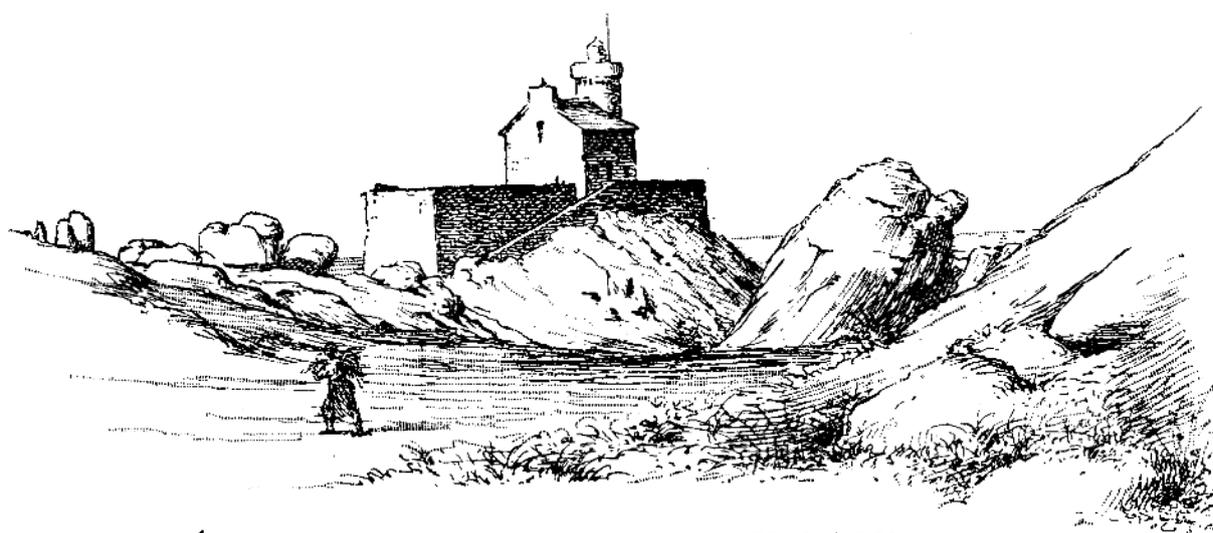


ILE DE BRÉHAT; LA CROIX RUSTIQUE



ILE DE BRÉHAT

Le relief du sol est peu accidenté. Çà et là apparaissent des habitations, pauvres nids de pêcheurs, couverts de toitures bossues, dispersés par groupes au milieu des champs, blottis frileusement dans le creux d'un ravin, derrière d'énormes blocs de pierre qui les abritent des vents d'ouest. Des plages de sable, des prés marins d'un vert glauque, des champs de blés mûrs, et semées de toutes parts, des roches roses, porphyres et syénites, hérissées de pointes et de saillies, interrompent la monotonie de cette terre basse, et lui donnent une physionomie fantastique et tout à fait originale.



ILE DE BRÉHAT : FEU DE LA POINTE DU PAON

Le soir, si vous voyez une silhouette humaine s'agiter dans l'île, soyez assuré que c'est l'ombre du comte de Kent qui vient demander des prières pour le repos de son âme. Comme Fontenelle le Ligeur, il se livra à des crimes odieux, s'empara de Bréhat, fit raser le château et incendia toutes les maisons, assurant qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre, tant que son bras pourrait manier l'épée et semer la ruine.

Quelques mois plus tard, ce furent les Anglais qui, furieux de n'avoir pu réduire l'île par la famine, firent saisir cinquante d'entre les habitants et les firent pendre à toutes les ailes des moulins de la côte.



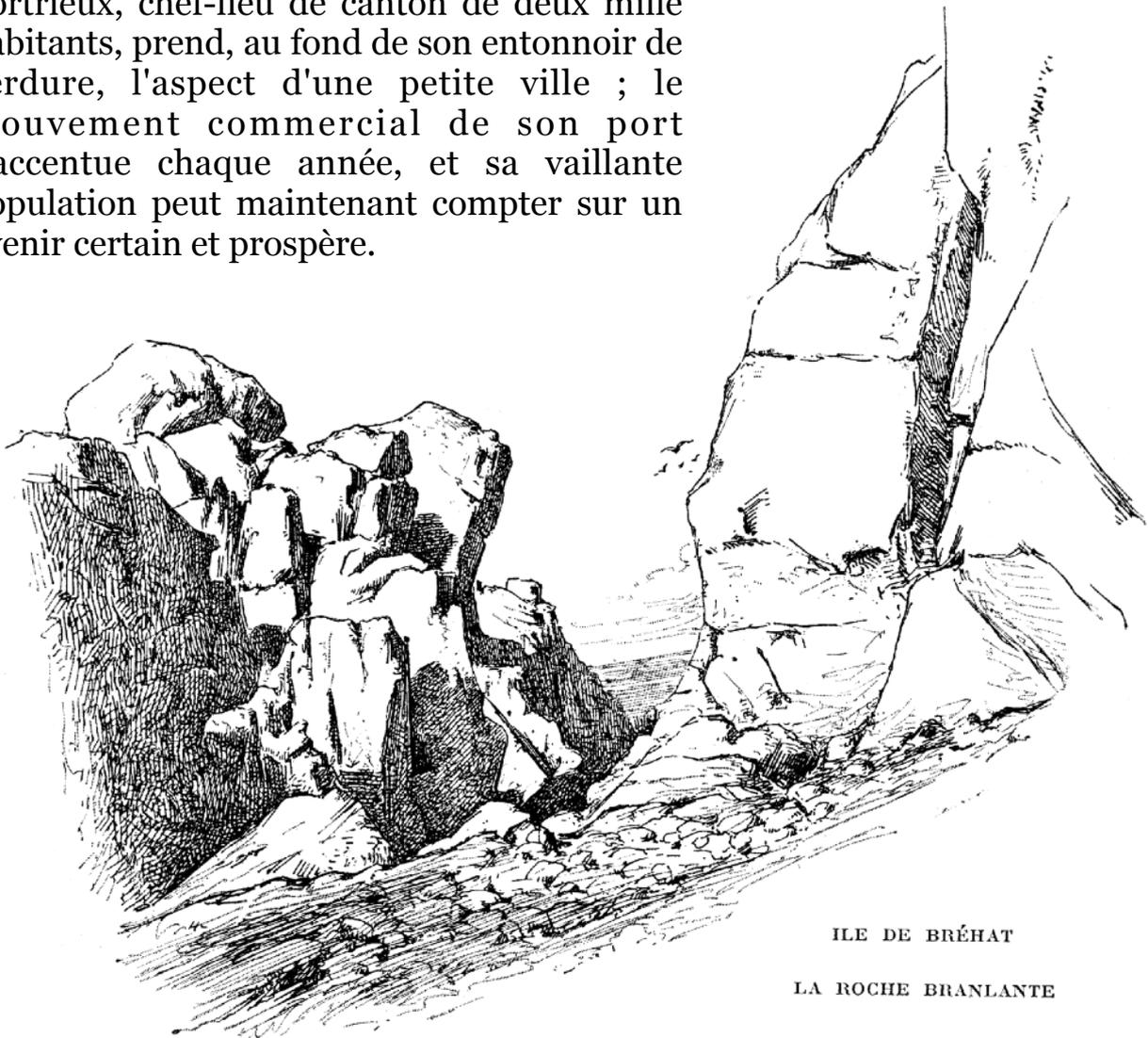
UNE RUE DANS L'ÎLE DE BRÉHAT

Montez sur les éminences du sud et les fortifications qui les protègent, et regardez autour de vous : aussi loin que la vue peut s'étendre, vous aurez le spectacle de l'Océan parsemé d'une multitude d'îles et de rochers, les uns découverts, comme la Boche Branlante ; les autres sous-marins, appelés Héaux. Voici Baguinès Meur, Logodec, Séhérés, Kergaro, véritables oasis de verdure se mirant dans les eaux vertes de la mer. Là, au sud la pointe de Minard, l'archipel des Grands Piliers, les Trépieds et le Boch ar Melec ; plus loin enfin, Pistisic, Armor Bic, Lescorden et le feu des Roches Douvres, commandant les récifs de Barnouic. Ce phare, élevé sur un soubassement de rochers, c'est le phare des Héaux, le plus important de la cote : dans cette tour, trois hommes veillent jour et nuit pour faire les signaux qui guident, et pour entretenir le feu conducteur au milieu des longues nuits ou souffle la tempête. Pendant des jours, souvent même pendant plusieurs semaines, ces braves gens, bloqués par les éléments, semblables aux naufragés, restent à leur poste, ayant recours aux tonnes d'eau douce, aux conserves, aux barriques de sardines anchoisées et au lard fumé ; loin de tout secours, sans distraction, constamment occupés à nettoyer des cuivres et des verres, à étudier le règlement du service, soucieux de ne rien négliger, car ils ont charge d'existences, et de leur vigilance dépend le salut de leurs semblables. Mission sublime ! héros obscurs !...

Signalons encore deux feux rouges établis sur les pointes du Paon et de Bosédo, et le feu de la Croix, correspondant avec l'amer de Bodic, indiquant tous l'entrée du chenal du Trieux.

Cette petite rivière, que nous avons vue à Guingamp, nous la retrouvons à Lézardrieux, joli bourg de pêcheurs situé sur la rive gauche et relié à la rive opposée par un pont suspendu laissant passer, toutes voiles déployées, comme son rival de la Boche Bernard, les bricks du plus fort tonnage.

Les collines escarpées qui encaissent le lit du Trieux sont ravissantes à parcourir. Portrieux, chef-lieu de canton de deux mille habitants, prend, au fond de son entonnoir de verdure, l'aspect d'une petite ville ; le mouvement commercial de son port s'accroît chaque année, et sa vaillante population peut maintenant compter sur un avenir certain et prospère.



ILE DE BRÉHAT

LA ROCHE BRANLANTE

Certes elle le mérite bien, après les malheurs qui l'accablèrent durant deux siècles : exposée par sa situation à des inondations fréquentes, elle fut presque complètement détruite par les terribles crues de 1573 et de 1778 ; puis, dans l'intervalle, le feu la ravagea ; puis ce fut le tour des Anglais, qui l'incendièrent à diverses reprises. Bien bâtie à présent, elle possède de belles places plantées d'arbres, des fontaines, des rues alignées au cordeau, bordées de jolies maisons ; et si elle a perdu cette physionomie bretonne si chère au voyageur, elle a acquis le décorum qui convient à tout bon centre agricole, lieu important de marchés et de foires fréquentes.

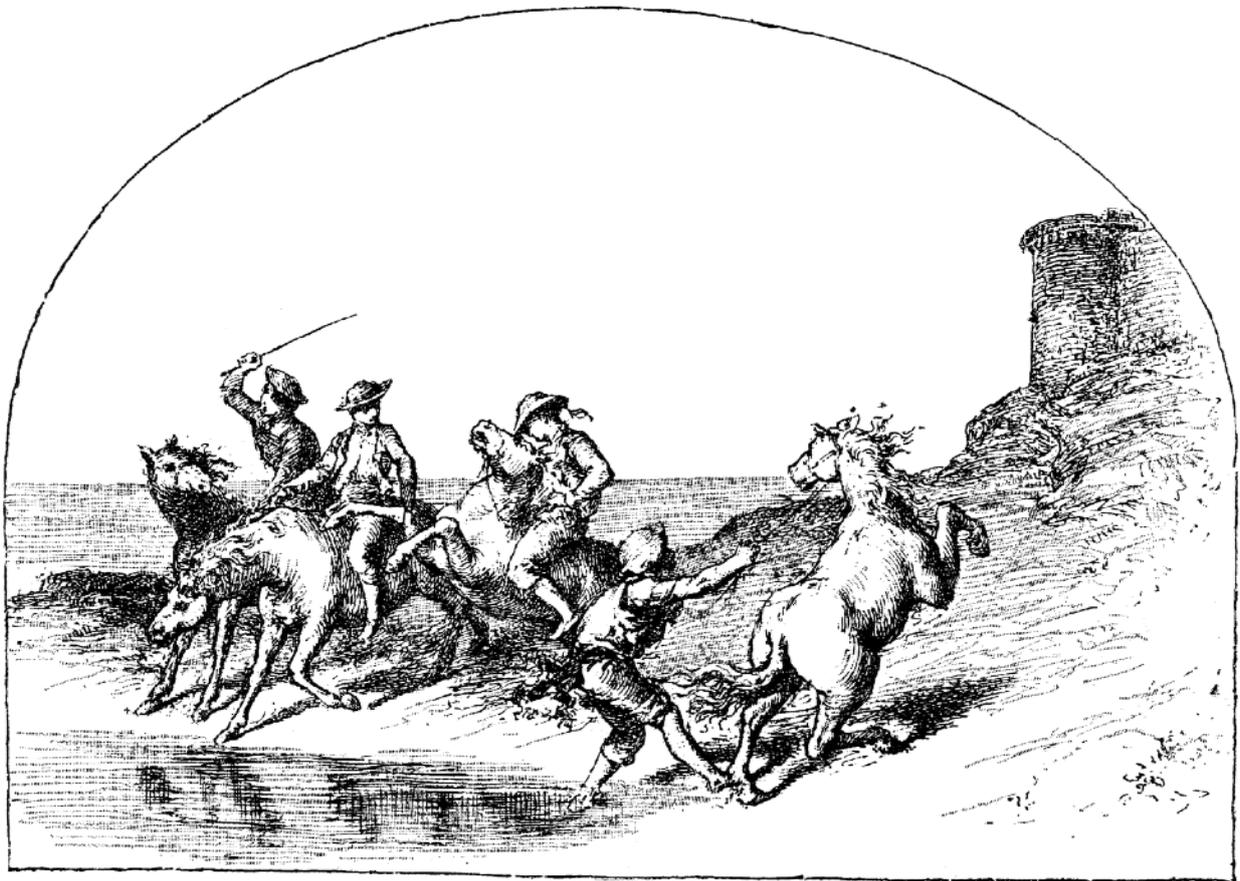
Le Leff se jette dans le Trieux près des ruines d'une forteresse appelée du nom pittoresque de *Frinandour*, c'est-à-dire « nez dans l'eau », à cause de sa position entre les deux rivières. Sur la rive gauche, un peu en aval du confluent, on voit une autre forteresse d'un caractère original, et bien conservée malgré son ancienneté : c'est la Roche Jagut. Assiégé et pris par Olivier de Clisson, le vieux château dresse au bord des eaux ses hautes toitures, ses tourelles à parapet, ses créneaux et ses nombreux tuyaux de cheminée, de forme cylindrique, surchargés d'ornements étranges, qui s'élèvent beaucoup au dessus des combles. La façade est située du côté opposé à l'entrée, et donne sur la rivière ; le mur en est tellement épais, qu'on y a ménagé la chapelle. Quelques tapisseries de haute lice, des meubles et des armes garnissent les salles sombres et hautes qui composent l'étage supérieur.



LÉZARDRIEUX

Nous suivions un pli de la colline où n'arrivait aucun souffle de la brise de mer, devinant, derrière les haies d'épines et de troènes, les fermes qui se cachent sous l'ombre des ormes, et, dans les taillis de la vallée, au milieu des feuillées, les hameaux entourés de champs cultivés.

Nous avons aperçu la veille les ruines verdoyantes de Pommerit Jaudy et du Plessix ; nous étions entrés dans cette élégante chapelle du manoir de Kermartin, qui vit naître saint Yves, le grand justicier du pays, le défenseur des pauvres, des veuves et des orphelins. Le 19 mai, jour de sa fête, les paysans des environs se rendent en procession dans son mystérieux sanctuaire de Saint Yves de la Vérité, et, s'ils sont victimes d'une injustice, l'adjurent avec certaines formules en lui disant : « De ton vivant, tu étais homme de loi, sage et prudent ; montre que tu l'es encore, et rends-nous la justice qui nous est due ». Il est absolument certain, paraît-il, que l'ennemi mourra dans l'année...



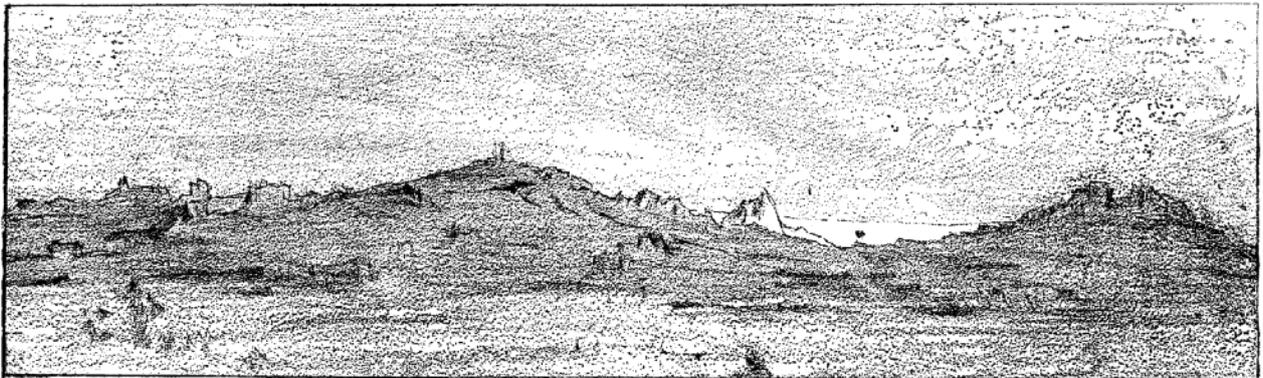
BAIGNAGE DE CHEVAUX

Cette superstition rappelle singulièrement la divination des mauvais penchants et la religion du Celte élevant des autels au dieu du crime et du vice : étrange invocation qui se retrouve encore près de Tréguier, dans une chapelle dédiée à Notre Dame de la Haine ! Forcés de renoncer à l'épée qui venge et qui tue, ces vieux adorateurs de Teutatès ont voulu pouvoir poignarder par la prière.

Partout le *doigt de Dieu* du catholicisme se mêle au culte des éléments, qui forme la base de la religion druidique. Si vous avez été victime d'un vol, rendez-vous à jeun à la fontaine Saint Michel, et jetez dans l'eau des bouchées de pain d'égal volume, en nommant successivement les personnes que vous soupçonnez : si l'un des morceaux va au fond, soyez assuré que le nom que vous avez prononcé en le jetant est celui du coupable.

Un soir, fatigués d'une longue route, nous étant assis sur une grève déserte aux environs de Plougrescant, nous fûmes témoins d'une scène tout à fait bizarre. Une dizaine de paysans, hommes et femmes, venaient de déboucher d'un sentier et se dirigeaient vers le bord de la mer, d'un pas lent et recueilli. Admirablement dissimulés derrière un amas de rochers, nous pûmes observer les nouveaux venus et, entendre leurs paroles sans crainte d'être découverts. Arrivées, au ras de l'eau, ils s'agenouillèrent tous les dix, et le plus ancien d'entre eux, découvrant sa tête blanche, murmura une prière à Marie étoile de la mer ; puis, prenant un pain noir et rond qu'il avait apporté, il y fixa un cierge et une branche d'épines, et l'abandonna aux vagues. Alors, d'une voix grave et forte, le bras étendu vers le frêle esquif, il dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, les trois personnes de la Trinité qui régnera éternellement. Que Dieu prenne pitié de nous, pitié de son âme, et qu'il nous fasse retrouver le corps de notre plus aimé. O Vierge sainte, rendez-nous celui que la mer nous a enlevé depuis le mois de paille blanche, rendez le cadavre du mort à sa famille. Amen ».

« Amen. » répondirent toutes les voix, pendant que la lueur grêle du cierge fuyait le long du rivage, emportée par le courant. Les puissances célestes conduiront le pain au lieu même où se trouve le noyé, et sa famille, avertie, pourra l'ensevelir dans une terre bénite et faire retentir sur lui le chant des morts.



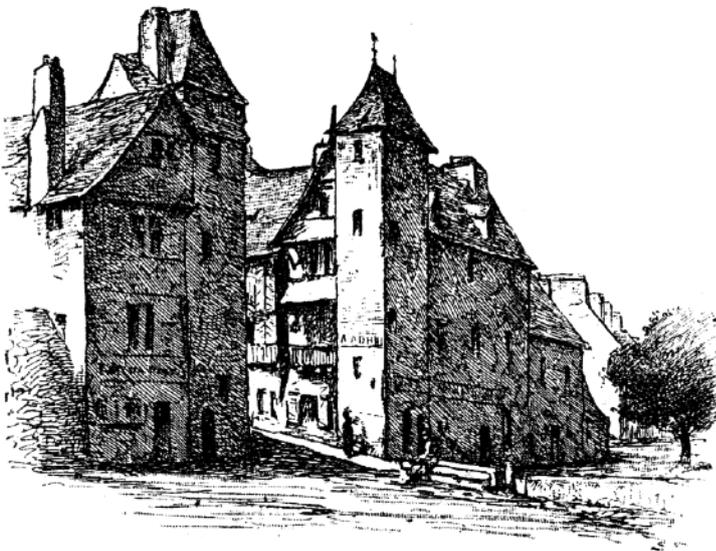
ASPECT DE LA CÔTE DE TRÉGUIER

TRÉGUIER. — LANNION.

Maintenant nous sommes à Tréguier, ville monastère, semée de couvents demi-ruinés, où vous ne trouvez que des prêtres qui passent et des femmes agenouillées au pied des autels. Ses maisons, bâties au milieu d'un amphithéâtre de verdure, d'ou émerge la flèche triomphale de sa cathédrale, lui donnent un caractère archaïque et souriant, qui repose de l'aspect déchiré des côtes.

Tréguier doit son nom et son origine au monastère de Trécor, fondé dans le VI^e siècle par saint Tugdual, fils de Hoël le Grand. Détruit au commencement du IX^e siècle par les pirates danois sous les ordres d'Hasting, il fut réédifié par un des premiers rois bretons, Noménoé, qui jeta les fondements d'une église, autour de laquelle se groupèrent des habitations destinées à former plus tard la ville de Trecorium.

Le Jaudy, le Guindy et la rivière de Pouldaru se réunissent un peu en aval de la presqu'île des Trois Rivières, et leur lit élargi offre aux navires un bon port de mouillage.



TRÉGUIER : L'ENTRÉE DE LA VILLE
SUR LE QUAI

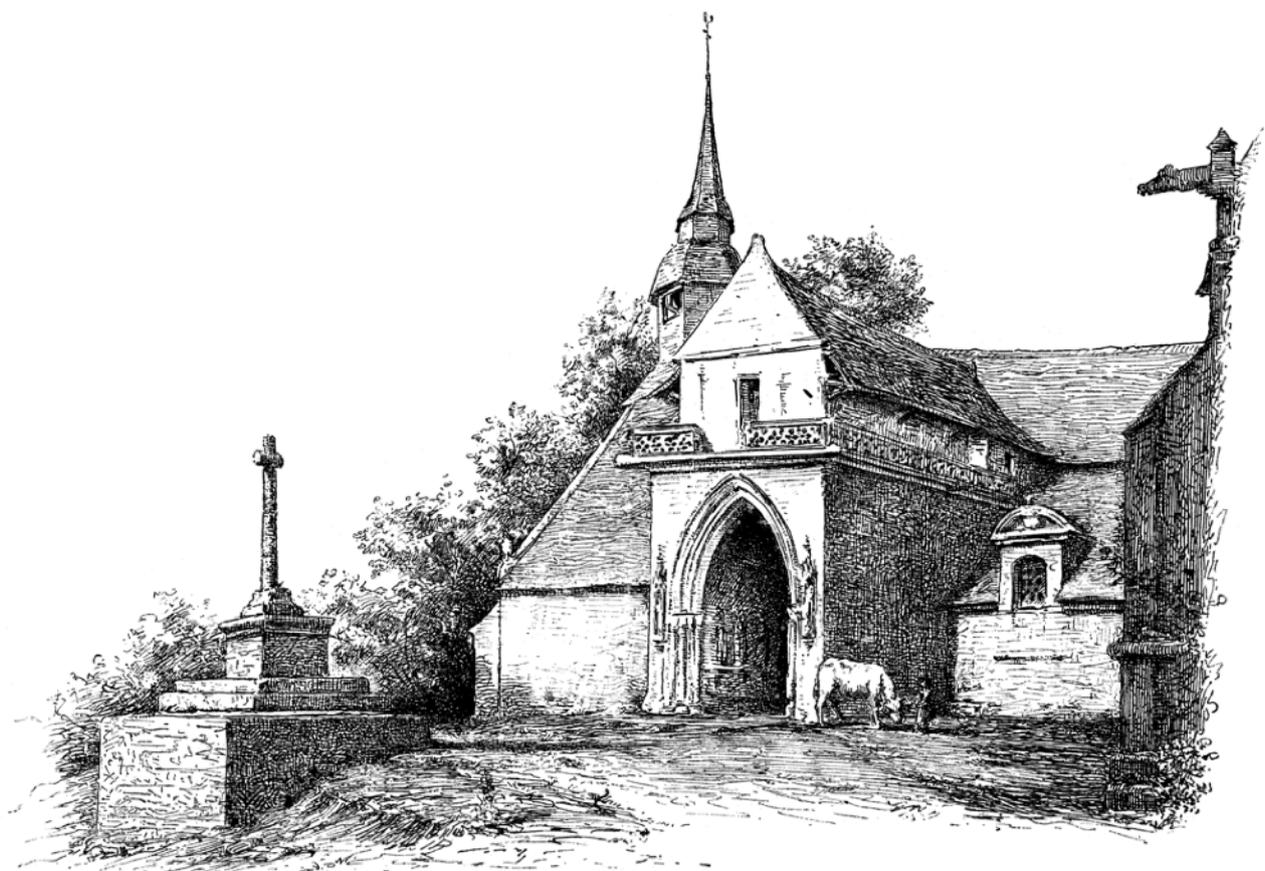
La vieille cité, qui paraît extrêmement jolie, vue de l'extrémité du pont suspendu, ne répond pas dans son intérieur à ce riant tableau. De grands murs, de plates façades percées de baies étroites, des habitations noires et tristes, en granit, agrémentées de grillages comme des parloirs de nonnes, s'alignent dans des rues droites extrêmement bien entretenues, peu animées. Tous les trois pas on rencontre un couvent, une statue sainte, des

inscriptions pieuses, qui donnent à cette cité le cachet d'une ville espagnole. Nulle activité, nul commerce : on a comme la sensation de plonger tout à coup dans ce qu'on appelle à la campagne les temps, les temps lointains du passé. Néanmoins l'apathie ne va pas jusqu'à partager le temps entre la table des repas et celle du jeu de domino, avec entr'acte admiratif devant le drap mortuaire de la paroisse, comme l'a raconté Louis Veillot.

La cathédrale, placée au rang des monuments historiques, est le plus bel édifice religieux de toute la Bretagne. Haute de dix-huit mètres, longue de soixante-quinze, son plan présente la forme d'une croix latine. La tradition rapporte que saint Yves entreprit de la réparer au XIII^e siècle, mais qu'il ne put accomplir son pieux dessein, et que ce fut seulement en 1339 que la première pierre du monument actuel fut posée par les soins de l'évêque Robert du Perrier. Au XV^e siècle il fut entièrement achevé.

La tour d'Hastings, située à l'extrémité du transept nord, remonte à l'époque romane ; toutefois elle n'est pas contemporaine du hardi chef des pirates dont elle porte le nom.

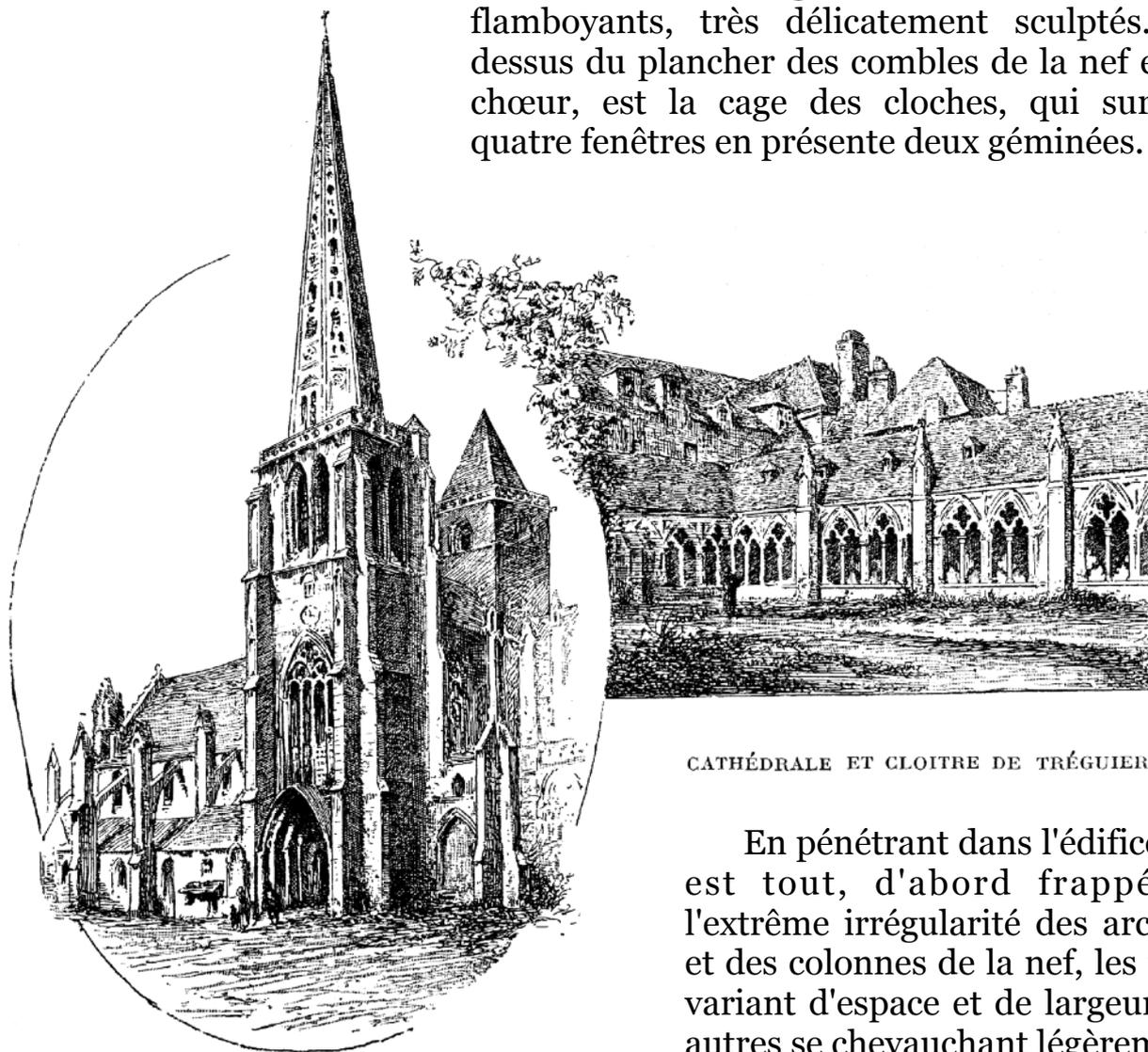
Pour suivre l'ordre chronologique, il faut citer après cette tour le porche occidental, qui fait partie des réparations entreprises par saint Yves en 1296. La tour du *Sanctus*, qui s'élève à la jonction du chœur et de la nef, n'a de remarquable que sa balustrade, composée d'ornements encadrés dans des ellipses. Le projet primitif devait comporter une flèche octogonale, qui, de l'avis de quelques archéologues, aurait été renversée ou non achevée.



PLOUHA (Chapelle Kermania Nisquit)

À défaut de dénomination, nous pouvons donner à la troisième tour celle de tour de la Flèche, puisque son rôle est de porter l'aiguille toute découpée à jour de la cathédrale.

Cette tour est percée, sur sa partie méridionale, d'une grande fenêtre à meneaux flamboyants, très délicatement sculptés. Au dessus du plancher des combles de la nef et du chœur, est la cage des cloches, qui sur ses quatre fenêtres en présente deux géminées.



CATHÉDRALE ET CLOITRE DE TRÉGUIER

En pénétrant dans l'édifice, on est tout, d'abord frappé de l'extrême irrégularité des arcades et des colonnes de la nef, les unes variant d'espace et de largeur, les autres se chevauchant légèrement, ne possédant, ni le même diamètre ni les mêmes proportions.

Au dessus de ces arcades court une frise sculptée, d'une grande variété. Le chœur a conservé de fort belles stalles en chêne, œuvres admirablement fouillées par Girard Dru et Tugdual Berghy, « menuisiers en la cité de Lontréguier » ; elles figurent des scènes de la vie de saint Tugdual et de saint Yves. Les voussures, remplies de figurines élégamment drapées, entourées de filets, de losanges et de quatre-feuilles, sont du plus agréable effet. Les basses nefs sont entourées de chapelles décorées avec luxe et dont la plus grande, appelée *chapelle au Duc*, occupe la longueur de trois travées entières : le duc Jean V de Bretagne la fit construire pour y ériger un monument en l'honneur de saint Yves, qui avait sauvé d'une grave maladie son père, Jean le Conquérant. Le tombeau n'existe plus : il fut brisé pendant la Révolution ; mais le culte de saint Yves n'en est pas moins vivace à Tréguier. Voyez, vers le pourtour de la nef, cette avalanche de fleurs, ces lis superbes qui emplissent

l'église d'une vague odeur de paradis !... Chaque jour les fidèles en prennent soin, car elles ornent la chapelle où sont enfermées les précieuses reliques de leur protecteur bien aimé.



BÉNITIER EN MARBRE ROSE
(Collection de Tréguier)

Il ne faut pas quitter Tréguier sans donner un souvenir à la Roche Derrien, ville dont l'origine remonte au duc de Penthièvre-Derrien, qui lui donna son nom et y fonda un château aujourd'hui ruiné, mais resté célèbre par la défaite de Charles de Blois en 1347. Après la levée du siège de Rennes, du Guesclin fut nommé seigneur du castel de la Roche. En vain avons-nous cherché la place où le comte de Rhé trouva le bon connétable *dépeçant un vertrat et faisant portions pour les voisins*. Une vieille coutume, née de ce souvenir, existait encore, il y a quelques années, au village de la Willeneuve : un cortège armé, précédé d'un bouffon, s'y rendait le lundi de la Pentecôte avec un veau tout écorché, qu'on dépeçait et qu'on répartissait entre plusieurs familles des environs.

*

Une route relie Tréguier à Plouguiel, joli village situé sur une hauteur dominant le Guindy ; puis à Plougrescant, qui occupe une pointe fertile, et dont la chapelle renferme le tombeau en pierre de saint Gonery, mort au VI^e siècle. De tous côtés les presque-îles se multiplient ; le rivage se découpe en fjords, en caps, en baies, en îles nombreuses, semées comme des perles et des émeraudes sur un champ d'azur.

Ce sont les îles d'Er, d'Evinec, de Maria, s'élevant à vue de terre ; les Sept Îles, terme arbitraire pour désigner un vaste archipel formé de plus de cinquante écueils, et possédant un phare, une caserne, des batteries ; le plateau des Triagoz, découpant sur le ciel la tour carrée de son feu, semblable à un donjon féodal. Au fond de chaque havre apparaissent des hameaux à maisonnettes rouges, avec leurs clochers pointus et ardoisés.

Le port Blanc, d'un bon atterrage, est devenu assez fréquenté pour le commerce des chevaux et l'exploitation de l'engrais marin.

L'île voisine de Saint Gildas est célèbre par son pardon, où se rendent chaque année les paysans des communes environnantes, pour voir courir les bidets bretons.

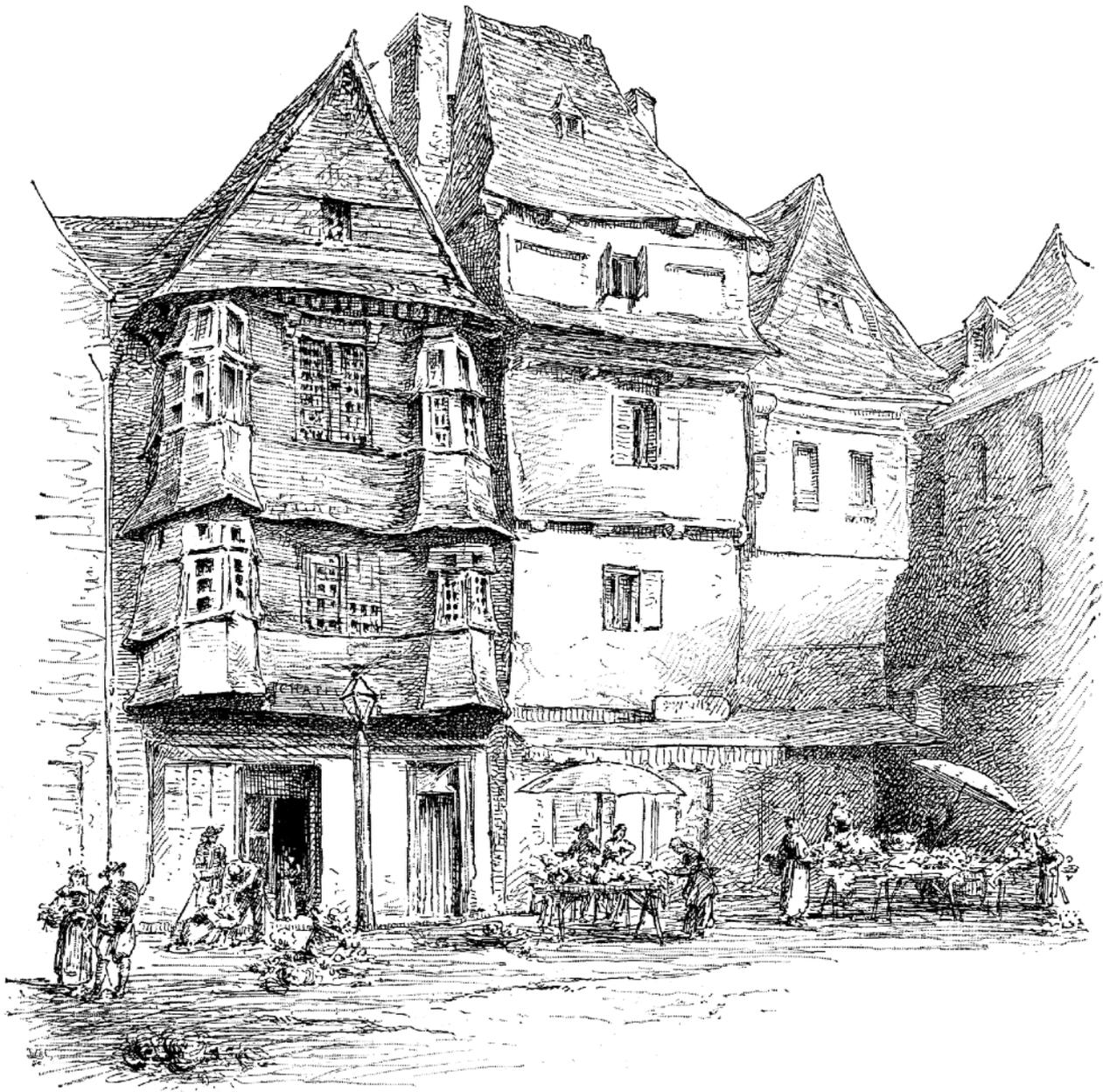
Perros Guirec, station balnéaire chère aux habitants de Lannion, possède une des églises les plus curieuses du pays : son clocher à coupoles, le granit poudingue rose dont elle est construite, les chapiteaux fort bien conservés de ses colonnes romanes retraçant des scènes légendaires, en font une petite construction bien particulière.

De longues chaînes de récifs émergent des flots, hérissant le littoral d'une ceinture dangereuse qui s'étend jusqu'à Trégastel : chaos indescriptible de grottes profondes, de pierres branlantes, de pointes et de sillons, de roches bizarrement taillées et polies comme des marbres, de blocs grisâtres revêtus de longues robes de mousse et de goémon. On trouve aussi, sur un espace d'une lieue, un grand nombre de pierres amphiboliques ou pierres pendues, singulier phénomène dû à l'action continue de la pluie et de la mer, qui évident les roches en dessous, les sculptent en champignons.



PERROS-GUIREC. — PLOUMANAC'H. — LA VIERGE
DU MEN RU

Le bloc le plus important est celui qui porte le phare de Ploumanac'h, relié à la côte par une arche de pierres. On va admirer près du village de ce nom les amoncellements de porphyre rouge, répartis en un nombre considérable de groupes et séparés à marée haute par de petits bras de mer.



LANNION; PLACE DU MARCHÉ

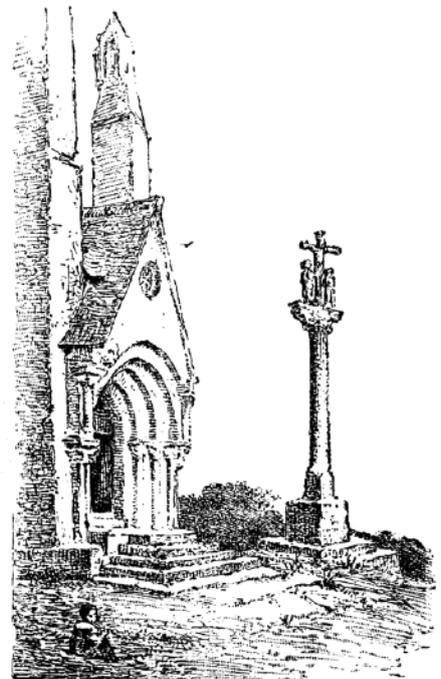
À chaque pas que l'on fait dans cette contrée, c'est un site qui vous captive, un souvenir qui vous arrête : ici, c'est un oratoire renfermant une statue en



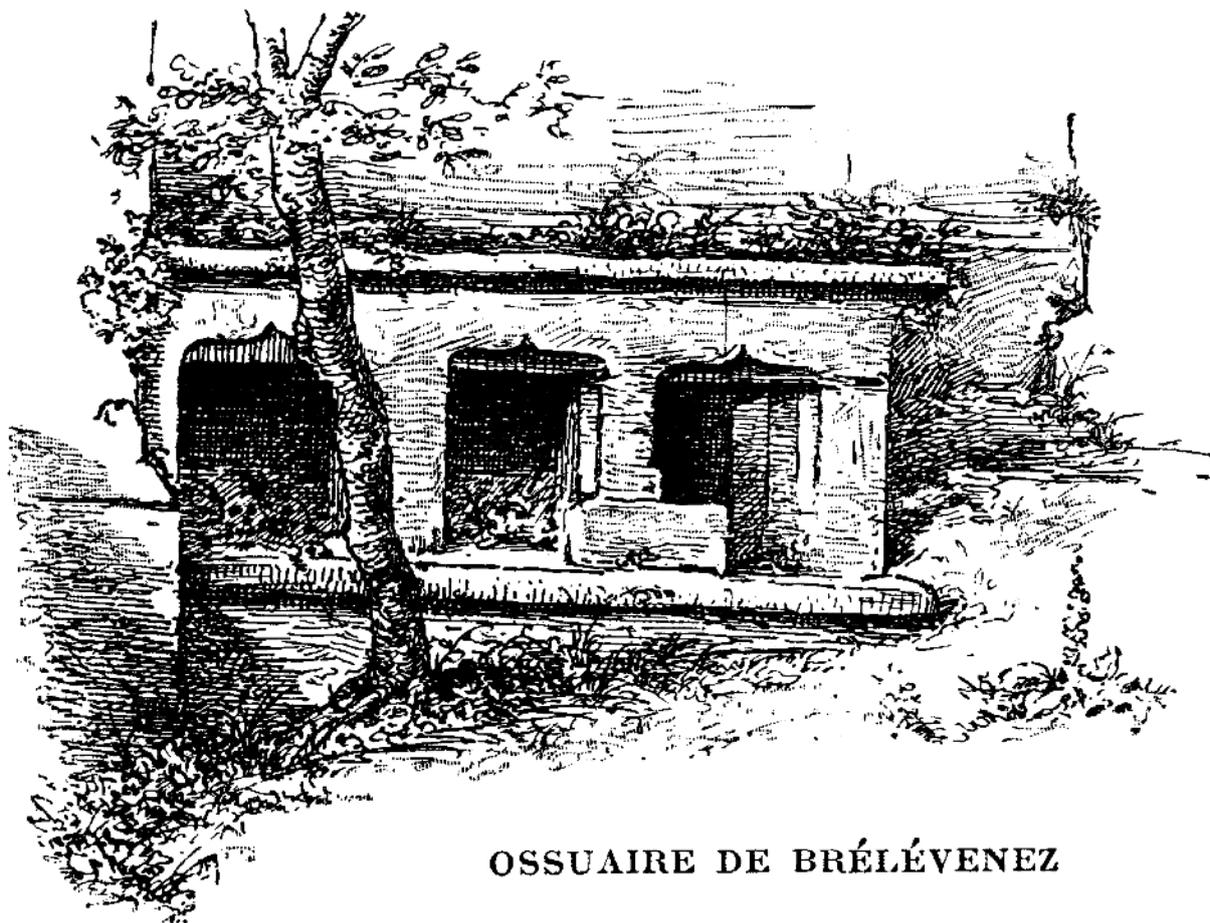
BRÉLÉVENEZ

bois de saint Guirec, que les jeunes filles désireuses de trouver un époux dans l'année viennent piquer d'épingles ; là, une chapelle de la Clarté, invoquée pour les maux d'yeux ; plus loin, le Men Rû, récif sculpté, submergé à marée haute et renfermant l'image de la Vierge, symbole touchant d'espérance qui soutient le courage des pêcheurs de la côte.

Voici Lannion et son faubourg Brélévenez, avec ses rues tortueuses, sombres et rapides, bordées de maisons du XVe' siècle ; son ancien auditoire soutenant le beffroi, qui porte les armes de la ville, l'agneau tenant une croix avec cette devise : LAUS DEO ; son église de pèlerinage, placée sous le vocable de Notre Dame des Neiges, dont la construction est attribuée aux Templiers ; et sa vallée du Guer, si fleurie, si exubérante de végétation, où l'on rencontre à chaque pas des châteaux ruinés qui conservent une empreinte de chaque siècle : la tour à quatre étages de Coëtfrec, qu'occupa sous la Ligue Eider de Fontenelle ; la chapelle de Kerfons, charmante construction de la Renaissance, et, sur la même rive, kergrist, gentilhommière fort bien restaurée de nos jours ; les restes imposants du manoir de Runfao ; Tonquédec enfin, ce « Pierrefonds de la Bretagne », couronnant la croupe d'un coteau, au milieu d'un paysage sauvage et romantique baigné de deux rivières. La noble demeure, avec ses mu railles épaisses, ses sept grosses tours envahies par les plantes grimpantes, semble se souvenir qu'elle commandait la contrée, et que ses vicomtes, disputant aux Matignons le titre de grand banneret de la province, étendaient leur juridiction sur soixante et une paroisses.

ÉGLISE ET CALVAIRE DE
BRÉLÉVENEZ

Debout sur ces ruines, contemplant dans un dernier poudroiemment du couchant cette belle vallée du Guer, je crus voir le Génie des souvenirs rentrant à jamais dans la nuit du passé !...



OSSUAIRE DE BRÉLÉVENEZ

CHAPITRE III

MORLAIX. — SAINT POL DE LÉON.
ROSCOFF.

ASPECT DES VILLES DU PAYS DE LÉON. — GREVE DE SAINT MICHEL. — SAINT
EFFLAM. — FEUX DE LA SAINT JEAN. — PARDON DE SAINT JEAN DU DOIGT. —
PIÉTÉ DU LEONARD. — PLOUGASNOU. — LE CHATEAU DU TAUREAU. —
SAINT THÉGONNEC. — GUIMILIAU. — CULTES DES MORTS. —
APTITUDES COMMERÇANTES DU ROSCOVITE.

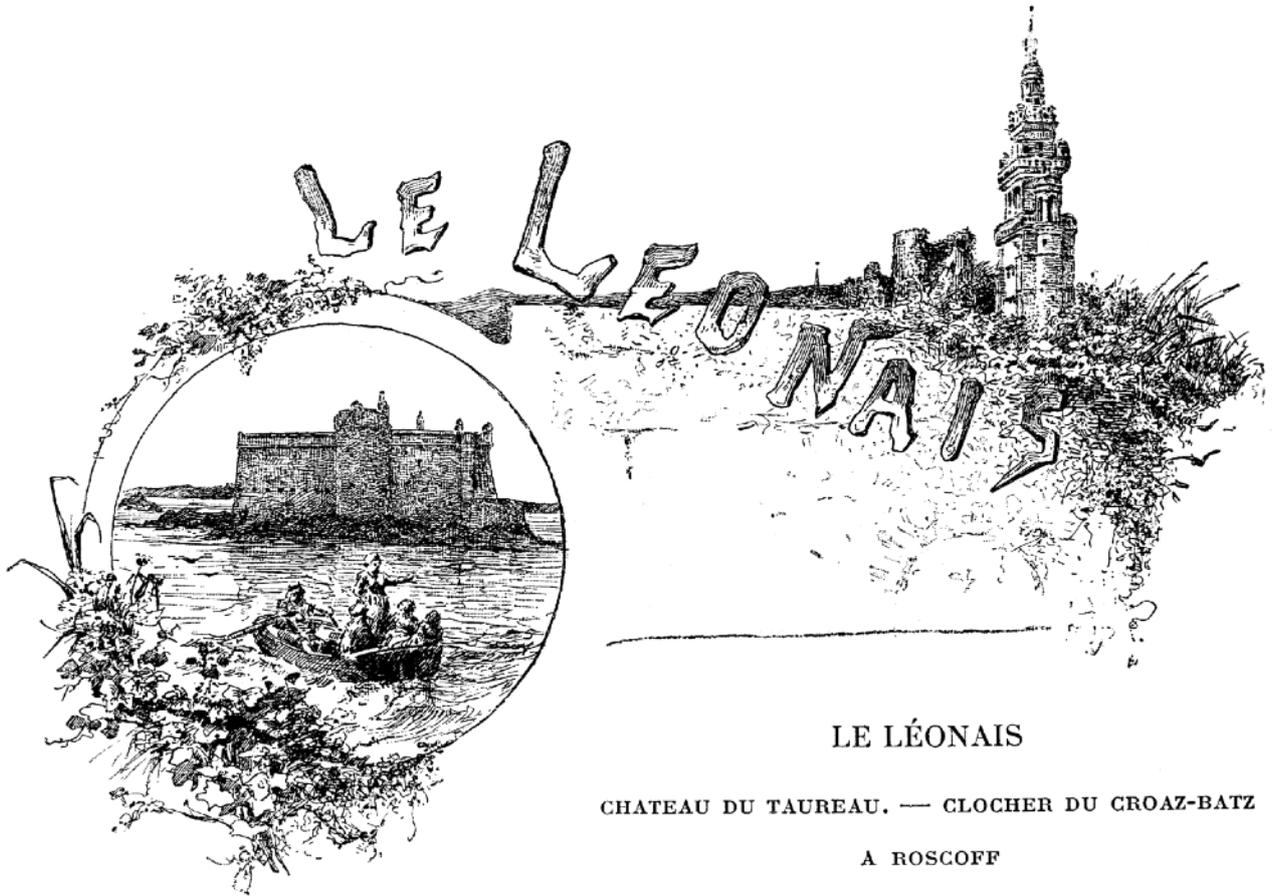
« Tel que se présente Morlaix, on se trouve assez favorablement impressionné pour désirer ne rien négliger de son originalité, où le « vieux temps » a marqué une si profonde empreinte ».

(CH. F. AUBERT).



ulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété de sites aussi extraordinaires que le pays de Léon, qui comprend, à peu d'exceptions près, le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest. Là sont les côtes accidentées, découpées en estuaires, semées d'un grand nombre de rochers menaçants, de falaises, de grottes où la mer s'engouffre en tournant; les plages verdoyantes, aimées des touristes et des peintres ; les paysages austères des montagnes d'Arrée ; les vallées boisées, éblouissantes de fraîcheur, où courent mille ruisseaux babillards, qui arrosent de riches pâturages et des champs bien cultivés.

Aux mille nids d'ombrage cachant un calvaire, une ferme, un hameau ; aux fertiles campagnes entretenues vertes par l'abondance et la fraîcheur des eaux, il faut ajouter les paysages plus modestes et non moins beaux que forment les champs pierreux, rembrunis, sauvages, au milieu desquels se dressent des monuments druidiques, des dolmens, des menhirs ; les gorges profondes émaillées de genêts rabougris et de bruyères roses, les mornes étangs au bord desquels on rencontre par hasard un fourneau noir et un moulin abandonne, dont le tic tac n'est troublé que par le chant des



LE LÉONNAIS

CHATEAU DU TAUREAU. — CLOCHER DU CROAZ-BATZ

A ROSCOFF

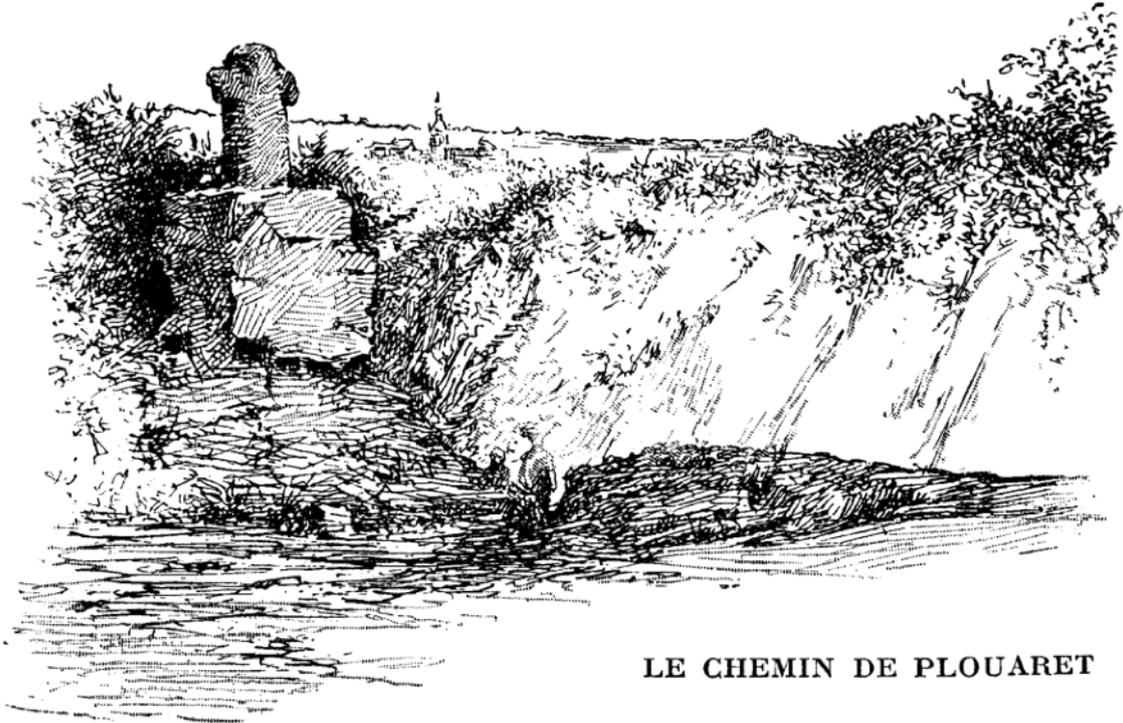
oiseaux ou les appels d'un pâtre lorsque le soleil descend à l'horizon. Qui dira le charme de ces panoramas immenses entrevus des hauteurs du Ménéé, et l'air pur, et les hameaux sans nombre, et les ravissements de ces horizons vaporeux où ciel et terre se fondent dans une céleste harmonie ?

« Il semble, dit Emile Souvestre, que cette contrée enchanteresse, couverte d'églises, de croix, de chapelles, soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénie qu'aiment les habitants du paradis. Les villes mêmes conservent ce caractère de sainte et charmante aisance : Morlaix apparaît au fond de sa vallée avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal ; Saint Pol de Léon se dessine au loin comme une grande cité du moyen âge, ville monastère où l'on rencontre à chaque pas des enfants et des vieillards au seuil des églises, et de pauvres kloareks aux longs cheveux, apprenant tout haut leurs leçons



COIFFE LANGOUSTE DE MORLAIX

latines ; Landerneau, charmant village allemand semé de maisonnettes blanches, cache dans les arbres ses parterres à grilles vertes et ses fabriques ; Roscoff, vaillant petit port, relâche de corsaires et de flibustiers florissant sous la protection de sainte Barbe, s'avance vers l'Angleterre comme pour la défier ».



LE CHEMIN DE PLOUARET

À côté des besoins du présent et des aspirations de l'avenir, on retrouvera pendant bien des siècles encore l'empreinte celtique et du moyen âge, avec ses traditions, ses légendes, ses chapelles miraculeuses, ses fontaines sacrées et ses vieux manoirs remplis de revenants. Le soir, à la lueur incertaine d'un fagot qui flambe dans l'âtre, les pères de famille raconteront les récits merveilleux et terribles qu'ils ont recueillis de leurs pères. Les mêmes oppositions qui existent dans la nature du pays, existent aussi chez l'habitant : le Brestois se dit à mille ans et à mille lieues de Guysseny ; le Roscovite, à trois cents lieues de Saint Pol de Léon, dont il n'est séparé que par une heure de marche !...

Dans le même canton l'on rencontre le Celte francisé, rempli de préjugés et de superstitions, solide comme le chêne, immuable, calme, triste et profondément religieux ; l'homme du Nord, commerçant, hardi, entreprenant et tenace sans rudesse, sachant fort bien, suivant l'occasion, se montrer brusque ou caressant, insolent ou poli pour traiter une affaire commerciale ; l'habitant de la côte terrible, souvent plus terrible que la côte elle-même, descendant d'une tribu phénicienne égarée au VI^e siècle dans les parages de l'Armorique ; le marin de la terre d'Ernoc, plus gai, plus insouciant en

apparence que ses frères de la terre ferme, avare de paroles et avide d'orgies, brave à la manière des Spartiates et aimant à se faire comprendre par l'action.



ROCHER DE TRÉGASTEL

ORATOIRE DE PLOUGASNON
CHATEAU DE LA ROCHE JAGU

Nous avons quitté un matin la vallée du Guer en nous dirigeant sur Plestin, et déjà nous apparaissait au loin la lieue de grève qui prolonge la baie de Lannion et la grande roche bleue près de laquelle Eflam, prince irlandais, et ses compagnons débarquèrent au Ve siècle. Nous parcourions une vaste plaine, océan de moissons où le vent soulevait, comme des vagues, des flots d'épis, de sainfoins et de colzas, au milieu de sillons interminables s'ajoutant les uns aux autres avec l'ennui de chiffres qui s'entassent.

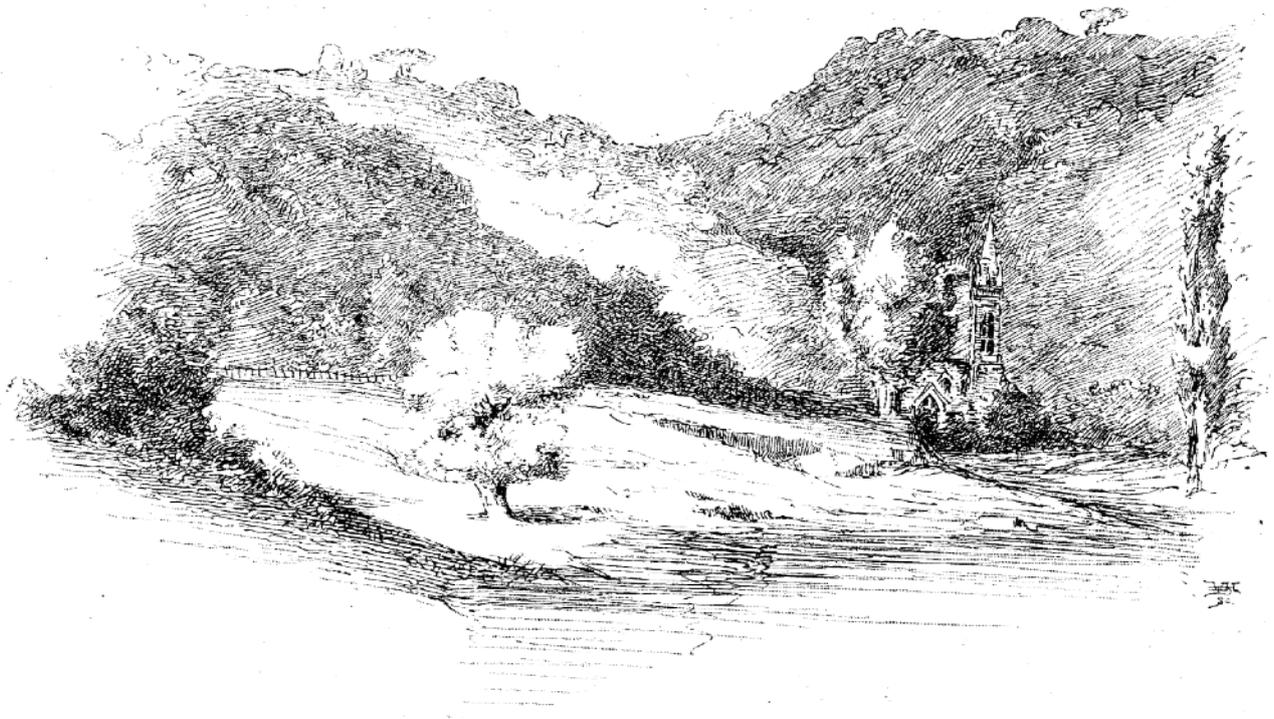
C'était comme une transition ménagée pour préparer notre vue aux grands aspects vides de la mer, dont la ligne à l'horizon s'accentuait d'une raie d'argent. Une jument poulinière était à paître le long d'un étang, et le jeune gars qui la conduisait tenant à la main une houssine de jonc, nous salua de loin d'un joyeux *Kénévo* !

Celui qui n'est pas du pays ne peut comprendre le plaisir qu'il y a pour un Breton à entendre parler cette belle langue primitive, d'une naïveté si touchante, riche en images vives et colorées, où sous chaque expression se dessine une figure, où chaque mot s'anime d'une poésie pittoresque et attachante pour qui en connaît, la signification. Nous allions voir revivre

toutes ces légendes populaires, ces poésies, ces guerz, ces sônes tristes ou joyeux, paisibles ou guerriers, qui sont l'âme de la Bretagne.

Demandez aux paysans de Plestin qui a planté la croix de Saint Michel en Grève : ils vous diront que c'est saint Efflam leur patron, et que, tant que ce symbole de la foi reste visible, le voyageur peut sans crainte s'aventurer sur les sables ; vienne son sommet à disparaître sous les vagues, tout espoir de fuite est perdu. La fontaine de *Roc'h hir Glaz*, située à l'ouest de la lieue de grève, marque la place où eut lieu le miracle du saint

Efflam, qu'on avait forcé d'épouser une princesse plus belle que le jour, la quitta le soir de ses noces pour répandre la foi en Bretagne. En débarquant ; il trouva le roi Arthur, son cousin, attaquant un dragon horrible qui dévastait le pays.



VALLÉE ET CLOCHER DE SAINT JEAN DU DOIGT

Ils combattaient depuis trois jours et trois nuits sans pouvoir se vaincre. Le roi était las et il avait bien soif ; mais aucune source ne bruissait alentour, sinon la grande mer, qui grondait tout affolée contre la *hir Glaz*. Et le roi allait s'évanouir, lorsqu'il vit Efflam.

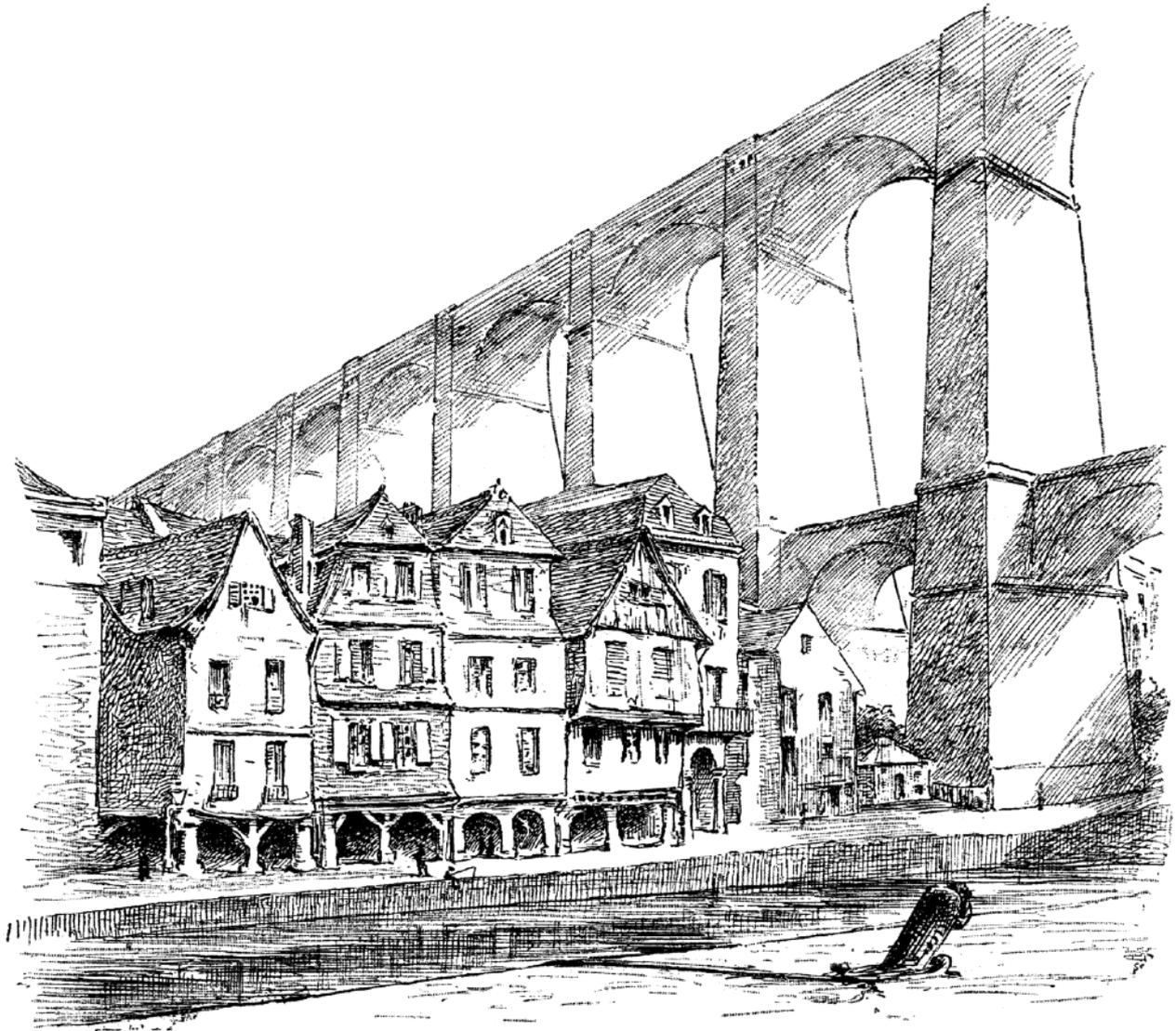
— Seigneur pèlerin, donnez-moi par pitié une goutte d'eau.

Avec l'appui du Seigneur tout-puissant je vous trouverai de l'eau, dit Efflam en frappant par trois fois la roche verte de l'extrémité de son bourdon.

Au même instant jaillit une source, où Arthur se désaltéra. Et comme le chevalier se disposait à recommencer le combat :

Chômez pour aujourd'hui, beau cousin, dit Efflam ; laissez votre épée en repos, car la parole de Dieu est plus puissante que votre courage.

En disant ces mots, il s'avança vers le monstre, auquel il ordonna, au nom du Saint Esprit, de se précipiter dans la mer ; ce que fit le dragon avec de sourds mugissements.



MORLAIX : LE VIADUC ET LE QUAI DE TRÉGUIER

Constamment, du reste, cette immense plage, d'une superficie d'au moins six cents hectares, a occupé l'imagination des poètes bretons. Aux naïves légendes ils ont mêlé les récits fantastiques de Roch' Hellas remplis de fées, et les lutins, et les histoires terribles de la grève, où les voyageurs surpris par les flots sentent la mort leur monter pouce à pouce de la cheville jusqu'à la bouche.

Ils ont su unir à ces traditions des fêtes poétiques, auxquelles, par une attention touchante, sont conviés les pauvres et les déshérités. À l'époque de

la Saint Jean, des troupes de petites filles et de petits garçons en haillons parcourent les campagnes et les villes, quêtant quelque monnaie pour acheter une fascine de bois et la brûler en l'honneur de « monsieur » saint Jean. Puis, le soir de la fête, le recteur de chaque paroisse va processionnellement allumer les feux de joie ; et ce sont de tous côtés mille étoiles qui brillent sur les rochers, au fond des vallées, dans la plaine, partout, mille voix qui se répondent et chantent autour des brasiers sacrés, mille ombres qui bondissent au son monotone du biniou. Les fermiers ont amené leurs troupeaux et les font sauter par dessus le feu, tandis que les jeunes filles cherchent à s'éclipser après la première danse, pour aller visiter huit autres feux et danser huit autres *jabadâos* avant l'heure de minuit, et trouver ainsi celui qui sera leur mari. À Saint Jean de Plougasnou, le pardon offre une physionomie toute particulière : on y voit les *Miraclou* qui ont été guéris dans l'année par l'attouchement du doigt de saint Jean, défiler sous l'arc de triomphe du cimetière, au milieu d'un nombreux clergé en ornements sacerdotaux, portant sur des brancards les reliques de saint Jean et de saint Mériadec ; les flottilles de navires pavoisés soutenus par des marins et par des mousses, dirigées par un maître d'équipage, qui d'un coup de sifflet donne le signal de charger l'artillerie minuscule des bâtiments faisant feu de tribord et de bâbord ; les jeunes enfants miraculés, revêtus de la classique peau de bique, tenant d'une main une croix faite d'ajoncs, conduisant de l'autre l'agneau pascal enguirlandé de fleurs et de rubans ; les porteurs de petits temples, de croix et de statues, se disputant l'honneur de faire passer au premier rang la bannière de leur paroisse. Les pèlerins suivent en psalmodiant des cantiques bretons, tandis que les mendiants et les estropiés, nasillant sans discontinuer leurs interminables plaintes, se pressent et se bousculent devant l'autel principal pour se faire donner le doigt, c'est-à-dire, se le faire appliquer sur l'oeil par la main du prêtre. Plus d'un qui jouissait de l'usage de tous ses membres, sort de la houle humaine avec un œil enfoncé, un bras ou une jambe estropiés ; mais il s'estime heureux s'il est parvenu à dérober un tison du *tantad*, qu'il placera sous son lit, ou la couronne de fleurs flétries qui domine le feu de joie, talisman infailible contre les maux du corps et les peines de l'âme.

Les habitants de l'île de Malte disputent à ceux de Plougasnou la possession du vrai doigt de saint Jean. Un grand esprit termine la querelle en assurant que les Maltais ont le médius, et les Bretons l'index de la main droite. Il serait plus difficile d'accorder les propriétaires des têtes du même saint, dont l'abbé de Villars baisait un jour la septième.

Parcourez les annales de ce pays de rêveries et de merveilles : vous verrez près du château de la Roche Maurice, près de l'ancienne rivière de Dourdoun, un dragon dévorant et les animaux et les hommes, que le roi Bristok apaise en lui livrant tous les samedis un malheureux que le sort désignait ; vous verrez le fameux saint Guénolé arracher l'œil de sa sœur de l'estomac d'une oie qui l'avait avalé, et le remettre à sa place, sans que cet œil perdit de son éclat, de

sa beauté. Le collier de fer de saint Sani servait d'épreuve : il étranglait sur le champ les parjures. L'eau de sa fontaine procure pendant vingt-quatre heures des vents favorables à ceux qui la puisaient et l'emportaient sur leurs vaisseaux. Des cailloux olivâtres trouvés dans le tombeau du saint prélat préservaient de la peste et des naufrages.



LA RUE DES NOBLES

A

MORLAIX

Saint Vincent Ferrier, disant la messe à Vannes, alla chercher ses gants, son parapluie à Rome, sans qu'on s'aperçût, de son absence. Saint Renan inspirait aux brutes des pensées au dessus de leur nature. Saint Voga traversait la mer sur un rocher. Saint Ké, surnommé Coladec, avait une clochette qui l'avertissait du bien qu'il devait faire, du mal qu'il devait éviter.

On croit encore dans ce pays à des cheveux qu'en soufflant dans l'air on métamorphose en animaux ; au petit bâton qui se change en chien noir, en aigle, en lion ; à des animaux qui se rendent invisibles ; à des aigles portant des hommes, obéissant à des génies ; à des fées qui changeaient en or, en

diamant ; la main des indiscrets qui souillaient les fontaines dont elles défendaient l'approche aux profanes.

Jan Gant y tan (Jean et son feu) est une espèce de démon qui porte dans la nuit cinq chandelles sur les cinq doigts et les tourne avec la rapidité d'un dévidoir.

Des follets enlèvent la crème de leur lait.

Le chant du coucou, par ses répétitions, vous annonce l'année de votre mariage.

Si la chemise des enfants enfonce dans l'eau de certaines fontaines, l'enfant meurt dans l'année ; il vit longtemps si ce vêtement surnage ; on le met humide sur le corps de ces petites créatures pour les préserver de tous maux.

« Puisque la fontaine de Krignac, où j'ai bu trois fois de l'eau à l'heure de minuit, ne m'a pas guéri de la fièvre tierce, je cesse tout remède et je me décide à la mort », disait un paysan de Plougasnou.

Le pardon n'existerait-il plus à Saint Jean, que l'on y irait encore pour admirer sa charmante église gothique, surmontée d'une tour d'où s'élance, entre quatre clochetons en plomb, une belle flèche octogonale. Les trois nefs qui composent l'édifice sont soutenues par d'élégantes arcades, autour desquelles courent des rinceaux, des pampres, entremêlés de feuillages, de pommes de pin et de grappes de raisin. Près de l'entrée gothique du cimetière on voit une chapelle funéraire, ouverte de tous cotés, surmontée d'un toit en forme de clocher, et une fontaine dominée par une statuette du Père éternel entourée de têtes d'anges, lequel se penche à genoux pour voir, au delà des trois étages de vasques superposées, le Sauveur baptisé par saint Jean : charmante fantaisie de la Renaissance, attribuée à un artiste italien dont le nom est inconnu.

La beauté des campagnes environnantes est célèbre parmi les habitants de Morlaix, qui ont fait construire, près du petit port, de Tou lan Héry, sur les rives parfumées du ruisseau du Dounant et dans les vallons boisés de Traon Mériadec et de Tromelin, des maisons de campagne rappelant, par leur luxe et leur coquet aménagement, les terres nobles dont parle Marteville.

C'est à Primel, pointe granitique de tous côtés environnée par la mer, que commence la rivière sinueuse de Morlaix, défendue par trois îlots, sur l'un desquels se dresse la lourde masse oblongue du château du *Taureau*. Cette forteresse, dominée par une tour ronde, renferme des logements pour la garnison, une vaste citerne et un fanal à feu rouge. L'entrée regarde la mer et se ferme au moyen d'un pont levis. Construite au XVI^e siècle par les Morlaisiens, chargés de défendre l'entrée de la rivière, elle devint sous le règne de Louis XIV une prison d'État, où furent incarcérés en 1765, pendant un mois, le gouverneur général La Chalotais et ses fils, transférés ensuite à Saint Malo, et, en 1795, les terroristes Romme, Soubrany et Bourbotte, qui se

suicidèrent pour ne pas finir sous la guillotine. S'il faut en croire les prisonniers, les cachots étaient « d'immondes cabanons à peine aérés, où l'on aurait eu des remords à loger des animaux » ; et, à l'heure de la promenade, « le réfectoire était encombré de voleurs, gens de sac et de corde, parmi lesquels restait confondu le déporté politique ».



LA MAISON DES NOBLES A MORLAIX

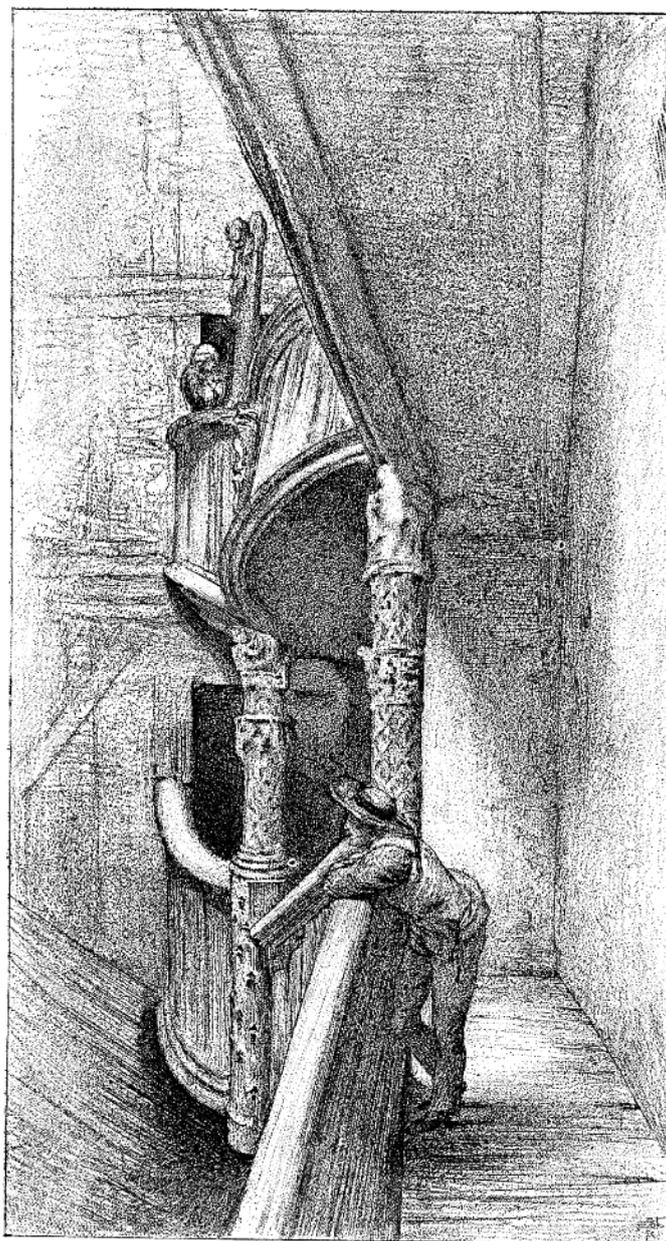
Aujourd'hui le *Taureau* est un accessoire pittoresque qui donne à l'entrée de la rade un caractère de poétique grandeur et prépare le voyageur aux agréables paysages de Carantec, de Plouezoc'h et de Loc Guénolé. Les rives du Dourdu, éloignées d'une centaine de mètres l'une de l'autre, présentent jusqu'à Morlaix des sites extraordinairement variés et inattendus, de nombreux châteaux, des parcs immenses, tels que ceux de Nec'hoat et de Coatserho, des fontaines saintes, des chapelles. C'est près du hameau de Loc Guénolé que fut construite, grâce à la munificence de la reine Anne, en l'année 1500, la plus grande des nefs du XVI^e siècle, la *Cordelière*, qui fit une si glorieuse fin en abordant la *Régente d'Angleterre* au combat de Saint Mathieu, en 1512.

*



GRANDE RUE DE MORLAIX

La ville de Morlaix, admirablement située au fond d'une étroite vallée, autour d'un joli port de marée, est la première cité du Finistère, sinon par sa population, qui n'atteint pas seize mille âmes, du moins par son mouvement commercial et agricole. La mise en œuvre des tabacs occupe plus de onze cents ouvriers. De nombreux ateliers se livrent à la fabrication des suifs, des



ESCALIER DE LA MAISON DE LA DUGHESSE ANNE

cuiers, des toiles et des pinceaux ; la pêche côtière et la grande pêche de la morue à Terre Neuve et aux îles Féroë prennent chaque année une plus grande extension, et la culture est en honneur dans tout l'arrondissement. D'importantes foires aux chevaux ont lieu en automne, et des courses au mois de juin.



Certes, Morlaix a le droit d'être fière du présent, comme elle l'est du passé, comme elle le sera de l'avenir.

Un viaduc gigantesque, d'une longueur de 284 mètres, donne à la ville une physionomie particulière, peut-être unique en France, et d'autant plus caractéristique, que ce chef-d'œuvre de la construction moderne offre un singulier contraste avec les habitations trois fois séculaires qui se groupent dans les rues pittoresques de la vieille cité.

Les venelles étroites gardent encore une douzaine de ces anciennes maisons qui ont conservé sans changement leur singulière physionomie, et qui ont également échappé à la rage des améliorations publiques et des spéculations privées.

Ce sont d'étranges bâtiments, sculptés de la base au sommet comme des coffres de la Renaissance, avec des galeries, des corridors, des escaliers couverts d'arabesques, de figurines et de rinceaux, si bizarrement variés, d'un travail si délicat, qu'ils pourraient fournir des matériaux à dix musées de Cluny et à mille histoires de revenants. Si l'on veut en étudier les restes, il faut diriger ses pas vers la rue Notre Dame, aux angles de laquelle on voit des statues grotesques de joueurs de biniou ; la rue des Nobles, la Grand'Rue, la

rue d'Aiguillon, qui restent debout depuis quatre siècles, avec une sombre obstination, au milieu des innovations modernes.



LE BAISER (d'après une esquisse de H. Fragonard; musée de Morlaix)

Ces maisons hautes et vastes sont sales à l'excès, pourries comme de vieux fromages et presque aussi peuplées. Les étages, séparés par des poutres massives, dont l'art a su dissimuler l'épaisseur sous une profusion d'ornements, s'élèvent en encorbellements au dessus de l'auvent des boutiques.

La devanture en saillie qui précède la large fenêtre du rez de chaussée et appelée étal, sert de siège aux enfants et aux jeunes filles. Les autres fenêtres, très multiples à chaque étage, sont pourvues de châssis de plomb qui maintiennent les vitres dans leurs cadres, et les parties nues de la façade sont

revêtues d'ardoises découpées en losanges. Outre la porte qui donne accès dans la boutique, il en est une qui ouvre dans un vestibule et se divise à chaque étage en paliers ou *pond alez*, véritables ponts reliant entre eux les logements ayant jour sur la rue et les appartements attenants. Le dernier étage, formant pignon, supporte un épi de plomb historié, d'un effet inattendu et pittoresque.



MORLAIX ; LA RUE DES VIGNES

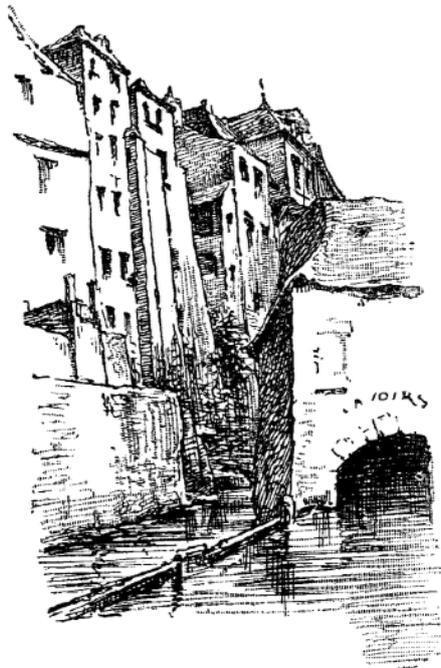
Au centre de la ville, sur la place des Jacobins, s'élève le couvent du même nom, établi en 1237 par le duc Jean Pierre Mauclerc et sa femme Alix de Bretagne. L'église, qui date des XIII^e et XIV^e siècles, sert aujourd'hui d'écurie, en partie du moins ; elle a conservé quelques débris d'enfeux fort remarquables et la belle rosace flamboyante qui ornait autrefois sa façade. Les bâtiments qui lui font suite, renferment la bibliothèque et le musée, d'une fondation toute récente. Dans la galerie de tableaux, fort bien installée, nous retrouvons quelques toiles des derniers Salons de Paris : *la Chanson des bois*, de Mme Comerre ; des fleurs très réussies et d'une éclatante fraîcheur, de notre sympathique confrère, M. Bourgogne ; *Homard et Chaudron*, par M. Fouace, nature morte d'une solide exécution et d'un réalisme étourdissant ;

deux sites vaporeux du célèbre peintre breton Yan Dargent, et un paysage plein de charme de M. de Bellée. Signalons encore aux amateurs la toile de M. Sinibaldi, *une Jeune femme vêtue de blanc cueillant des fleurs blanches dans un pré* : cette symphonie de tons clairs est d'un sentiment fort délicat.

Mais le clou du musée, à notre avis, c'est la ravissante esquisse *d'un Baiser*, d'Honoré Fragonard, le grand maître de la poésie érotique. Il y a, dans ce groupe de deux jeunes amants qui s'embrassent, une suavité, une grâce que rien ne peut rendre : vapeur d'amour, blonde, parfumée, comme les chérubins qui traversent en volant le pays de Cythère. Nous resterions sur cette vision, s'il n'était juste de mentionner deux vives pochades, *Cavaliers au désert*, d'une allure et d'une facture rappelant de bien près Delacroix, et des animaux de Brascassat, d'une tonalité très juste, très vibrante. Il nous souvient aussi d'avoir vu quelques bustes dans le vestibule d'entrée, entre autres ceux du romancier Émile Souvestre et du général Moreau, deux noms célèbres dont la ville conserve pieusement le souvenir.



MORLAISIENNE



MORLAIX

(Lavoir sur le Jarlot)

Les édifices religieux sont rares à Morlaix. Ce fait peut être attribué à l'espace restreint de l'enceinte, et peut-être aux calamités, aux guerres, aux incendies qui assiégèrent la ville à toutes les époques. En 1882, le choléra enleva le septième de la population.

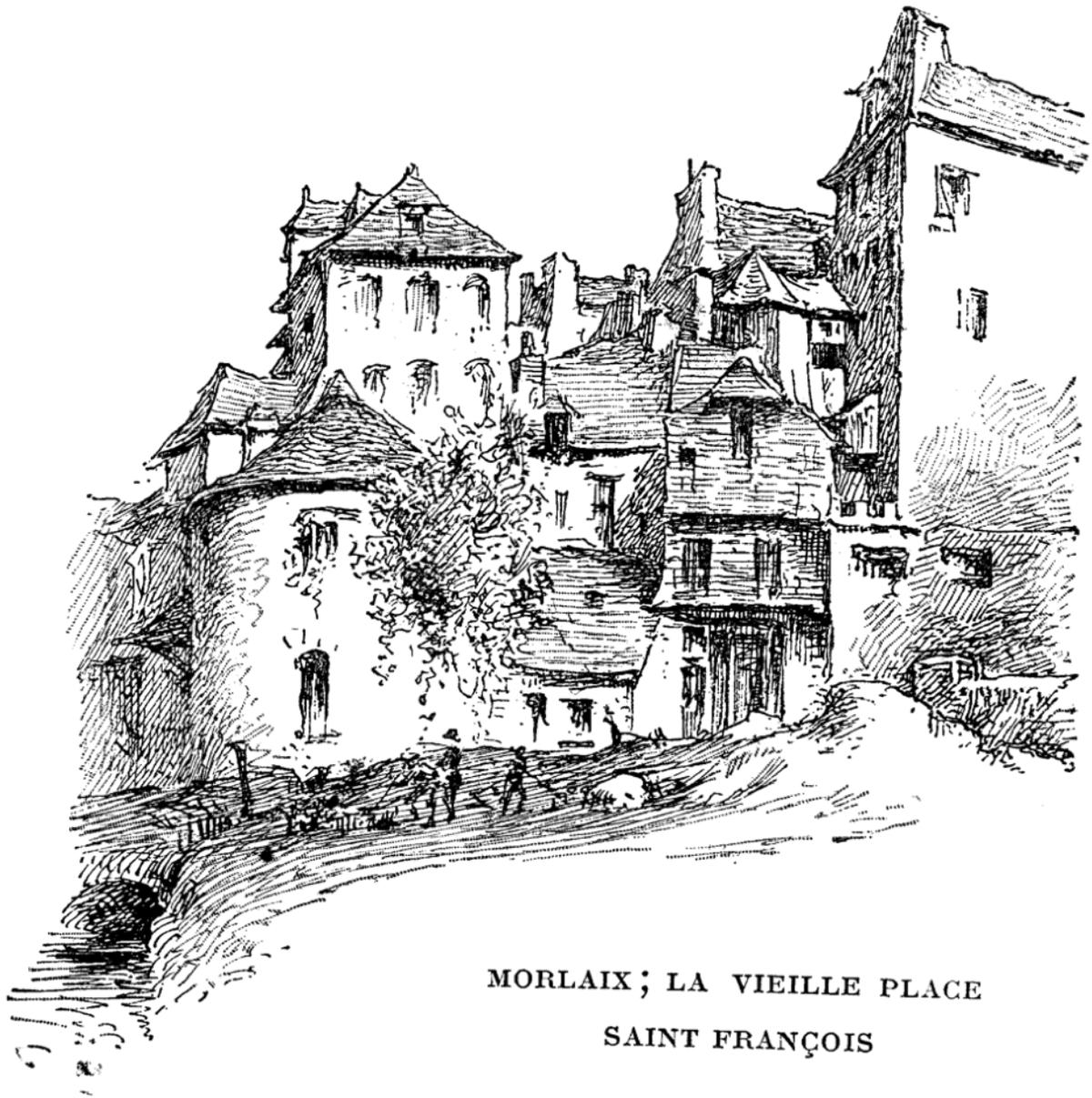
L'église principale, Saint Mathieu, commencée en 1540, n'a conservé d'ancien qu'une grosse tour surchargée de niches, de guirlandes, d'arabesques et de mascarons d'un style Renaissance lourd, sans aucun caractère.

Tout proche, une chapelle évangélique renferme la statue de Notre Dame du Mur, patronne de Morlaix. La collégiale du Mur, qui avait pris le titre de ducale, avait été fondée par Jean V de Bretagne, en 1295. Ce beau monument, dont le clocher pouvait rivaliser avec l'élégant *Creizker* de Saint Pol de Léon, fut malheureusement ruiné en 1805

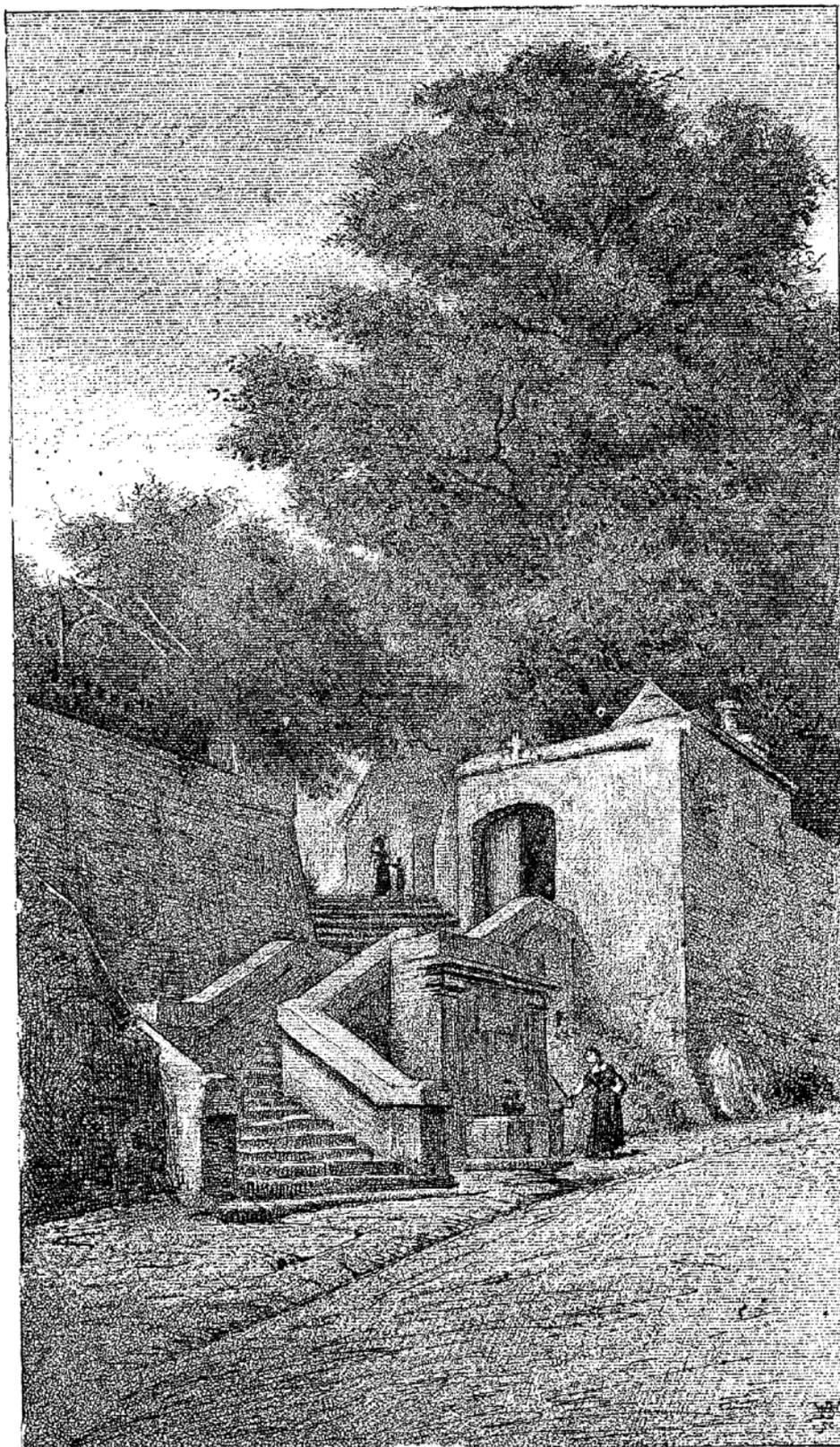
par l'incurie d'un architecte qui en avait entrepris la restauration.

L'église Saint Melaine fut fondée au XII^e siècle par Guyomarc'h, vicomte de Léon, et reconstruite vers 1489. Les vantaux de ses portes d'entrée sont fort beaux ; ceux du portail latéral portent cette inscription :

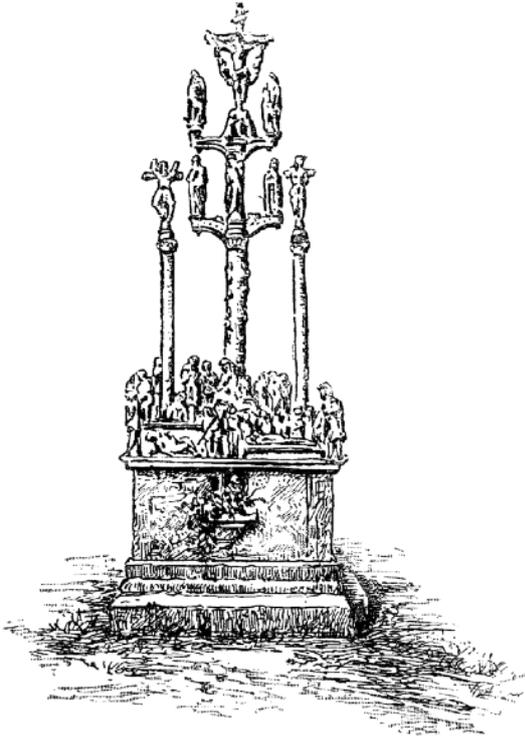
... a fait ces deux huys ys sci.
Bonnes gens, priez Dieu pour lui.



Les gargouilles qui ornent les murailles représentent des têtes étranges et des moines dans les postures les plus grotesques. À l'intérieur on remarque quelques précieux morceaux de sculpture en bois, entre autres une statue de saint Jean Baptiste, qui décore un charmant baldaquin octogonal surmontant les fonts baptismaux.



MORLAIX (LE COUVENT DES URSULINES)



CALVAIRE DE GUIMILIAN

Morlaix, qui ne fut longtemps qu'une petite paroisse située au faubourg actuel du Marcheix, s'étend aujourd'hui sur les deux rives du Jarlot et de la Kerlent. Les maisons, gênées par le manque d'espace, ont bravement assiégé le flanc des coteaux, et les réseaux de ruelles en escaliers, les jardins étagés nommés *combots* se groupent en amphithéâtre et couronnent les sommets. Les luttes désastreuses de la Ligue, les attaques des Anglais, les sièges, les ruines, les pillages, toutes ces horreurs du passé sont loin maintenant : l'avenir se montre plein de promesses, souriant à l'active petite ville qui garde toujours sa fière devise :

S'ils te mordent, — mords-les !...

*

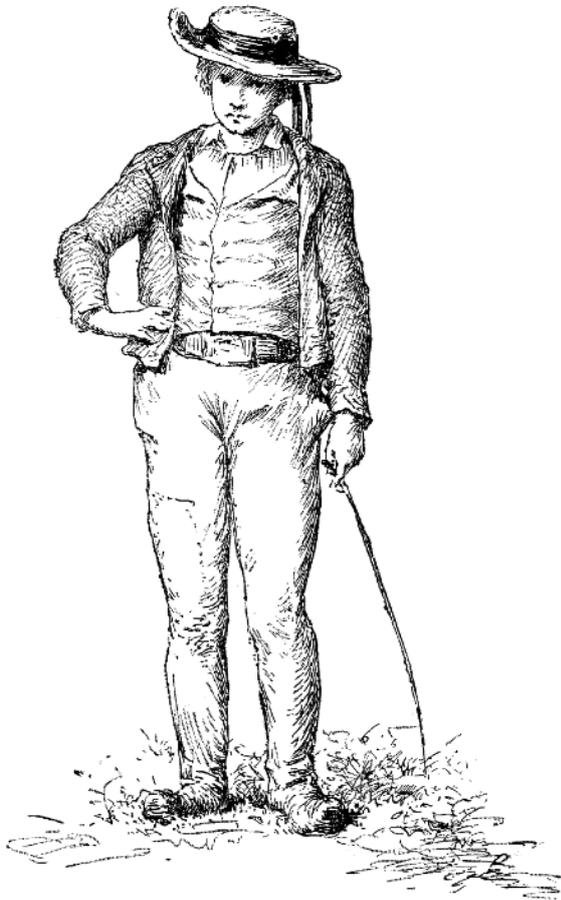
Pour avoir une des physionomies les plus caractéristiques du Léonais, il faut aller à Saint Thégonnec et à Guimiliau assister aux offices de la paroisse. Si c'est un jour de grande fête, on voit les routes se couvrir d'hommes, de femmes, d'enfants, venus de très loin, dans leurs plus beaux costumes, pour prier au cimetière et entendre prêcher le recteur. Vêtus de noir comme des orphelins, portant le deuil de là vie, non de la mort, ils se dirigent en troupes vers l'église, égrenant en chemin un lourd chapelet.

L'habillement des hommes consiste en une large culotte plissée qu'égayé une ceinture rayée rouge ou bleu, un habit carré à la française, un chapeau à grands bords et des souliers à boucles. Le costume des femmes rappelle, par son ampleur et sa forme pudique, celui des religieuses ; les vêtements de deuil, moins lugubres, sont bleus comme le ciel.



LÉONARD

Bien que le Léonard n'ait pas conservé cet ardent amour de la foi, cette naïveté dans l'adoration des autels qui crée le fanatisme religieux, il n'en est pas moins resté profondément respectueux pour l'étole du prêtre, mêlant à toutes les actions de sa vie les cérémonies pieuses, les processions autour des champs fleuris à l'époque des Rogations, les coutumes sacrées presque toujours empreintes de tristesse et de sombre résignation. Il vit et meurt au bruit des prières, sans jamais avoir rien fait pour échapper aux douleurs de la vie ; il rend hommage à ses morts et contemple dans les ossuaires leurs os soigneusement rangés ; il possède même, à lui seul, la petite boîte surmontée d'une croix qui renferme la tête de ses plus aimés.

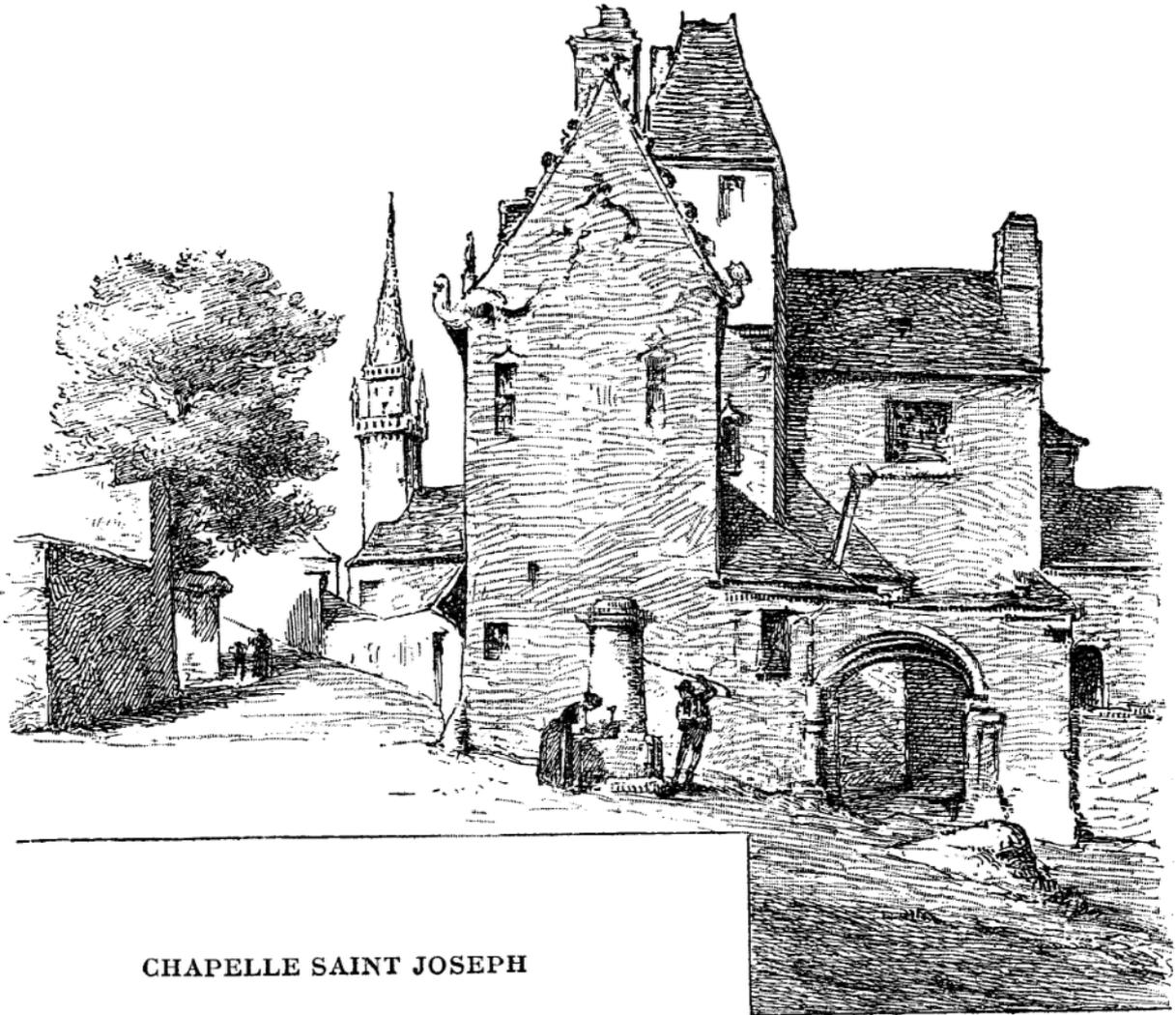


JEUNE PAYSAN LÉONARD

Les ossuaires sont de petits monuments en granit, ayant quelquefois deux étages, le plus souvent un seul, élevé sur un soubassement muni de bénitiers et offrant une suite d'ouvertures ou niches séparées par des chapiteaux. Une chapelle est ordinairement ménagée dans l'intérieur, ou une crypte renfermant des personnages en bois colorés, de grandeur naturelle, qui figurent les principaux épisodes de la Passion. Telle est du moins la disposition de l'ossuaire de Saint Thégonnec, qui date du XVI^e siècle et s'élève à côté d'un magnifique arc de triomphe de la Renaissance ; telle est aussi celle des ossuaires gothiques de Saint Pol de Léon, moins importants toutefois.

En suivant la route qui conduit de Morlaix à la Penzé, petite rivière assez bizarre d'aspect, coulant au milieu d'un pays aride aux grandes lignes sévères, on arrive au port de Penpoul ; et là, brusquement, à un détour du chemin, la scène change : ce sont alors des châteaux aux larges avenues, entourés de hautes futaies, comme le château de Kerlandy et celui de la Villeneuve, bâti dans le style Louis XIII pour M. le comte de Guébriant ; des campagnes à luxuriante végétation ; de vertes feuillées noyant des villages, et là-bas, à l'horizon, se détachant sur le ciel, les flèches aiguës de Saint Pol de Léon, la « ville aux clochers à jour ».

SAINT POL DE LÉON

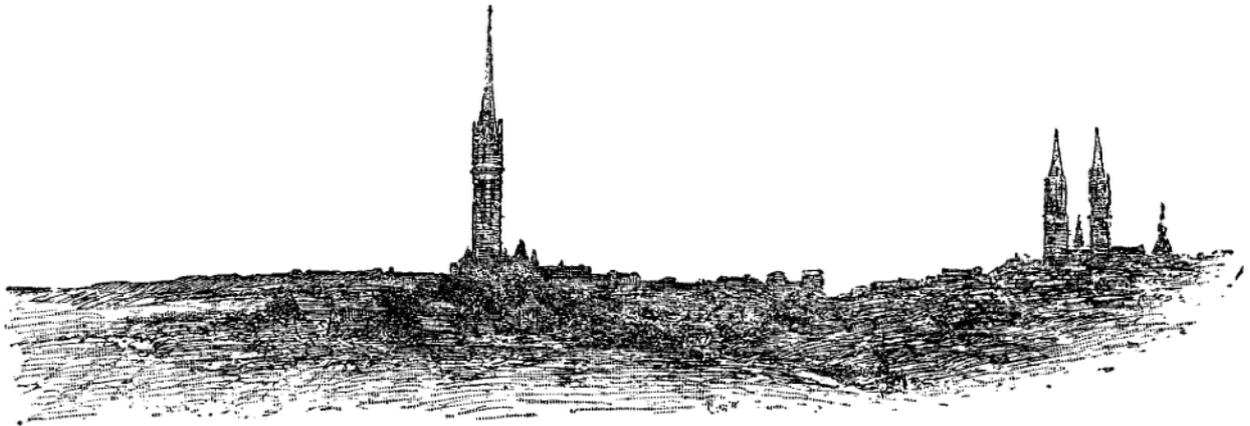


CHAPELLE SAINT JOSEPH

MAISON PRÉBENDALE, XVI^e SIÈCLE

La tour du Creizker est la merveille de la Bretagne. Vauban disait qu'aucun autre monument ne lui semblait ni si beau ni si hardi, et le pieux écrivain Ozanam ajoutait que « si un ange descendait du ciel, il y poserait le pied avant de s'arrêter sur la terre d'Armorique ». Ces majestueuses ogives qui soutiennent une flèche ajourée, flanquée de quatre clochetons, s'élancent vers le ciel avec une incomparable légèreté, arrachant aux plus indifférents un cri de vive admiration, refoulant autour d'elles les deux clochers jumeaux de la vieille cathédrale et les pignons pointus des chapelles. La vue du Creizker ne pouvait manquer de tenter l'imagination des légendaires bretons, qui lui donnèrent une origine fabuleuse : ils racontent avec mille *preuves* convaincantes que saint Pol, ayant vaincu Satan, le força à devenir son serviteur et le fit travailler à sa gloire.

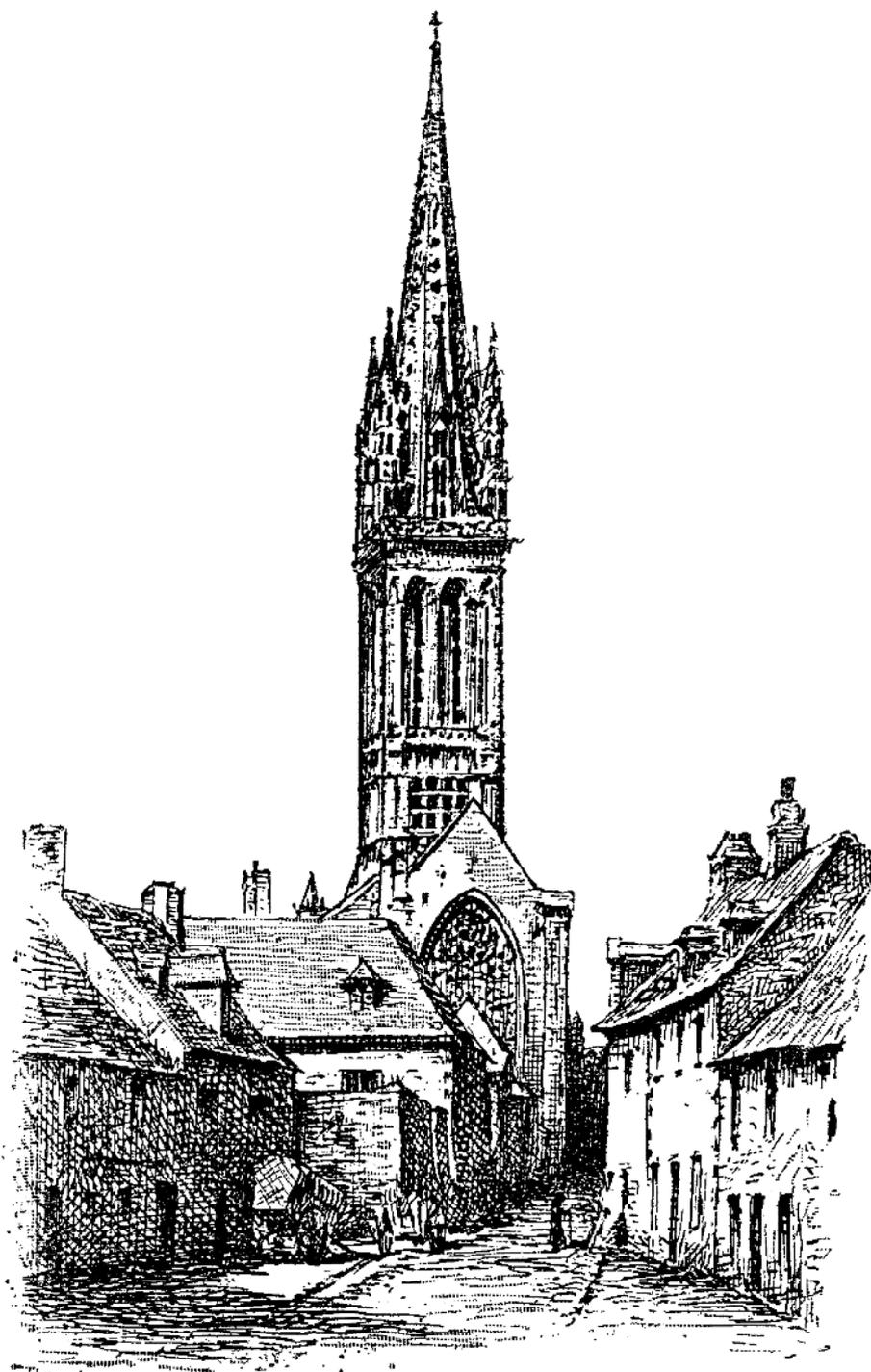
Une autre légende du VI^e siècle en attribue la fondation à une jeune fille miraculée par saint Kirec, archidiacre de Léon, et qui, reconnaissante de sa guérison, offrit sa demeure pour qu'on y érigeât une chapelle. Albert le Grand fixe la date de la construction au temps du duc Jean IV, entre les années 1345 et 1399 ; la nef principale, la tour et le chœur portent, en effet, le cachet du XIV^e siècle ; mais les deux porches, celui du nord surtout, avec ses niches, ses statuette, ses feuillages délicats, ses voussures d'une richesse d'ornementation splendide, est un des types les plus élégants du gothique flamboyant du XV^e siècle. Le clocher, haut de quatre-vingts mètres, s'élève entre la nef et le chœur sur quatre arcades aiguës, soutenues par des piliers quadrangulaires formés de colonnettes en faisceaux. Il offre une grande analogie avec les tours normandes de la même époque, particulièrement avec celle de Saint Pierre de Caen.



LA VILLE AUX « CLOCHERS A JOUR » (vue du champ de la Rive)

On retrouve ce style, d'une mâle originalité, dans la vieille cathédrale de Saint Pol Aurélien, moine cambrien auquel on attribue la fondation de la ville. Ses flèches en pierre, percées de rosaces et accompagnées de clochetons ; ses tours, d'un dessin différent, encadrant une façade où s'ouvre un magnifique porche ; ses balustrades sculptées, ses fenêtres géminées allongées en lancette, ses élégants meneaux, mériteraient d'être longuement détaillés, si la charmante église ne subissait l'écrasant voisinage du Creizker. L'intérieur renferme plusieurs tombeaux fort remarquables, entre autres celui qui soutient la statue couchée de l'évêque François Visselou, prédicateur d'Anne d'Autriche (1661-1671). La tête a une expression d'une réalité saisissante, et les mains, finement gantées, sont d'une exécution qui défie toute critique. On ne saurait trop faire l'éloge de cette œuvre superbe d'un sculpteur peu connu, de la Colonge.

C'est au milieu de ses églises, de ses chapelles, des murs de clôture de ses couvents, que se concentre la triste ville de Saint Pol. Ses rues sont silencieuses, ses promenades désertes, et, par les chaudes journées d'été, nul arbre ne vient tempérer les rayons du soleil, arrêter la violence du vent.



LE CREISKER DE SAINT POL DE LÉON

ROSCOFF.

Roscoff, où nous arrivons après une promenade de cinq kilomètres, est une petite colonie maritime célèbre par son activité et par l'excellence de ses terres, qui se louent ou s'achètent à un prix fort élevé, douze à seize mille francs l'hectare, paraît-il. La température exceptionnellement égale, dont la douceur est occasionnée par le courant du Gulf-Stream, garantit la prodigieuse fécondité des champs, où l'on récolte presque sans interruption des brocolis, des salades, des artichauts et des pastèques. Au trafic des céréales viennent s'ajouter les expéditions nombreuses de sardines et de homards : cinquante barques-environ s'emploient à la pêche côtière.

Le commerce a lieu avec l'Angleterre, qui achète surtout des oignons, et avec les grands marchés de Paris et de Brest, où des consignataires sont chargés de recevoir les marchandises et d'en surveiller l'écoulement.

Le Roscovite, doué d'un tact commercial et d'une aptitude très particulière pour les grandes entreprises, présente un contraste frappant avec la plupart des Bretons, d'un caractère casanier, peu propre au négoce. Son origine, ses allures dégagées, son scepticisme bien connu, font dire au cultivateur attaché aux vieilles coutumes qu'« ils sont toujours à l'étranger ».



PAYSAN DE BODILIS



PORT DE PENPOUL



LE CLOCHER DE CROAZ BATZ A ROSCOFF; — LE FIGUIER RÉCLAME

Le clocher du Croaz Batz lui-même, avec ses coupoles et ses galeries superosées, semble l'expression d'un art exotique, construction scandinave élevée par un peuple primitif du Nord. On le dit construit par un religieux italien, qui, venu à Saint Pol pour porter des brefs du Saint Père, fit agréer à l'évêque de cette ville le plan et la construction de l'église, dont il fut nommé le recteur.



La ville, qui date du XIIIe siècle, se compose d'une seule rue tortueuse, bordée de maisons basses en granit, construites sur un modèle presque uniforme. Les portes des caves, garnies de ferrures antiques, s'ouvrent obliquement sur la rue ; les fenêtres sont hautes, les lucarnes décorées de grotesques et de gargouilles terminées en crochets et surmontées d'un haut pignon.

Dans cette rue, on remarque les ruines d'une chapelle bâtie par Marie Stuart en 1548, sous le vocable de saint Ninien, à l'endroit même où la future Reine, encore enfant, posa le pied, lorsqu'elle vint en France pour y être fiancée au dauphin.

Les plages de sable des environs, les beaux rochers, les îles pittoresques semées au large, les sites des campagnes peu accidentées, où les cultures sont séparées par des murettes de pierres d'un curieux effet, attirent chaque année à Roscoff des artistes et des baigneurs.



CHAPELLE MARIE STUART

Yan Dargent et Michel Bouquet, l'habile peintre connu pour ses émaux si remarquables, ont été les pionniers de ce petit port, intéressant à tous les titres, qui ne peut manquer de devenir bientôt un centre excursionniste pour le *high-life* de la société parisienne, comme Trouville, comme Dinard.



PLAGE DU ROC'H KROUM

CHAPITRE IV

ILE DE BATZ. — BRIGNOGAN. — SAINT MATHIEU.

PLOUESCAT. — LES OUVRIERS BRETONS DU XVI SIÈCLE. — NOTRE DAME DU FOLGOET ET LA LÉGENDE DU FOU DU BOIS. — GRECS PAIENS ET PILLEURS D'ÉPAVES. — LA PÊCHE DU GOÉMON. — SAINT RENAN. — L'ILE DE L'ÉPOUVANTE. — FUNÉRAILLES D'UN PÊCHEUR D'OUessant.

« Fût-elle moins granitiquement têtue que les Armoricaïns, une race, quelle qu'elle soit, reste longtemps fidèle aux dieux de son enfance ».



A côte de Roscoff se présente basse, sans un arbre, accidentée de vastes bassins semés d'écueils et d'îles plates, que ne nuancent aucune teinte, aucune ombre.

L'effort continu des vagues a brisé les terres, usé les falaises, entraînant au loin leurs débris, creusant et façonnant les rochers assez puissants pour lui résister, en grottes étranges, en anses, en canaux inattendus, qui rompent seuls le monotone aspect du pays. On aperçoit au loin en mer la grande silhouette d'un phare et les voiles latines des barques de pêcheurs, balancées par la lame, qui fuient à l'horizon, et les mouettes effarées tourbillonnant en grands cercles au dessus de la grève en poussant des cris d'enfants.

La batterie du fort de Bloscon et plusieurs îles défendent la presqu'île roscovite, Batz, Siec, et un petit îlot aussi stérile qu'un caillou, appelé par dérision l'île Verte. Le chenal qui sépare Batz ou Bas du continent, serait un assez bon port de refuge, sans les rafales de l'ouest, qui sont terribles, et les courants sous-marins, qui rendent la mer très dure à certaines époques. Suivant l'heure des marées, l'île prend des aspects très différents : à la basse mer, par exemple, elle semble reliée à la côte, tandis qu'à la pleine mer elle perd une étendue de près de quatre kilomètres. Chaque année, pendant vingt minutes, un gué permet de l'atteindre à pied sec. Nous n'aurons pas le même agrément, et pour cause : au moment où nous arrivons sur la jetée de Roscoff

la mer est haute et toute blanche d'écume, et le vent souffle avec fureur. Malheureusement, nous avons pris place dans une barque de pêche qui se trouvait là par hasard, oubliant toutes les sages recommandations de notre guide : « Ne s'embarquer que par un très beau temps ». Et maintenant nous voilà au large, à la grâce de Dieu !



PANORAMA DE L'ILE DE BATZ

Déjà la voile d'ocre est hissée au mât, et notre frêle nacelle file et bondit, sur l'Océan, comme une petite chose très légère qui se sauve devant la grosse menace des lames ; souvent elle se penche et rase l'eau de son tribord, comme une hirondelle de son aile ; quelquefois aussi elle rencontre une vague : alors il y a comme un temps d'arrêt très court, un petit mouvement de recul ; la mâture craque, un paquet de mer vient nous fouetter au visage, et la petite chose est de nouveau entraînée dans cette double vitesse de l'eau et du vent. « Voilà du gros temps pour bientôt. » murmure le pilote, vieux loup de mer à la face large comme un jambon d'York, dont elle a la couleur brune et l'aspect chiffonné. Heureusement, la traversée n'est pas longue : vingt minutes suffisent pour l'accomplir.

« Enez Baz », c'est-à-dire l'île du Bâton, est le nom qui a été donné à Batz par les Bretons, en reconnaissance des bienfaits de Pol Aurélien. On sait que le digne missionnaire avait pris en affection ce petit coin de terre abordé à son arrivée en Bretagne, et que c'est avec beaucoup de peine, et grâce aux supplications de saint Gutherin, qu'il avait consenti à prendre le titre d'évêque de la cité voisine.

Sa présence fut signalée par-des miracles. L'eau potable faisant absolument défaut dans l'île et les habitants étant venus le prier d'intercéder auprès du Seigneur pour leur en procurer, saint Pol toucha avec son bâton de voyage le rocher stérile et en fit jaillir la source abondante que la mer découvre à chaque marée. Ensuite, ce fut un dragon terrible, dont il entreprit de délivrer les Iliens. Il se rendit à la caverne du monstre, accompagné d'un jeune homme de Cléden, qui seul avait eu le courage de le suivre, jeta son

étole sur le dos du dragon, et, l'ayant frappé de son bâton, le précipita dans la mer au lieu appelé Toul ar Sarpant, abîme où la mer fait en tout temps, sans cause apparente, un bruit étrange.

ILE DE BATZ

PANORAMA DE L'ILE DE BATZ



Batz est un pays bien curieux, dont la configuration désoriente complètement le voyageur : le sol est composé d'une succession de petits monticules, légères ondulations élevées de trente ou quarante mètres au dessus du niveau de la mer, et couronnées de moulins à vent. De routes il y en a peu ou point ; quelques sentiers arides et nus conduisent à un dolmen baptisé et à la vieille chapelle à demi ruinée du Penity, qui succéda au premier monastère fondé par saint Pol. Si l'on veut visiter l'île, il faut marcher sur de petits murs très bas, larges d'un pied au plus, tout herbus et embroussaillés, au milieu de tamaris et de plantes grasses que l'on rencontre seulement dans le Midi, garnissant les propriétés de Monaco et de Saint Raphaël. Quel singulier hasard a amené cette espèce sur les rochers de l'île ? Sans doute l'influence protectrice du Gulf-Stream, le bienfaiteur juré des côtes bretonnes. De pauvres petits chaumes aux toitures bossues, par groupes de quatre ou cinq, se cachent dans les vallées ; ils semblent s'effacer bien bas, par peur du vent, qui souffle très fort et qui pourrait les enlever. Contre les murs extérieurs, des galettes grises, formées d'un mélange de paille hachée et de fiente de vache, sont à sécher au soleil, et, sur les plaines nues couvertes d'herbe rase, où retombent sans cesse en une blanche et fine pluie les légers tourbillons de sable que le vent aigu emporte de la grève, des tas de goémons, maintenus par de grosses pierres plantées, tordent aux rafales leurs lanières glauques, comme des chevelures de noyés. De tous côtés c'est la mer, rien que

la mer, avec ses flocons blancs d'écume, qui jaillissent en fusées sur les brisants ; pas un arbre de futaie variant les contours de l'île!



VIEUX PUIITS BRETON

Siec, voisine de Batz, a pris une certaine importance, due à l'établissement dans l'île d'une usine pour l'étêtage et l'emboîtement des sardines. Une colonie de pêcheurs de Douarnenez, venue dans le pays il y a quelques années, ne serait pas étrangère à ce nouvel élément de prospérité, auquel vint s'ajouter les conserves de légumes que Roscoff exporte journellement sur les marchés du monde entier. L'aisance et la richesse ne tarderaient pas à améliorer le sort des Roscovites et des Iliens, s'ils n'avaient deux grands défauts qui conduisent à la ruine : la manie de plaider, le, besoin de dépenser. Il n'y a peut-être pas de pays en France où l'on ait plus d'inclination à plaider que dans celui-là. L'habitant de Batz, défiant en matière d'intérêt, est crédule et facile à exploiter en matière de chicane : s'il tombe entre les mains de personnes peu délicates, son avoir est, sacrifié, car il ira jusqu'au bout du procès, dût-il le perdre.

L'autre défaut qu'on observe surtout chez le Roscovite, vient d'une certaine philosophie pratique de matelot voulant gagner beaucoup pour dépenser davantage : sorte d'épicurisme grossier qui, après une vie de labeur et de prospérité, amène une vieillesse triste et malheureuse.

*



PETITE FANEUSE

de Kergournadec'h, flanqué de quatre tours énormes ; celui de Kermenguy, sur le territoire de Cléder, et le beau pavillon de Maillé, reconstruit en 1550 et précédé de belles avenues.

Plouescat doit son nom à l'abondance des harengs, qui fournissaient autre fois aux habitants de la localité des pêches fructueuses : *hareng* se dit en ancien breton *Ysgad* et se prononce *escat* ; quant à *plou*, c'est un terme pour exprimer la multiplicité

Au milieu des écueils dangereux avoisinant Plouescat, vint mouiller, après le combat de *l'Aréthuse* (17 juin 1778), le vaisseau la *Belle Poule*, qui dut son salut à l'énergie de son équipage, commandé par l'amiral de la Clocheterie, et au calme plat de la mer.

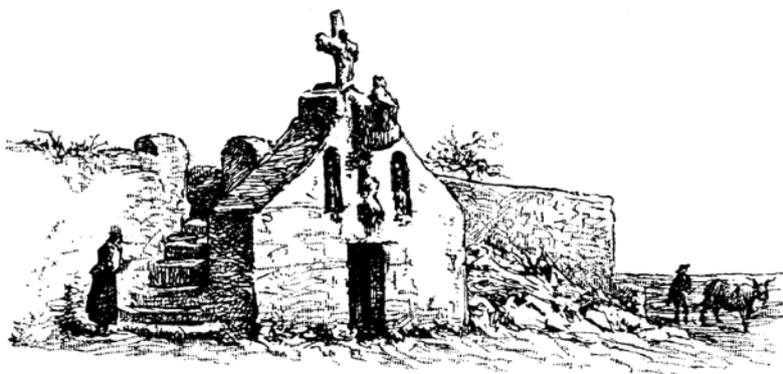
Nous sommes passés devant la jolie chapelle de Berven, dans laquelle on entre par un bel arc triomphal de la

Jusqu'à Plouescat, les communes du littoral sont fertiles et produisent de riches cultures ; partout le progrès renverse la routine. Le pays ressemble à un immense jardin potager. L'amendement des terres au moyen de sables calcaires dragués sur les grèves et mêlés avec les goémons secs et les varechs, donne d'excellents résultats. Nous avons aperçu sur notre route des châteaux célèbres dans l'histoire du duché breton, celui de Kérouzéré, par exemple, qui date du XVe siècle, et dont les murs et les tours ont plus de quatre mètres d'épaisseur. On en fait le tour par un chemin crénelé et à mâchicoulis ménagés à la naissance du comble. Après un siège opiniâtre, qui dura cinq mois, il fut pris par les Ligeurs, qui y entretenrent longtemps garnison. Puis c'est, le château ruiné



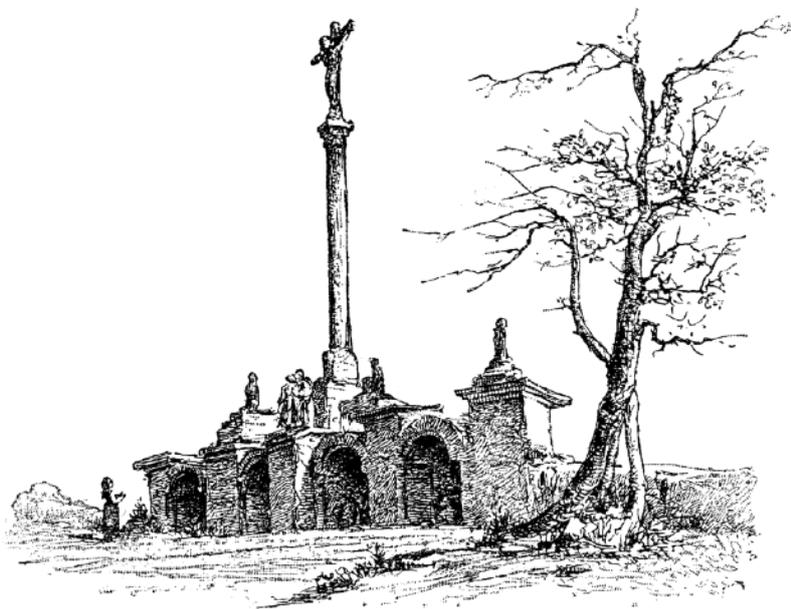
JEUNE FILLE EN PRIÈRE DANS L'ÉGLISE DE BATZ

Renaissance ; avons admiré son clocher formé de dômes superposés, comme l'église du Groaz Batz, et la petite ruine de Lanven, occupant l'emplacement



PLABENNEC

d'une fontaine primitivement consacrée au druidisme. La magnifique église de Bodilis, dont la flèche flamboyante domine les dix maisons qui composent le bourg, nous a arrêtés un moment, et c'est dans ce ravissement des chefs-d'œuvre de tous les âges que nous sommes entrés au château de Kerjean, œuvre étrange, tout à la fois maison de plaisance et forteresse. Par ses proportions considérables et par son étendue, ce château, où l'on retrouve les



CALVAIRE DE PLABENNEC

styles employés en France depuis Henri II jusqu'à Henri IV, a mérité le nom de « Versailles de la Bretagne », que lui a donné M. Léon Palustre. Avec ses douves, ses ponts levés, ses barbicanes, ses tours percées de meurtrières, ses enceintes successives, ses hautes toitures surmontées d'épis de plomb historiés, Kerjean rappelle l'ancien Louvre du XVIe siècle.

« Mais, dans cette contrée, c'est l'idée religieuse qui domine : tous les raffinements du luxe, toute la richesse et toute l'élégance sont pour l'église, dont les flèches de pierre capricieusement dentelées montent toujours plus haut vers le ciel, portées par mille bras ouvrés et parlants.



ASPECT DE LA CÔTE

» L'époque où ces édifices furent bâtis explique les merveilles de leur construction : tous s'élevèrent au XVI^e siècle, au moment où la Bretagne entrait dans une de ces aspirations poétiques plus rares encore chez les nations que chez les individus, et auxquelles on doit les chefs-d'œuvre. Ce siècle fut, dans l'Armorique, un siècle de virilité pour le géant populaire. Depuis longtemps tourmenté d'une ardeur comprimée, il se mit à transporter des rochers et à remuer des montagnes, afin d'essayer ses forces. Un besoin de mouvement, une crise d'imagination saisit subitement les masses, qui, par une réaction puissante, qu'avait amenée la francisation de la noblesse, tendaient à se nationaliser davantage.

» Les croyances encore vivantes favorisèrent cet élan et lui donnèrent une direction religieuse. Alors les ouvriers, sortis momentanément de l'abjection dans laquelle ils croupissaient, conçurent un projet de réhabilitation. Des confréries de *picoteurs*, de menuisiers, de forgerons, de couvreurs, de maçons, se formèrent de toutes parts : quinze mille hommes parcoururent la Bretagne, leurs outils sur l'épaule et, le chapelet à la main, mêlant des cantiques populaires au son du biniou qui marchait à leur tête. Ce fut comme une sainte croisade des travailleurs, auxquels l'exaltation donnait des forces, une adresse et une patience que l'on attendrait vainement de l'habileté moderne. Alors s'élevèrent ces églises miraculeuses qui dominant les villages du Finistère ; alors le granit pétri comme de l'argile se déroula en arabesques flamboyantes, le chêne découpé au ciseau tapissa les chœurs mystérieux ; alors, sous chaque assise, sous chaque poutre, contre chaque mur, le long de chaque corniche, on vit naître ces myriades de saints, de dragons, de démons, de grotesques, et, dans ces vastes compositions mélangées de pensées terribles ou plaisantes, saintes ou obscènes, tout fut admirablement exécuté, parce que chaque ouvrier trouva nécessairement à rendre l'expression de son individualité. Chacun eut son ouvrage de goût à accomplir ; chacun put, après

l'achèvement, voir à découvert sa part de travail, se complaire et s'admirer dans son œuvre. Puis l'honneur de l'ouvrage entier retombait sur tous. À cette époque, l'architecte n'était pas, comme maintenant, un homme isolé, vivant dans une autre sphère, auquel revenaient toute la gloire et tout le profit ; l'architecte n'était qu'un maître maçon, le premier entre les autres, mangeant à leur table, heurtant son verre au verre des ouvriers, et prenant leurs conseils. D'ailleurs, une cause plus puissante que celle que nous indiquons surexcitait les facultés de l'ouvrier breton : il cherchait une réhabilitation, lui, *l'homme de métier*, méprisé de tous. En élevant des églises, il faisait à la fois une œuvre glorieuse et méritante, il acquérait une importance qu'il n'avait jamais eue auparavant. Son travail le purifiait. Il devenait le *logeur du bon Dieu*, et, à ce titre, il appelait sur lui quelque chose du respect et de l'admiration qu'inspirait son ouvrage : aussi lui permettait-on de dresser un autel dans une des plus belles églises de Bretagne et d'y graver sur la pierre, comme un gentilhomme, son écusson roturier, composé de la truelle, de la règle et de l'équerre. (*Émile Souvestre.*)

Ainsi fut construite cette merveilleuse église du Fou du Bois (Folgoët), où l'on arrive après avoir traversé le petit village qui fut autrefois la cour du roi Éven (Lesneven). Le grandiose, le divin dans l'art éclatent dans les moindres détails de ce monument : c'est une élégance dans les proportions, une richesse d'ornements, une poétique harmonie dont rien ne peut donner l'idée. Deux tours, dont la plus haute, élevée de cinquante cinq mètres, sert de base à quatre clochetons d'où part une belle flèche dentelée, et, dont la plus basse est coiffée d'un dôme de la Renaissance, encadrent une façade autrefois précédée d'un magnifique porche. Les fenêtres étroites, taillées en meurtrières, sont séparées par des meneaux et des réseaux flamboyants, décorées des hermines passantes et de la devise des ducs de Bretagne : « À ma vie ».

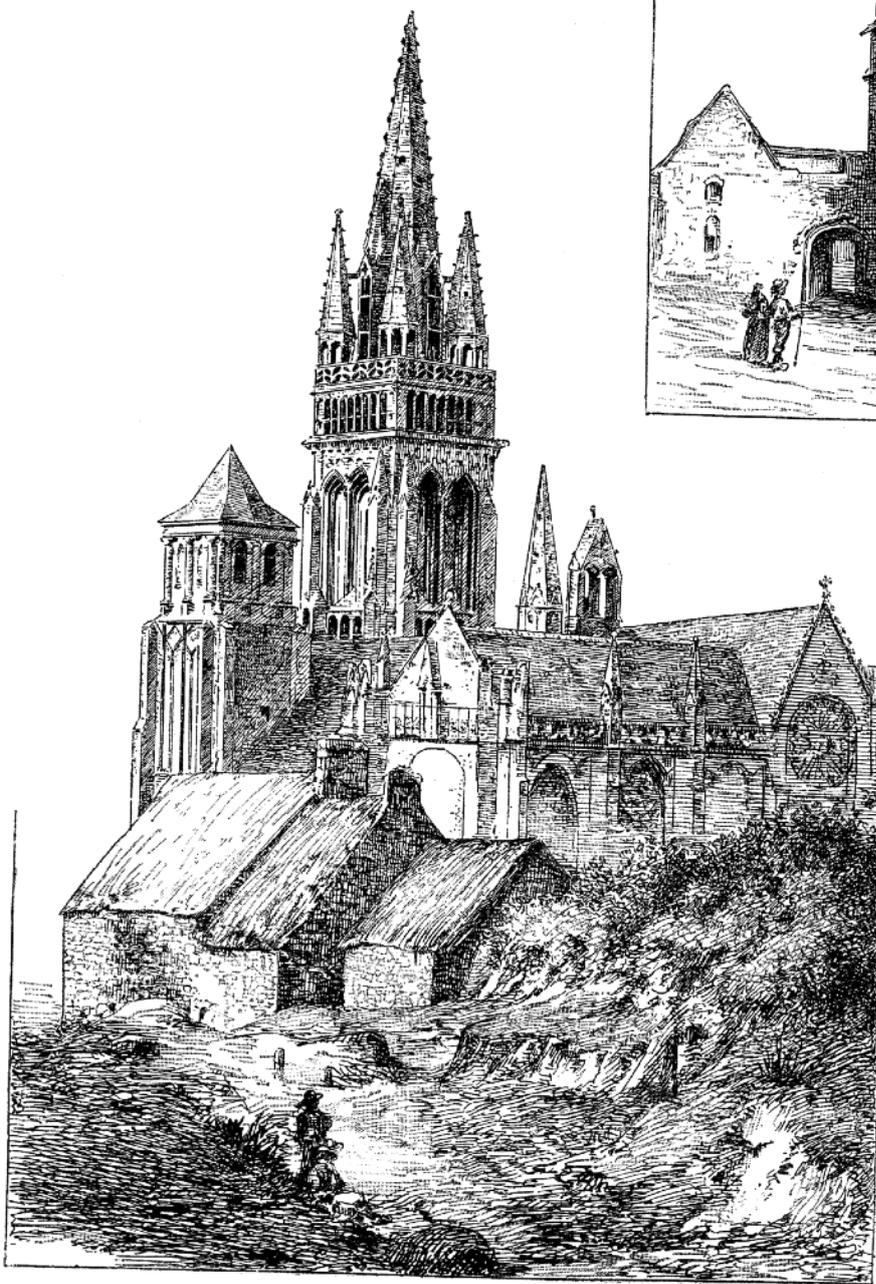
Le portique des Apôtres, porté par de légères colonnettes aux chapiteaux gracieusement ornés de feuillages, d'oiseaux, d'insectes variés, est un travail d'un goût admirable, où l'artiste a multiplié, avec une verve étourdissante, les figures d'anges et les fantaisies de la flore et de la faune. Debout sous un pinacle est placée la statue de Jean V, le fondateur de l'église, qu'il érigea en collégiale en 1423. Le trumeau du portail sud conserve l'effigie de l'évêque de Léon, Alain de la Rue, qui, dix ans après les premiers travaux commencés au Folgoët, consacra en grande pompe la basilique à Notre Dame.

L'intérieur n'a pas échappé à la destruction des siècles, et les mains barbares dès vandales ont aidé l'œuvre du temps : les sculptures qui bordaient les autels ont été abattues, les retables brisés, les voûtes remplacées par des lambris, les murs maçonnés et crépis.

Le jubé seul est arrivé intact jusqu'à nous, et nous pouvons juger, par la délicatesse de son exécution, par la richesse de ses ornements, semés partout sans lourdeur et sans confusion, de ce que pouvaient être dans leur beau temps toutes les autres parties de l'édifice. À la base du chevet est la fontaine

du bienheureux Saläin, dont la source est cachée sous le maître autel de l'église, et dont le nom évoque le souvenir d'une légende bretonne bien souvent racontée, toujours charmante.

FOLGOET



DOYENNÉ
DE LA
DUCHESSÉ ANNE

ÉGLISE NOTRE DAME

Vers l'année 1815, vivait en sainteté de vie, dans la Coat de Lesneven, un pauvre innocent du nom de Salaün. Ce jeune enfant, croissant en âge, commença, après la mort des siens, à chérir la solitude, choisissant pour retraite un bois très vert orné d'une belle fontaine. Là, comme un passereau, il solfiait à loisir les louanges de la Vierge sainte, et de nuit il chantait, comme le gracieux rossignol, perché sur l'épine de l'austérité : *Ave, Maria !* Toujours misérablement vêtu, nu-pieds, n'ayant pour lit que la terre, pour chevet qu'une pierre, il allait par les chemins des environs mendier son pauvre pain, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois mots, car il disait : *Ave, Maria !* et puis en son langage breton : *Salaün a zebré bara*, c'est-à-dire « Salaün mangerait bien du pain ». Il prenait tout ce qu'on lui donnait, trempait ses croûtes dans la fontaine, et, lorsqu'il gelait à pierre fendre, montait dans son arbre, où il se berçait en chantant : *O Maria !* C'est pourquoi, à cause de cette façon de faire, on l'appelait, Salaün le fou. Et pourtant, dit la légende, était-il un des plus beaux mignons de la Reine des cieux.

Il mena pendant quarante ans cette manière de vivre, sans avoir jamais offensé personne. Enfin il tomba malade, et rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu, en murmurant dévotement le doux nom de Marie.

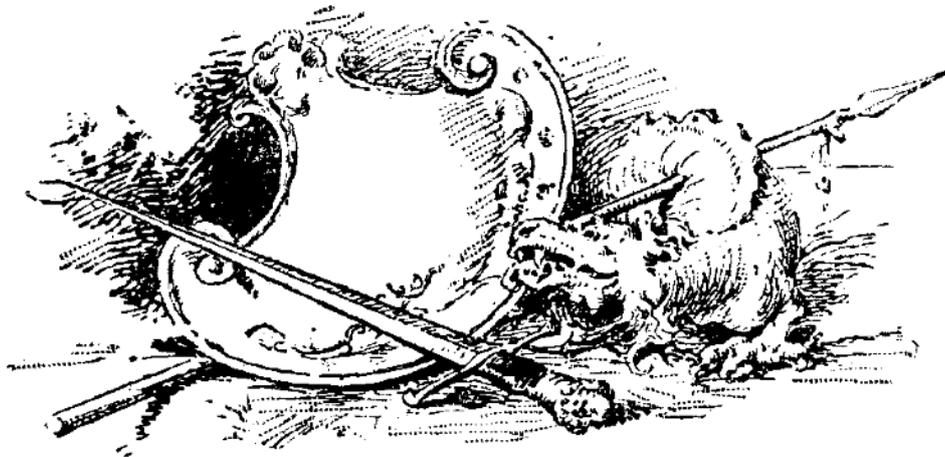
Il fut trouvé non loin de sa fontaine, près de l'arbre qui avait été sa retraite. Et lorsqu'il fut enterré sans bruit et sans parade en ce lieu, on vit naître sur sa fosse un lis frais et odorant, portant, écrites sur ses feuilles en caractères d'or, ces paroles : *Ave, Maria !* En peu de temps le bruit de cette merveille courut dans toute la Bretagne, de sorte qu'il vint une infinité de monde pour voir la fleur miraculeuse, laquelle dura en son entier plus de six semaines, puis commença à se flétrir. Et lors les ecclésiastiques, nobles et officiers du roi décidèrent qu'on fouirait tout à l'entour de sa tige, pour savoir d'où elle prenait racine, et l'on trouva qu'elle venait de la bouche du corps mort de Salaün.

Dom Jean de Langouëznou, abbé de Landévennec, l'un des *témoins* du miracle, en écrivit une relation latine, où puisa le P. Pennec, et après lui tous les auteurs qui ont écrit la légende du Folgoët.

En peu de temps l'histoire du tombeau fleurdelisé devint populaire, et l'admiration publique désigna le lieu du miracle pour y ériger une église à Notre Dame, estimant l'innocence et la foi du pauvre mendiant, que quelque temps auparavant ils appelaient *fol*.

En sortant du Folgoët, on va voir les restes d'une croix érigée par le cardinal évêque de Dol, de Coëtivy. Le sculpteur Michel Colomb a représenté le digne prélat agenouillé sur une marche d'autel, et présenté à la Vierge par saint Alain, son patron. Les bâtiments de l'ancienne collégiale n'existent plus ; ceux qui occupent leur place furent construits au XVIIe siècle ; puis délaissés par la compagnie de Jésus, que Louis XIV y avait installée, et enfin aménagés en école et en mairie.

Le doyenné de la duchesse Anne, placé sous la protection de la Société des monuments historiques, n'aura pas le même sort : sa conservation est maintenant assurée. Nous pourrons admirer pendant longtemps ce gentil manoir à tourelles, aux lucarnes garnies de crochets, aux murs armoriés de blasons de Bretagne et de devises des dignitaires ecclésiastiques qui furent ses habitants et ses hôtes.



AU LAND AV PAGANIS

*

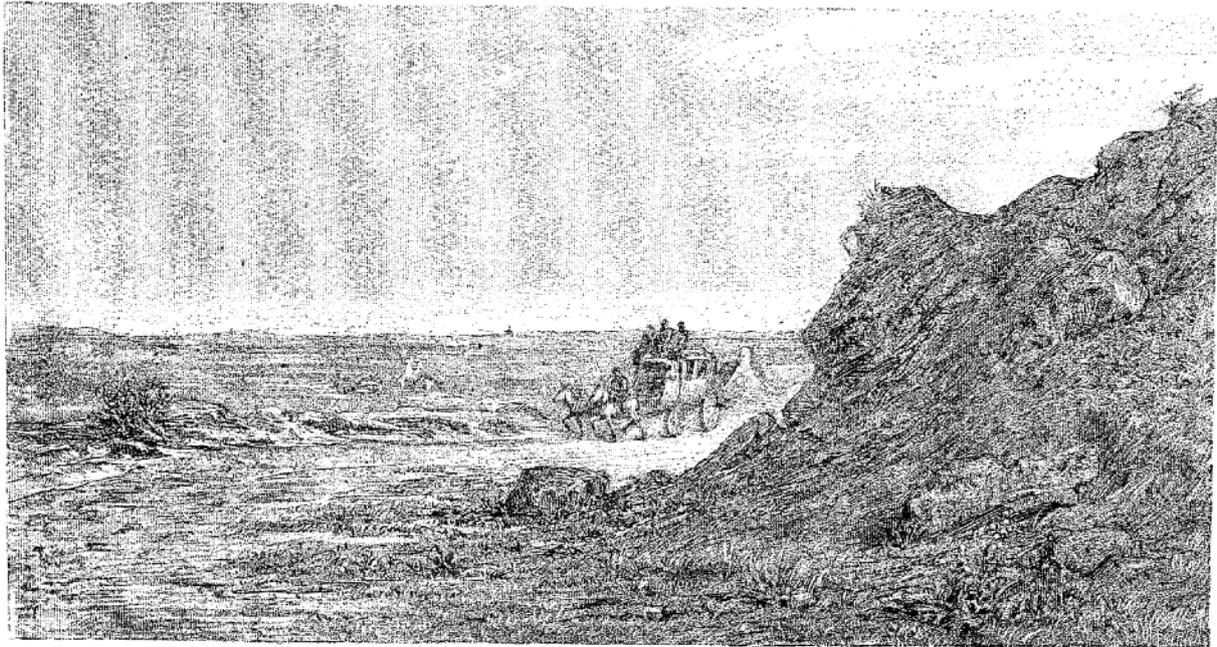
Les paroisses côtières au nord de Lesneven sont aussi curieuses par leurs mœurs et leurs habitants que par leurs aspects pittoresques. Le littoral, encombré de roches innombrables, battu des orages, inabordable pour les barques, même de petite dimension, s'entoure d'une double ceinture d'îlots et d'écueils toujours bordés d'une écume argentée. Les terres sablonneuses, envahies par les ajoncs entremêlés de fleurs marines, mouchetées çà et là de taches vertes que paissent des bandes de petits moutons noirs, sont ornées d'une foule de menhirs justifiant le nom de *Land au Paganis*, la terre des païens, qui est resté à cette contrée.



CLOCHER DE VILLAGE

Des digues ou de simples buttes de terre ferment les passages en beaucoup d'endroits, et disputent à la mer les lais livrés à la culture. La plus importante de ces digues est construite à Kéremma, au fond de l'anse de Goulven. Elle présenta d'immenses difficultés à élever, et l'ingénieur, M. Rousseau, vit plusieurs fois, après des journées de travail de cent cinquante ouvriers, la barrière factice emportée par la marée. Alors on recommençait pour être vaincu de nouveau, et ainsi de suite pendant des semaines, jusqu'à ce que la patience et l'énergie de l'homme eussent triomphé de la matière.

Plounéour Trez, Pontusval, Kerlouan, Guyssey et l'île Vierge sont par excellence le pays des bonnets bleus, des pilleurs d'épaves, race originaire d'une colonie hellénique. L'idiome breton est, paraît-il, mêlé à une foule d'expressions qu'on retrouve dans la langue grecque ; le costume, le type, les mœurs mêmes, plaident pour les historiens en faveur de ce rapprochement.



SUR LA GRAND'ROUTE AU LAND AV PAGANIS

Quoique les dernières traces des barbaries natives tendent à disparaître chaque année, l'habitant de la côte terrible ne ferait sans doute pas grande difficulté d'imiter ses ancêtres. Il y a cinquante ans, ceux-ci, pour attirer les navires sur les récifs, allumaient, la nuit, des feux aux sommets de leurs roches ; quelquefois aussi, attachaient des lanternes aux cornes des bœufs, ils les promenaient le long du rivage, et, par un cruel stratagème, les forçaient à baisser et à relever la tête : ce mouvement imitait le fanal d'un bâtiment agité par le tangage ; trompé dans sa route, le vaisseau inconnu cinglait sur les récifs et s'entr'ouvrait dans un craquement. « La mer met bas pour nous, disaient les naufrageurs : ce qu'elle dépose sur son rivage, nous appartient ». Ils renouvelaient ainsi la parole sauvage du comte de Léon assurant que les brisants de Pontusval « valaient un superbe revenu ». — « J'ai là, disait-il, un joyau plus précieux que ceux qui ornent, la couronne des rois » (2).

² — « La nature east atroce, dit Michelet, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre. Naguère encore, dès que la mer leur jetait un pauvre vaisseau, ils couraient à la côte, hommes, femmes, et enfants ; ils tombaient sur cette curée. Il semblait que le *bris* fût une sorte de droit d'alluvion. C'était l'un des privilèges féodaux le plus lucratifs ».

Ces mœurs polynésiennes, qu'on retrouve sur la côte de la Cornouaille et aux îles Shetland, ont inspiré à Brizeux quelques-unes de ses belles pièces de vers, toutes vibrantes d'émotion et de couleur locale.



PLOUNÉOUR TREZ

La récolte du varech, plus riche d'intérêt que les *récoltes* abondantes provenant d'un naufrage, offre un spectacle des plus curieux. À certaines époques fixées à l'avance par les conseils de département, une foule de femmes, d'enfants, de vieillards, envahissent la grève et s'occupent à amasser sur le rivage la plus grande quantité possible de goémon. Les pauvres gens,



UN VILLAGE AU LAND AV PAGANIS

par une coutume ingénieuse et touchante, que les prêtres ont établie, sont seuls admis le premier jour à cette cueillette fructueuse ; si un riche se présente, le recteur, qui surveille les travaux, le prie de laisser les nécessiteux de la paroisse ramasser, leur pain.

Le pillage régulier s'organise, et l'algue rutilante s'empile, pendant plusieurs jours, dans les mannes, les paniers et les charrettes mis en réquisition pour la circonstance.

Le varech ne se récolte pas toujours sur le rivage, et les cueilleurs sont souvent obligés, pour se procurer la manne précieuse, d'escalader pieds nus

les hautes roches entaillées à pic, au risque d'être précipités dans les remous furieux qui les entourent. Lorsque les falaises surplombent, c'est au moyen de crochets, de cordes et de poulies qu'il leur faut aller chercher les lourds paquets de goémon. Les roches séparées du continent s'appellent *roches marinées* ; elles peuvent être exploitées en tout temps, mais par les inscrits maritimes seulement. Les récifs où l'on accède à pied sec, *ne fût ce qu'une fois par année*, sont la propriété des habitants de la commune riveraine.



ASPECT DE LA CÔTE

L'algue que l'on récolte sur ces côtes est généralement de couleur foncée ramifiée à l'infini, couverte de boutons et terminée par de petites grappes ou vésicules remplies d'air ; son odeur est forte, et, lorsqu'elle vous arrive à distance, charriée par le vent, elle peut être facilement prise pour l'exhalaison fétide de quelque cadavre noyé. La science la désigne sous le nom de *fucus vesiculosus*, ou varech vésiculeux ; on s'en sert comme d'engrais pour fumer les terres, ou bien on la brûle pour en extraire la soude et l'iode.



RAMASSEURS DE GOÉMON

C'est sur des rivages isolés que s'accomplit l'opération du brûlage qui dure de longues heures et dégage une fumée opaque, désagréable, activant le développement de la végétation dans une mesure trop rapide. À Guysseny, à Landéda, à Lanildut, toute la population vit de la mer et par la mer, et c'est un étrange spectacle que celui des bateaux goémoniers remontant le cours de l'Aber Vrac'h et de l'Aber Ildut pour transporter les récoltes sur la terre ferme. Quelquefois ces barques, d'une construction très sommaire, sont insuffisantes : on amarre alors ensemble avec des cordes des monceaux de

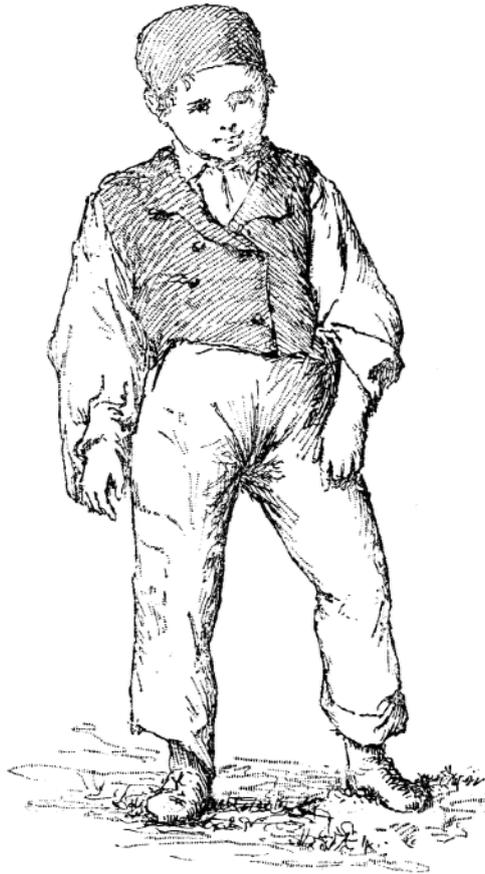


MOULIN DE L'ABER VRAC'H.

varech et de branches d'arbres, et sur ces immenses mais mauvais radeaux les cueilleurs se placent avec leurs familles. Un homme se tient à l'arrière dans un tonnelet vide, et dirige le mieux possible cette masse étrange, qui dérive vers la côte avec la marée, comme une noire montagne flottante. À la moindre secousse, les cordes se délient, le plancher herbeux s'éparpille sous les pieds du patron ; écrasé par son poids, le bateau s'enfonce subitement et s'abîme dans la mer. Les catastrophes de ce genre sont malheureusement fréquentes, mais le côtier ne prend pas pour cela plus de précautions : il découvre son front, murmure un *De profundis* pour ceux qui viennent de disparaître, et retourne disputer sa proie à la mer.

*

À Brignogan, une plage de sable fin a permis l'établissement d'une station de bains assez fréquentée et la construction d'un petit port de refuge, Pontusval, le seul point, sur cette côte dangereuse, où un navire en détresse puisse espérer échapper à la mort. Des rochers fantastiques, hérissés d'aiguilles de granit, affectent les formes les plus variées de cathédrales, de forteresses, de monstres antédiluviens, de mâchoires gigantesques, et entourent une crique pouvant recevoir des bateaux calant près de cinq mètres. On rend visite au menhir appelé *Men Marz*, la pierre du miracle,

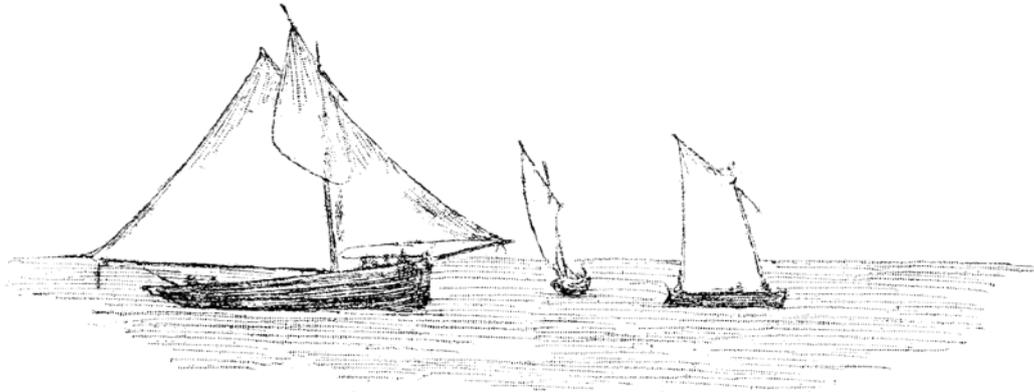


TYPE DU LAND AV PAGANIS

magnifique mégalithe de dix mètres de hauteur, surmonté d'une croix ; à la pierre branlante de Kerlouan, dont l'équilibre tient du prodige ; aux peulvans des manoirs autrefois fortifiés de Keryvois et de Kerisquillien ; au beau dolmen de Kerroc'h, dont les blocs emprisonnent les corps de jeunes filles impies qui osèrent se moquer d'une procession sainte et danser devant le saint Sacrement !

La passe de l'Aber Vrac'h est protégée par le fort Cézou et par les feux de l'île Vierge ; sur les myriades d'écueils qui encombrant l'entrée de son havre sont établis quelques phares de quatrième ordre, huit tourelles et une grande bouée. Labri est sûr, même pour les grands vaisseaux, car on y trouve dix mètres d'eau bien au delà du village de Landéda.

Une belle route, qui traverse une contrée fertile et boisée, conduit aux ruines pittoresques du château de Tromenec, qui possède la sépulture d'un



BATEAUX PÊCHEURS

seigneur de Carman, que le sire de Tromenec tua en duel en l'année 1600. Lannilis, situé sur une hauteur, renferme aussi deux tombeaux remarquables : celui d'Olivier, docteur en théologie au XVII^e siècle, dans la jolie chapelle de Saint Tariec, et celui de François de Cône. À quelques kilomètres s'ouvre l'estuaire de l'Aber Benoît, ou havre de la Bénédiction, gentille rivière ombragée par des berceaux de chênes. Le pays, couvert de manoirs, de hameaux et de clochers, est agréable et, semble protégé par les saints personnages dont un grand nombre de villages ont conservé les noms.



MENHIR DE PONTUSVAL

Saint Renan est entre tous ces thaumaturges un des plus originaux. L'auteur de la *Vie de Jésus* raconte ainsi, dans ses *Souvenirs d'enfance et de*



PAYSAGE DE L'ABER IDUT

jeunesse, l'existence du saint dont il porte le nom : « C'était, dit-il, un esprit de la terre, et sa puissance sur les éléments était effrayante. Son caractère était violent et bizarre : on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il



ENFANTS BRETONS

voudrait. On le respectait ; mais cette obstination à marcher seul dans sa voie inspirait une certaine crainte : si bien que, le jour où on le trouva mort sur le sol de sa cabane, la terreur fut grande alentour. Le premier qui, en passant,

regarda par la fenêtre ouverte et le vit étendu par terre, s'enfuit à toutes jambes. Pendant sa vie il avait été si volontaire, si particulier, que nul ne se flattait de pouvoir deviner ce qu'il désirait que l'on fit de son corps. Si l'on ne tombait pas juste, on craignait une peste, quelque engloutissement de la ville, un pays tout entier changé en marais, tel ou tel de ces fléaux dont il disposait de son vivant. Le mener à l'église de tout le monde eût été chose peu sûre. Il



PHARE ET RUINES DE L'ABBAYE SAINT MATTHIEU FIN DE TERRE

semblait parfois l'avoir en aversion. Il eût été capable de se révolter, de faire un scandale. Tous les chefs étaient rassemblés dans la cellule, autour du grand corps noir gisant à terre, quand l'un d'eux ouvrit un sage avis : « De son vivant nous n'avons jamais pu le comprendre ; il était plus facile de « dessiner la voie des hirondelles au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres, faisons un chariot, où nous attellerons quatre bœufs. Il saura bien les conduire à l'endroit où il veut qu'on l'enterre ». Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit des roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes, et on posa le saint dessus. Les bœufs, conduits par la main invisible de Renan, marchèrent droit devant eux, au plus épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt, à l'endroit où étaient les grands chênes, le chariot s'arrêta. On comprit : on enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu ».

De ce premier ermitage il ne reste qu'un portail en ruine. La ville, bâtie sur le flanc d'un coteau, domine la rive gauche de l'Aber Ildut, fjord étroit qui assèche en partie à marée basse, mais qui offre à la haute mer un très bon fond et des mouillages abrités. Le mouvement maritime a une grande

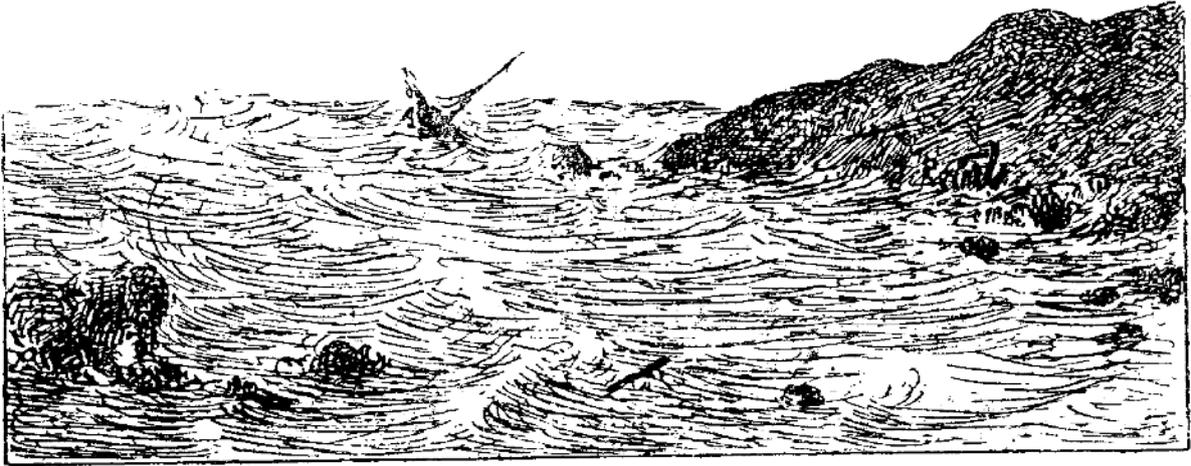
importance, grâce à l'exploitation d'un beau granit gris qu'on envoie en France et en Angleterre pour la sculpture ornementale et la construction. Le piédestal de l'obélisque de Louqsor, à Paris, provient des carrières de l'île Melon, où les granits sont détachés par la mine des roches baignées de la mer, puis taillés et transportés à l'entrée de l'Aber Ildut dans de solides caboteurs. En face de la coupure du Laber s'élève Énez Heussa (l'île de l'Épouvante), nom que les Bretons donnent à Ouessant. Bordée d'une ceinture de rochers, entourée de remous qui, par les temps les plus calmes, coulent avec une vitesse de huit nœuds, l'île a bien mérité son appellation : on y retrouve, profondément enracinées dans les âmes, les sombres traditions du naufrage et du cimetière, avec leurs dramatiques combinaisons. Les périls sont nombreux ; les orages emportent souvent chaloupes et matelots, multipliant chaque année les veuves et les orphelins. On est tellement habitué à ces sinistres, qu'on rend les honneurs funèbres à celui qui ne revient pas, comme on les eût rendus à son corps, s'il eût été retrouvé. Pendant ce convoi, nommé *proella*, une petite croix de bois, figurant la dépouille du défunt, occupe la place du cercueil, et, l'office terminé, elle est portée par le parrain du naufragé, suivi de la foule entière, devant une statue de saint Pol, puis déposée dans un coffret béni.

Les travaux agricoles restent presque exclusivement réservés aux femmes.

Les hommes, tous marins, filent la quenouille, lorsque, pendant des semaines, retenus au foyer par le mauvais temps, ils ne peuvent communiquer avec la Grande Terre. Leur costume ressemble à celui des habitants des côtes : un pantalon de toile ou de drap dans la belle saison, avec un tricot de laine, qui dessine les lignes harmonieuses, de leur vigoureuse charpente, et, pour les jours de houle, la peau de requin serrée aux poignets, au col, aux chevilles, par de fortes attaches, et le suroît en cuir bouilli. Les Ouessantaises portent une coiffe originale rappelant les coiffes italiennes et leurs cheveux abondants, qu'elles laissent retomber sur leurs épaules, encadrent à ravir leur visage, souvent fort beau.

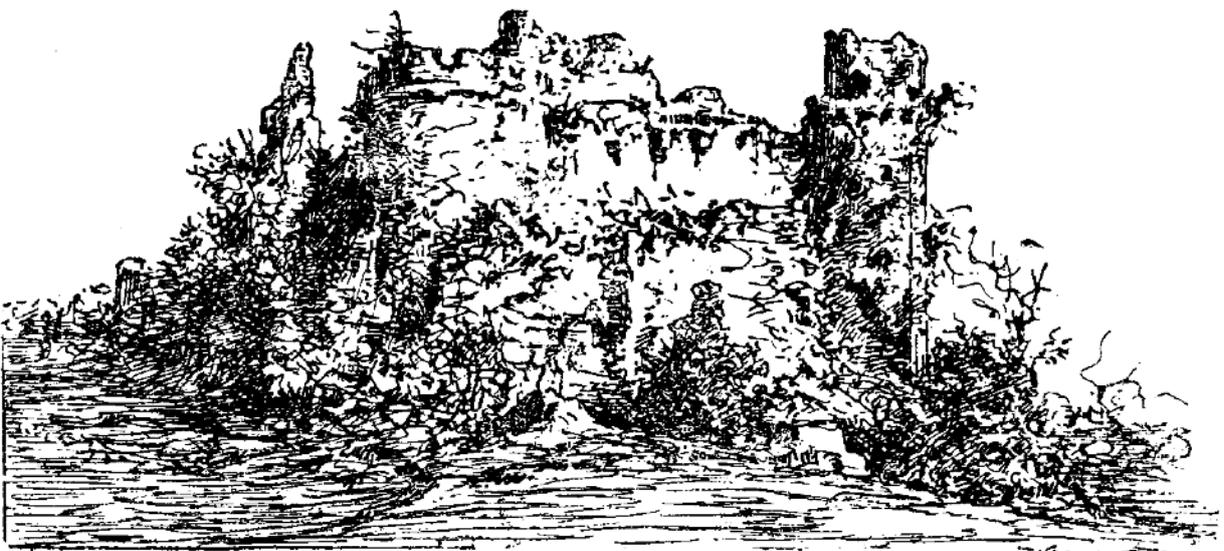
Une île voisine, Molène, occupe le centre d'un groupe d'écueils commandé par Ouessant, et abrite dans son port une trentaine de barques, qui transportent au continent une quantité considérable de terre végétale, employée comme engrais sous le nom de cendre de Molène.

Balanec, Quéménès, Triélen, Béniguet, la chaussée des Pierres Noires, quantité d'écueils visibles et de roches sous-marines, s'égrènent comme un chapelet le long du chenal du Four, séparés de la grande île d'Ouessant par le passage de Fromveur. Des sautes de vent brusques, des brouillards fréquents, des courants qui se heurtent et se changent en remous, rendent ces parages redoutés par les pilotes les plus adroits et les plus expérimentés. « Qui voit Ouessant, voit son sang », dit un proverbe malheureusement trop justifié. C'est dans le canal de l'Iroise que le lieutenant Mage, l'explorateur du Niger, trouva la mort avec tous ses compagnons de *la magicienne*.



semper regnat mors.

L'imagination a tellement embelli le portrait de l'île d'Ouessant, qu'on la croirait un paradis terrestre. On y vit comme dans l'âge d'or ; les propriétés y sont si respectées, qu'une bourse trouvée se dépose dans le cimetière, sans qu'on touche à l'argent qu'elle contient ; la charité, l'égalité, l'amour, y sont les bases de la société. Content du strict nécessaire, on n'y voit régner ni la somptuosité ni le luxe de nos tables. Une longue vieillesse est la récompense de cette modération céleste, sans laquelle il n'est pas de bonheur sur la terre.



CHATEAU DE KERGROADEZ

Jamais un vil intérêt ne préside aux mariages qui s'y contractent ; la fidélité les couronne, la constance les accompagne ; le cortège des vertus douces et du bonheur escorte les ménages, que l'atroce et sombre jalousie n'a jamais souillés d'un soupçon. L'ambition, qui ravage la terre, ne règne pas sur les roches d'Ouessant, et l'ennemi ne vint jamais arracher aux habitants de cette terre privilégiée les présents de Neptune. Les contestations sont réglées par un sage, qui prêche la paix, le travail, toutes les vertus, et dont l'empire est celui d'un bon père au sein de sa douce famille.

En lisant de pareils détails, on se sent transporté dans le temps des féeries, sur les rivages du Lignon et près des nymphes de *l'Astrée*.

Ce pays, célèbre dans le roman de Savigny, est le séjour des vents et des tempêtes. La sobriété, la modération y sont le fruit de la misère ; les portes des maisons y sont sans clef, ouvertes à tout le monde, parce que leur intérieur n'offre rien à l'avidité des hommes, parce que l'objet enlevé ne pourrait être employé, vendu, sans qu'on en connût la provenance.





Nous reprenons terre au Conquet, place de guerre fort ancienne, qui soutînt un grand nombre de sièges. Il ne reste rien des remparts. Ses maisons, dont quelques-unes sont d'un beau style, s'étagent vis-à-vis de la mer, et lui donnent un air d'importance et de prospérité qu'elle est loin d'avoir cependant, quoiqu'elle soit aujourd'hui assez fréquentée des touristes.

Il faut se rendre en barque à la presqu'île de Kermorvan, sur cette pointe escarpée où se brise l'Océan, pour admirer les ruines de l'abbaye de Saint Mathieu Fin de Terre, défigurée par un phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire

Élevée en grande partie de 1157 à 1208, elle devait constituer un noble édifice, à en juger par les sept travées de la nef, séparées par de grosses colonnes rondes, et par la beauté du chœur, formé de deux arcades reposant sur un groupe de huit colonnettes. Le chevet, droit, flanqué de deux arcs boutants extérieurs, est percé d'une fenêtre.

Le transept, beaucoup plus élevé que la nef, est décoré, comme le chœur, d'un triforium en ogive trilobée.

L'élégance des proportions, l'ornementation simple et riche des chapiteaux entourés de trèfles et de plantes d'eau, le porche gothique de l'ouest, assez bien conservé, l'exécution parfaite de tous les détails, font le plus grand honneur à Claude Dodieu, évêque de Rennes, qui, après les ravages des Anglais (1558), releva l'abbaye des décombres accumulés par l'incendie.

L'abbaye n'existerait pas, qu'on se rendrait encore à Saint Mathieu pour jouir du magnifique panorama de la Manche et de l'Atlantique exerçant leur fureur sur les récifs du Four et de l'Iroise, et brisant au loin leurs flocons mobiles sur la pointe brumeuse du Raz de Sein.

Et devant ce spectacle sublime, dans ce pays de vieilles croyances et de naufrages, lorsque au loin on aperçoit luttant contre le vent quelque pauvre cône mal gréé, on ne peut s'empêcher de murmurer avec le poète ces vers connus du *Pilleur d'épaves*, qui demande à la mer l'existence que lui refuse le sol avare :

Une voile ! une voile ! Yann, amenez la vache ;
Vous, Pennek, amenez les bœufs, et qu'on attache
Les fanaux à leur corne, et tenez haut les feux ;
Puis lâchez sur la dune et la vache et les bœufs.
Vous verrez, quand les feux brilleront sur les lames,
Si les mouchérons seuls viennent se prendre aux flammes.
C'est une vieille ruse en notre vieux pays :
Nos pères en vivaient ; qu'elle profite aux fils.
Sur le vaisseau maudit encore quelques rafales :
Demain, tout est à nous, les tonneaux et les balles,
Du drap pour nous vêtir, du vin plein nos maisons.
O justice du Ciel, si c'étaient des Saxons !!!

Aujourd'hui les mœurs s'épurent. Les habitants de la côte terrible cherchent, par un travail incessant, à améliorer leur situation. Certes, la lutte est difficile, mais les lutteurs sont courageux : avec la patience et l'énergie dont ils sont doués, ils triompheront.



BÉNITIER BRETON

CHAPITRE V

PERRINAÏC

« Quand la grande bannière, au *pardon*,
» Fera le tour de chaque tombe. —
» Jeunes filles parées, vous ne trouverez
» Pas au milieu des autres ma tombe
» à moi, — vous ne trouverez pas ma tombe... »

(*Gwerz* ou Complainte de *Perrinaïc*.)



u mois de mai 1891, les fêtes annuelles de Jeanne d'Arc à Orléans furent célébrées (on s'en souvient encore) avec un éclat extraordinaire.

À cette même époque paraissait une brochure de M. N. Quellien sur *Perrinaïc*⁽³⁾, qui tirait enfin de l'ombre, au bout de quatre siècles et demi, cette héroïne compagne de la Pucelle.

Depuis, des conférences ont été faites, à Paris et en Bretagne, dans le but de réhabiliter la modeste et vaillante Bretonne, que les Anglais brûlèrent sur le parvis Notre-Dame de Paris, le dimanche 3 septembre 1430.

L'oeuvre de cette réhabilitation a été placée sous le patronage des « Dames de Bretagne ».

³ — *Perrinaïc, une compagne de Jeanne d'Arc*. Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine, Paris. 2 fr. — Pour la présente vulgarisation, l'on s'est naturellement aidé des recherches de M. Quellien, sa publication jusqu'ici faisant seule autorité.

I

Vers ce temps-là, il n'y avait plus d'Anglais en Bretagne, hormis ceux que la terre bretonne gardait éternellement, autour d'Auray ou au carrefour de la Mi-Voie, depuis Hennebont jusqu'aux remparts de Saint-Malo. Le duc Jean V était un politique habile ; il avait du moins soustrait le pays aux invasions.

Mais les Anglais étaient restés les ennemis héréditaires ; on les chargeait de toutes les iniquités. Les plus sinistres récits couraient sur leur compte, et les tristes nouvelles qui venaient de la France n'étaient pas faites pour éteindre la haine populaire contre « les Saxons maudits » — *ar Saozon miliget*. — Les bardes d'alors, mendiant de ferme en ferme, entonnaient à chaque porte les plaintes partout écloses sur la grande « pitié qu'il y avait au *Bro Gall* ».

Et des moines arrivaient, suivis de paroisses entières. Et cette foule s'arrêtait sur la place du bourg, devant les portes de l'église, qui restaient fermées comme aux époques de terreur. Monté sur le piédestal de la croix du calvaire, le missionnaire alors chantait un cantique de circonstance, le plus souvent un chant composé par le célèbre *kloarek* Kaerrymell ; et le prêcheur parlait de croisade contre l'Anglais, soufflant le patriotisme sur cette multitude émue ; « puis, le moine passait, entraînant vers les villes tout un peuple, qui grondait par moments un refrain de malédiction contre le *Saxon* : « Mallowzar Saoz ! »

Le soir, quand le bruit de cette foule en marche s'était dissipé par les routes, les bonnes gens de Bretagne se réunissaient, autour du foyer ; et l'on récitait, après les prières en commun, « l'oraison contre l'étranger », de même qu'à l'époque encore récente de Du Guesclin et de Clisson.

II

Dans la région circonvoisine du Goëlo, du pays trécorrois et de la Cornouaille, vers Guingamp ou Gurunhuel, vivaient alors deux femmes, sur les confins de la route et d'un petit bois abritant une antique chapelle. Là plus âgée, *Perrinaïc*, était sans doute la fille d'un homme d'armes tué pendant la dernière incursion des Anglais ; l'autre servait de compagne à l'orpheline qui s'était vouée au deuil.



PERRINAÏC ÉCOUTE UN MISSIONNAIRE PRÊCHANT
LA CROISADE CONTRE LES ANGLAIS

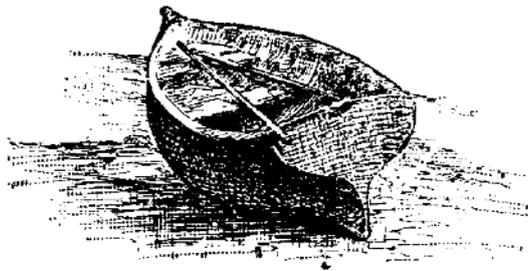
La « petite Perrine » avait une âme de prédestinée. Sur les collines de Gurunhuel elle aimait, par les temps calmes, écouter le carillon des cloches à Guingamp. Ces voix aériennes ont, jusqu'aux hauteurs du Ménez-Bré, un singulier écho. Perrinaïc était troublée de ce qu'elle entendait sur ces collines ; dans ce paysage austère elle se sentait guérir de ses langueurs de jeune de jeune fille. C'est que là-haut s'éteignent les mélancoliques harmonies des vallons ou des bois ; les fraîcheurs de la brise qui passe dans le ciel inspirent une énergie soudaine, et l'antique héroïsme des Bretons, qui foulèrent, le même sol sacré, revient alors au souvenir.

Ainsi le cœur de Perrinaïc faisait silence, croyant dans la solitude ouïr des paroles célestes. À cette époque d'exaltation à la fois patriotique et religieuse, l'Esprit soufflait dans tous les coins du ciel : il faisait, choix des êtres faibles pour prêcher le courage. Comme Jeanne d'Arc, Perrinaïc eut ses visions particulières ; elle affirmait que « Dieu s'apparoit souvent à elle en humanité, et parloit à elle comme amy fait à autre,... long vestu de robe blanche et une hucque vermeille par dessoubz... »

Cette *hucque* ressemble au *chupen* encore porté par les Cornouaillais ; et de la sorte il était facile, au bout de quatre siècles et demi, de saisir en ces rêveries la part de la réalité.

Une nuit de mai, voilà qu'on entendit les cloches sonner dans les églises, sonner toutes seules, comme dans les événements miraculeux. Et le lendemain, des gens armés allaient et venaient par les chemins ; ils rejoignaient le connétable de Richemont, criant : « Orléans est sauvé ! Dieu est avec la Pucelle !... »

Ce nom de la Pucelle frappait alors tous les échos. L'exemple de la bonne Lorraine tenta la petite Bretonne. Le soir même, les deux amies dirent adieu à leur oratoire ; et elles partirent ensemble, suivant la même route que les hommes de Richemont, au secours de Jeanne.





« DIEU S'APPAROIT SOUVENT A ELLE
EN HUMANITÉ, LONG VESTU DE ROBE
BLANCHE... »

III

La Pucelle avait une escorte d'inspirées ; trois femmes, entre autres, l'accompagnaient d'habitude : Catherine, venue de La Rochelle, Perrine de Bretagne et son amie. Un moine mendiant les suivait, le frère Richard, leur « beau père » ou confesseur.

Catherine de La Rochelle était un esprit indépendant ; elle aspirait à jouer un rôle personnel. Jeanne hésitait à reconnaître la vocation de cette femme, ses « voix » lui ayant répondu que « du fait de Catherine ce n'était que folie et néant » ; mais Catherine prétendait qu'une « dame blanche, vêtue d'un surcot d'or, lui apparaissait, toutes les nuits, et lui prescrivait d'aller par les bonnes villes ». Jeanne souhaita donc d'avoir elle-même cette apparition, et les deux femmes couchèrent ensemble dans le même lit ; Jeanne n'aperçut rien et s'endormit enfin. Le matin, Catherine affirma que la dame « au surcot d'or » était apparue pendant le sommeil de sa compagne ; Jeanne ensuite dormit dans la journée, afin de rester les yeux ouverts, la nuit durant : mais l'apparition n'eut pas lieu, à la veillée suivante. La méfiance de Jeanne n'empêchait pas le frère Richard de conseiller qu'on mît Catherine à l'œuvre ; et plus tard, elle exerça son influence sur les diverses provinces, où elle entretenait une sorte de surveillance politique, surtout dans les villes, comme Tours, qui comptaient en nombre les partisans de Jeanne.

Les deux Bretonnes restèrent plus modestes. L'enthousiasme leur avait laissé l'humilité native. Perrinaïc n'avait en vue que la cause de Jeanne. N'y avait-il pas sur Jeanne d'Arc ou sur Perrinaïc une sorte de commun destin ? Les ténèbres de leur origine cachaient peut-être une parenté de races ; plus d'une analogie d'instincts et d'aptitudes fut manifeste entre cette Lorraine et cette Bretonne. Elles éprouvaient un même goût de la nature, développé dans les solitudes natales, et elles savaient en discerner le mystérieux langage, parce qu'elles étaient simples et pures. Mais ces voix d'en haut, qui reconfortaient la Pucelle, avaient pour la Bretonne une mélancolie singulière ; car elles apportaient les souvenirs du pays, ces échos de Bretagne toujours nostalgiques.

Perrinaïc s'était vouée à la Pucelle, de toutes les puissances de son âme. Aussi bien, jusqu'à ses plus discrètes pensées, elle en trouvait dans Jeanne l'expression spontanée ; ce qui s'agitait aux profondeurs de sa conscience, Jeanne l'exposait à ses yeux ingénument ; dans la conduite de Jeanne elle était toujours sûre la timide Bretonne, d'avoir une réponse naturelle à ses plus vagues appréhensions. Si elle lisait la joie sur le franc visage de la Pucelle,

Perrinaïc s'essayait à lui sourire, mais en hâte, comme si le bonheur l'eût soudain rendue tremblante. Et si elle descendait parfois dans la mêlée, derrière l'étendard de Jeanne, c'était en toute simplicité, comme « elle entrait naguère dans la moisson ». Le carnage consommé, les héroïques jeunes filles pleurent ensemble sur les morts : la compassion sommeille peut-être, mais elle ne s'éteint jamais dans un cœur de femme.



PERRINAÏC PLEURANT AVEC JEANNE D'ARC
SUR LES MORTS ET SUR LES BLESSÉS

IV

Perrinaïc et sa suivante s'éloignaient rarement de Jeanne ; elles préféraient ne pas sortir de son rayonnement, car elles étaient mieux faites pour les confidences que pour l'action.

L'histoire montre Catherine de La Rochelle tenant une place assez distincte, et elle lui prête une initiative personnelle. Le frère Richard, dont la parole n'était pas sans autorité sur les Armagnacs, s'exagéra les services de cette femme. C'est sous l'impulsion de la Pucelle que quelques missions furent confiées à Perrinaïc, et elle vint, par exemple, à Paris, aider le carme Jean Dallée, qui ouvrit contre les Anglais, pendant l'hiver de 1429-30, plus d'une redoutable conspiration.

Les moines et les prédicateurs populaires furent les plus ardents promoteurs du patriotisme, au XVe siècle. Ainsi les sermons du frère Richard avaient obtenu un immense succès sur la montagne Sainte-Geneviève et aux Innocents ; devenu suspect aux Anglais, le cordelier fut contraint de s'enfuir de Paris, dans la nuit du 30 avril. Il fut bientôt remplacé, dans son rôle patriotique, par Jean Dallée.

C'est vers ce carme que fut envoyée Perrinaïc. Elle ne pénétrait dans Paris qu'au péril de ses jours ; et là, dans l'obscurité de quelque sacristie ou sous les apparences du confessionnal, elle écoutait les confidences du moine sur la fidélité de la population parisienne, ou lui donnait son propre avis sur les desseins de l'armée royale des Armagnacs. Mais l'administration anglaise fut assez habile pour déjouer toutes ces conjurations.





PERRINAÏC A PARIS CONSPIRANT AVEC JEAN DALLÉE

V

L'histoire, comme si elle s'était, prêtée aux humbles vœux de l'héroïne, ne s'est pas donné la peine, dès l'abord, de mettre en relief le dévouement de Perrinaïc ; les détails ne se précisent sur elle qu'aux approches du suprême sacrifice⁽⁴⁾.

On ne la voit pas, avec sa suivante, aux côtés de la Pucelle, dans les journées triomphales ; elle n'apparaît qu'aux heures sombres et pleines d'angoisse, comme une consolation, demandant de porter son poids du fardeau de découragement. Jeanne connut, en effet, les hésitations qui suivent la défaite, comme après l'échec devant Paris (8 septembre 1429) ou celui de La Charité. Elle erra de ville en ville le long de la Loire, se croyant à charge à tous et doutant d'elle-même⁽⁵⁾. Elle retrouva quelque force, dans un séjour à Moulins, auprès de Colette Boilet, la réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, avec laquelle, du reste, elle comptait bien des affinités de sentiments et de pratiques religieuses.

Le jour de Noël 1429, les deux Bretonnes se trouvent à Jargeau, en compagnie de Jeanne. Elles entendent la messe du cordelier, et frère Richard donne la communion à la Pucelle trois fois et, « à Piéronne deux fois celui jour... dont il estoit moult à reprendre ». En distribuant à ses pénitentes ce surcroît de viatique, est-ce que l'ardent moine prévoit déjà les prochaines épreuves ? Il sera fait un crime de ces multiples communions aux patriotiques inspirées.

Cet hiver parut long, malgré les agitations de la guerre. Perrinaïc connut alors les défaillances. Sur la campagne dénudée, le jour gris étendait comme un manteau de tristesse. Parfois un rapide coucher de soleil évoquait sur l'horizon le mirage des collines armoricaines ; et quelque *Angélus* lointain versait par les plaines mornes les mêmes sonorités douces que dans les chemins creux de Bretagne. Perrinaïc dut, bien des fois, sous l'abri du campement, songer au toit de chaume bruni, là-bas, qui avoisinait la chapelle du petit bois.

4 — V. le *Journal d'un bourgeois de Paris* ; Quicherat, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, et Vallet de Viriville ; Michelet ; H. de La Villemarqué, *Myrdhynn, ou l'enchanteur Merlin*, etc...

5 — V. un article de M. Germain Lefèvre-Pontalis dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, janvier-avril 1892.



PERRINAÏC ET JEANNE D'ARC A JARGEAU

VI

Vers la fin de mars, entre le 28 et le 31, Jeanne quitta Sully précipitamment et, d'une seule traite, elle se rendit à Lagny. Avisée d'une conspiration que le carme Jean Dallée organisait à Paris, elle voulait tenir la campagne entre Melun et Lagny, entre la Seine et la Marne, à portée de la capitale. Perrinaïc et son amie s'éloignèrent de la Loire également, et elles furent envoyées sur Paris.

Elles allaient ensemble par la route, l'âme ensommeillée au souffle morose du vent de mars ; la main dans la main, les sabots noués sur l'épaule, comme les pèlerins et les mendiants de Bretagne, elles récitaient quelque chapelet, la monotonie de ces longues prières convenant à leur esprit et à leur regret du pays natal. Bientôt, quand sera venue l'heure suprême, Perrinaïc retrouvera le courage de chanter d'autres litanies, en face de la mort.

Elles arrivaient à Corbeil. La place était commandée par Gérard de Toulangeon⁶), pour le duc de Bourgogne. Un parti anglo-bourguignon, qui battait la campagne, rencontra les deux paysannes ; elles furent arrêtées. On leur demanda où elles allaient.

— À Paris, répondit Perrinaïc, qui ne savait pas feindre. Et elles furent, de fait, conduites à Paris. Comme Perrinaïc avait ajouté qu'elle était une amie de Jeanne, les Bretonnes se virent livrées à la juridiction ecclésiastique ; et leur cause, comme celle de la Pucelle ensuite, fut instruite en cour d'Eglise.

⁶ — Vers cette époque, aucun fait de guerre ne s'est passé à Corbeil. La ville était restée aux mains des Anglo-Bourguignons, l'été précédent, quand l'armée royale était venue jusqu'aux murs de Paris Gérard de Toulangeon tenait encore la place, à la date du 21 avril 1430.



PERRINAÏC PRISONNIÈRE A CORBEIL

VII

Leur procès dura six mois. En traînant les choses en longueur, on espérait sans doute tirer de Perrinaïc quelque aveu à la charge de la Pucelle ; car Jeanne aussi venait d'être prise, à Compiègne, par les Bourguignons qui la livrèrent aux Anglais. De l'autre Bretonne, les juges n'avaient rien à obtenir : la pauvre paysanne ne parlait que l'idiome natal ; elle n'ouvrait plus la bouche que pour entonner, dans la prison, avec la petite Perrine, les *gwerz* d'adieu à la Bretagne :

« Notre lande est aussi vaste que le firmament à midi ; — là pleure comme les trépassés le vent, sur le soir, — le vent du soir.

« Sous un pied de fougère, un ramier avait fait son nid, — pigeonnier où les araignées tressaient leurs toiles parmi la rosée brillante comme l'or, la rosée brillante comme l'or.

« Quand se levait la brise de chaque soir, sur ma porte, — je regardais les nuages glisser dans le ciel comme des vaisseaux sur la mer, — les vaisseaux sur la mer... »

Lors du procès de la Pucelle, qu'on suivait à Rouen, Catherine de La Rochelle vint à Paris et déposa devant l'officialité de la cathédrale ; elle déclara que Jeanne, si l'on ne faisait bonne garde, sortirait de prison, fût-ce par le secours du diable. Ensuite Catherine retourna vers l'armée des Armagnacs, où elle resta jusqu'en juillet 1431.

Vainement s'obstinait-on contre Perrinaïc ; elle opposait la naïveté des innocents aux ruses de ses ennemis acharnés. Simplement, elle répondit qu'elle était venue de Bretagne, vers la Pucelle, « par l'ordre de Dieu ».

Lorsqu'on accusait Jeanne, « elle disait que dame Jehanne, qui se armoit avec les Arminalx, estoit bonne, et ce qu'elle faisoit estoit bien fait et selon Dieu ».

Et l'on imputa à Perrinaïc ses visions personnelles, le sacrilège de sa double communion à Jargeau, la nuit de Noël ; et on la prétendit « possédée du démon ». En conséquence, « elle fut jugée à estre arse, et le fut... »

La vaillante Bretonne payait de la vie sa fidélité à Jeanne d'Arc et son dévouement au pays de France.



PERRINAÏC DANS SA PRISON

VIII

« Le IIIe jour de septembre, à ung dimanche, furent preschées au parvis Nostre-Dame deux femmes qui environ demyan devant avoient été prinnes à Corbeil et admenées à Paris, dont la plus aînée Piéronne et estoit de Bretagne bretonnant...

» Ce dit jour elle fut jugée a estre arse, et le fut... Et l'autre fut délivrée pour celle heure... »

Le 3 septembre 1430, le glas de Notre-Dame avertit le peuple qu'on apprête un supplice. Sur le parvis se dressent deux échafauds, l'un pour les juges, l'autre pour le prédicateur ; au fond, on monte le bûcher.

Des soldats anglais amènent Perrinaïc, qu'on exhorte, une dernière fois, à se rétracter et à renier Jeanne ; affaiblie par la longue prison, pâle sous ses vêtements de pénitente, résignée, elle répète ses précédentes déclarations ; son suprême témoignage à peine affirmé, le prêtre lui adresse la prédication publique.

Au moment de gravir le bûcher, elle embrasse son amie, restée à genoux, mais déclarée innocente. Et les deux pauvres filles, en se quittant, entonnent encore la complainte d'adieu au pays natal. Qu'on écoute maintenant la légende, plie est plus belle que toute histoire :

« Et les deux pauvres voix de femmes s'élevèrent alors, — et l'on entendit Perrinaïc, Gravissant son calvaire, murmurer ce chant d'affliction :

« ... Dans l'église de ma paroisse sort beaux les offices, — et les cloches sont éclatantes. Chères cloches, adieu ! — cloches saintes de mon pays !

« Sur la place du cimetièrre, continuez vos jeux bruyants, — sans craindre, enfants, d'interrompre mon dernier sommeil, — continuez vos jeux bruyants.

« Quand la grande bannière, au *pardon*, fera le tour de chaque tombe, — jeunes filles parées, vous ne trouverez pas au milieu des autres ma tombe à moi, — vous ne trouverez pas ma tombe.

« Je voudrais encore une fois, à l'échalier de la cour, regarder — le toit de ma mère fumer et m'asseoir en son enclos : — la maison de ma mère et son enclos !... »



PERRINAÏC SUR LE BÛCHER (3 septembre 1430)

Mais de pareils crimes ne s'accomplissent jamais sans que des signes passent dans le ciel. La légende populaire poursuit :

« Aussitôt on assista à un prodige tel — que les Anglais en furent surpris ;

« Car un vent brûlant se mit — à souffler au-dessus, de leurs têtes ;

« Et tout le monde de se lever avec épouvante, — en voyant les Anglais rouges de feu.

« Rouges leurs visages et leurs vêtements, — et les juges rouges aussi comme du sang ;

« Rouge le prédicateur, avec ses soldats, — et le parvis rouge tout autour ;

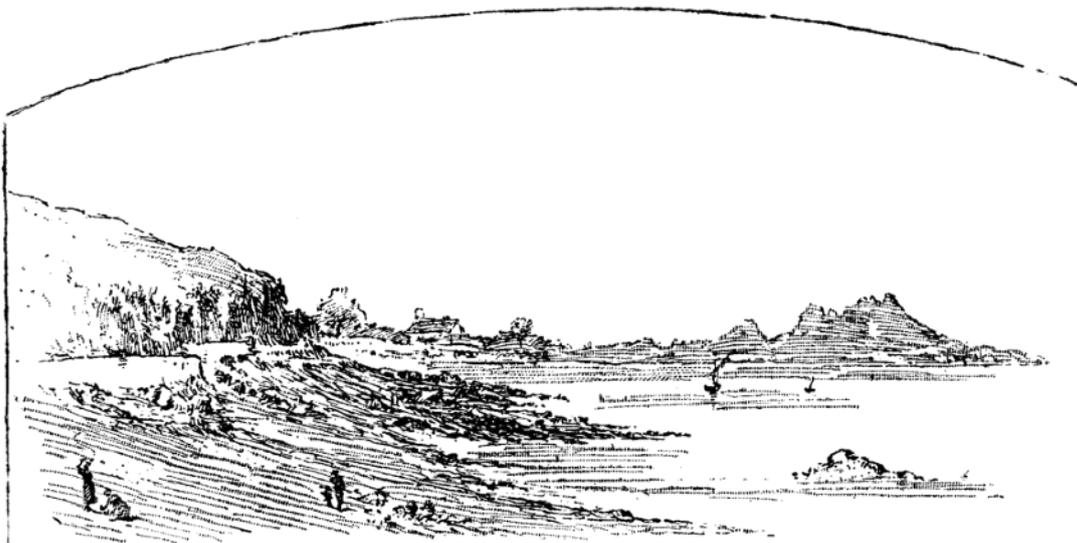
« Et l'église aussi, avec ses cloches : — « L'incendie, s'écria-t-on, est sur la ville ! »

« Et avec des tisons on vit les démons — qui mettaient le feu dans la voûte du ciel.

« Et chaque assistant croyait même — qu'il brûlait jusqu'en ses entrailles ;

« Au point que les prêtres gémissaient : — « Cette fille-là était donc une pauvre de Dieu ! »

Maintenant, on sait que le bûcher du parvis fut allumé neuf mois avant celui de Rouen. N'est-il pas frappant que la douce Bretonne ait comme donné l'exemple du martyr à l'héroïque Lorraine ?



IX

Les cendres de Perrinaïc furent dispersées, comme des restes d'hérétique, et jetées au vent. Et puis, l'attention publique se porta sur le procès de Rouen. La mélancolique figure de « Pierronne » sortit de sa pénombre pour mieux se confondre, sous les mêmes flammes de supplice, avec la glorieuse personnalité de la Pucelle. Si la constante Bretonne n'apparut sublime qu'un jour, justice lui soit rendue enfin pour ce jour terrible !

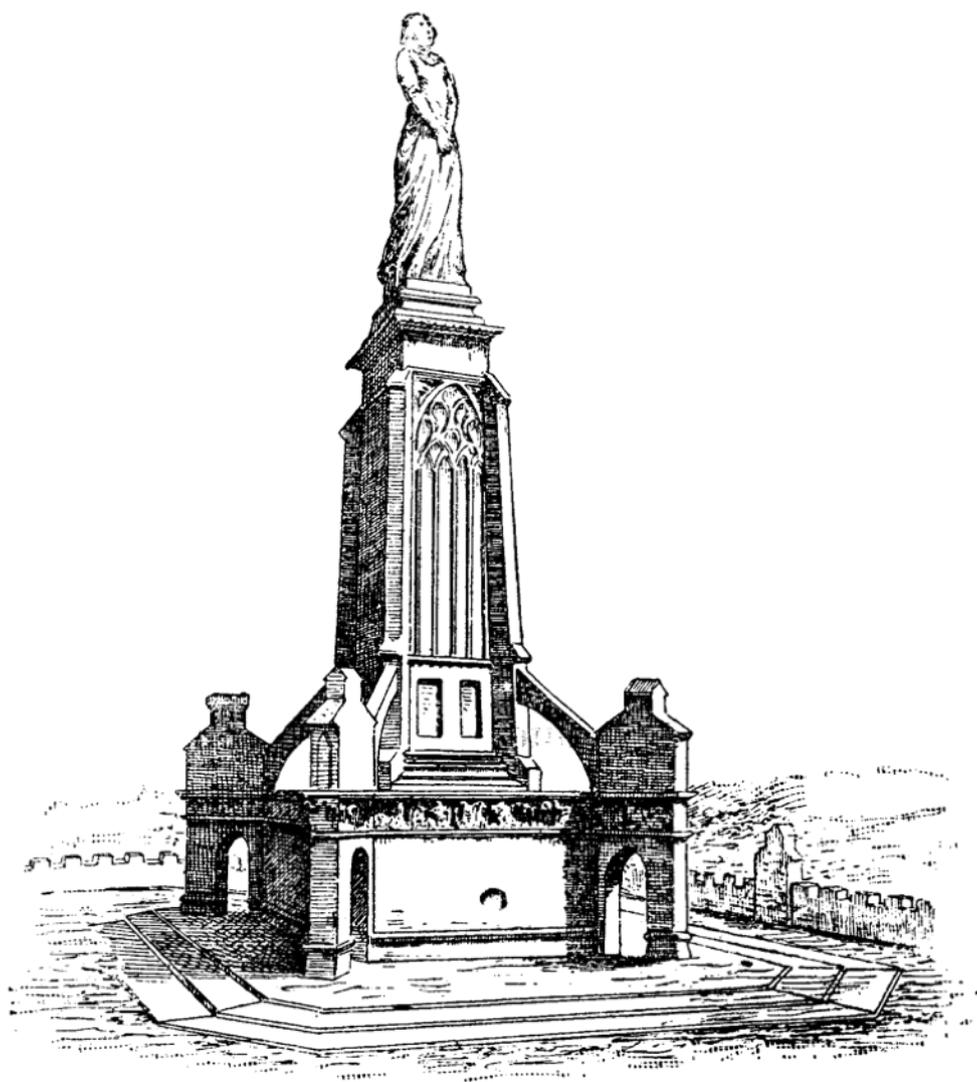
Le comité des « Dames de Bretagne » a voulu qu'un monument fût élevé, dans ces parages, à la mémoire de Perrinaïc. On a fait choix de la colline du Ménez-Bré, d'où la vue s'étend sur les forêts de Cornouaille, sur le Goëlo par delà Guingamp, et, à travers tout le val trécorrois, jusqu'à la mer anglo-bretonne.

Les proportions du monument seront en rapport avec le mont qui lui servira de piédestal. Tout en granit de Kersanton, il atteindra environ vingt mètres, avec la statue de Perrinaïc, au faite, en costume de paysanne bretonne du XVe siècle. Sur le fût, entre le bûcher et la frise, les armes de Bretagne et les armes de France (on se souvient que le supplice de Perrinaïc se passait soixante ans avant que le pays breton fût devenu terre française). Le long de la frise se déroulera la chevauchée de la « Guerre de cent ans ». Le monument, du reste, dans son ensemble, rappellera l'art breton du XVe au XVIe siècle : Ainsi, le soubassement aura dans la forme quelque chose des merveilleux calvaires finistériens.

Tous les ans, au premier dimanche de septembre, les Bretons sans doute prendront l'habitude de fêter cette commémoration. « Quand vous irez à ce *pardon*, jeunes filles de Basse-Bretagne, apportez les fleurs de la saison, bouquets d'aubépine et de bruyère, branche d'ajonc ou de genêt. Aux pieds de Perrinaïc, sur le bord du chemin qui mène vers Tréguier, ayez soin surtout de chanter quelques couplets du *gwerz* qui fut composé en l'honneur de la douce héroïne, dans la vieille langue de vos pères ».

N. B. — Tout ce chapitre est l'œuvre d'une main amie. L'auteur a désiré garder l'anonyme : nous respectons sa volonté. Pour répondre aux désirs qui nous ont été exprimés nous avons publié ce chapitre en petite brochure de propagande à 0, 10 en vente à la librairie P. LETHIELLEUX.

PERRINAÏC



ESQUISSE DU MONUMENT DE PERRINAÏC, PAR M. FÉLIX OLLIVIER

CHANSON DES MATELOTS



O Gwer_c'hez glo - ri - uz Va - ri! Roed d'in - me a - jis
(O Vierge glorieuse Marie! Donnez - moi

- tans Da ga - na cur werz ne - we. C'h'on vo - net d'hi cho - mans.
assistance Pour chanter un gwerz nouveau. Je vais le commencer)

O Gwerc'hez gloriuz Vari, roed d'in-me ajistans
Da ganan eur werz newe, — c'hon 'vonet d'hi c'homans —
Zo groet da bewar martolod a Gemper-Gwezenek
Zo et gand eur vag newe ewid ar c'hentan gwech,
Zo et gand eur vag newe ewid ar c'hentan gwech :
N'an euz hini an-he a gemend a ve rez.

O Vierge glorieuse Marie! donnez-moi assistance
Pour chanter un *gwerz*(7) nouveau — je vais le commencer :
Il a été composé sur quatre matelots de Quemper-Guézénec
Qui sont allés avec une barque neuve pour la première fois,
Qui sont allés avec une barque neuve pour la première fois,
Il n'y a aucun d'eux qui soit sauf.

7 — C'est donc un *gwerz*.

CHANSON DES MATELOTS

Ewit honzoli o mammo ho deux laret d'ez-hi :
— Pa c'homp laket, war ann dour retornfomp adare. —
Pa defaint groet ho bagad ha prest da dond d'ar ger,
A savaz glao hag awel, siouaz ! eur goall amzer ;
Ma savax glao hag awel, siouaz ! eur goall dourmant,
Ma deux renket perisan efin ho batimant.
Pipi ar Boudier a lere, eunn den a gourach vad
Pini savaz benn ter gwech ter gwech war bord he vag,
Pini save ben ter gwech ter gwech war bord ann dour
O c'houlenn ar Werc'hez Vari mamm Jezuz d'hen sikour.
Ha kriz vije ar galon ha kriz neb na oelje
En bord ann enezen Goad, ann hini a vije

Pour consoler leur mère ils lui avaient dit :
« Puisque nous sommes mis sur l'eau, nous y retournerons encore⁽⁸⁾.
Lorsqu'ils eurent chargé leur bateau et prêts à s'en aller à la maison
Se levèrent de la pluie et du vent, hélas ! un terrible temps ;
Il se leva de la pluie et du vent, hélas ! une terrible tourmente
Que dut périr enfin leur bâtiment.
Pierre Le Boudier disait, un homme de bon courage,
Qui se leva par trois fois, trois fois, sur le bord de sa barque,
Qui se tenait par trois fois, trois fois, à fleur d'eau,
En demandant à la Vierge Marie, mère de Jésus, de le secourir...⁽⁹⁾
Et inhumain eût été le cœur, et inhumain celui qui n'aurait pleuré
Aux bords de l'Ile Coat, celui qui aurait été

⁸ — Évidemment je ne tiens cette chanson qu'à l'état informe et fragmentaire, autrement ce serait là une singulière façon de consoler une mère.

⁹ — Cette phrase est sans doute incomplète, puisque les mots en apostrophe n'y sont pas, mais on a aucune peine à rétablir le sens.

O welet pewar gorf maro manet en est-al-lin
O c'hortoz koat pe lien ewid ho lienin.
Eur c'hanod deuz a Vriet o tistrei da Bontre
'N euz anonset ar c'helo an de deuz ar beure,
An euz laret d'ar Bouc'her a oa beuet he vag
Ha fraillet dre ann anter e bord ann enez Koat :
— Ha posub ve diaud Doue me laket ma oll vad
'Wid ober eur vag newe ha beuin ma zri mab !
Ha c'hoaz 'wit koll ma mado nie na ran ket a gaz,
Mes beuin ma zri bugel ze ra d'in glac'har vraz.
Me wel ari ma zri bugel — mes na antreont ket —
O vonet da interin da Gemper-Gwezenek.

À voir quatre cadavres restés à est-al-lin
En attendant du bois ou des linceuls pour les ensevelir.
Un canot de Bréat, retournant à Pontrieux,
A annoncé la nouvelle, le four, au matin,
A dit à Bouher qu'avait sombré sa barque
Et fendue par la moitié aux bords de l'île Coat :
— Serait-il possible de la part de Dieu que j'eusse mis tous mes biens
À faire une barque neuve et noyer mes trois fils !
Et encore pour perdre mes biens je ne fais pas de cas ;
Mais noyés mes trois enfants, cela me donne une grande douleur,
Je vois arriver mes trois enfants — mais n'entreront pas dans ma maison
Allant pour être enterrés à Quemper-Guézénec.

COMPLAINTE DE SAINT CADOC

Allegro.

The musical score consists of three staves of music in treble clef. The first staff begins with a treble clef, a 3/8 time signature, and the tempo marking 'Allegro.'. The second staff changes to a 2/4 time signature. The third staff changes to a 3/4 time signature. The lyrics are written below the notes in Breton and French.

Kle_vet hoc'h euz homz dre ar vro De_muz ann
(Avez vous entendu parler par le pays de monsieur
o - tro sant Ka - do? Ho vi - ra - klo nag he vu -
saint Cadoc? Ses miracles ni sa vie
- e N'hoc'h euz bis - koaz kle - vet an - he.
Vous n'avez jamais entendu en parler.)

A bell a zo me 'm a dezir
Da diskleria ar pezh zo gwir,
Trei ar galleg en brezonek
Eur c'hantik ker am euz kavet

Klewet ac'h euz komz dre ar vro
Demeuz ann otro sant Kado ?
He viraklo nag he vue
N'ac'h euz klewet biskoaz an-he.

Depuis longtemps j'avais désir
De révéler ce qui est vrai,
De tourner du français en breton
Un beau cantique que j'ai trouvé,
Avez-vous entendu parler par le pays
Du seigneur saint Cadoc ?
Ses miracles ni sa vie,
vous n'avez jamais entendu parler.

E Ragoustand e oa ganet
Ha Raouach e oa hanvet ;
He vamm a oa Lorans Konstans,
Mèrc'h d'eur roue braz a Irland.

Eunn ermid e oa tost d'ar vro,
Lec'h m'a oa ganet sant Kado,
Deuaz d'hen goul da vadein,
Hag he dad prest da gonsantin,

Enostant ma oant païaned,
Med Doue en euz permetet.

Ann ermid a gas an-ehan
Eunn dewez da wit tant d'ehan
Da lochen ar bastored
Elec'h oant o vesa ann denved ;

A Ragoustant il était né
Et Raourach il avait été appelé ;
Sa mère était Laurence Constance,
Fille d'un grand roi d'Irlande.

Un ermite qui était près du pays
Où était né saint Cadoc,
Vint demander à le baptiser,
Et son père prêt à y consentir.

Bien qu'ils fussent des païens ;
Mais Dieu l'a permis (¹⁰).

L'ermite l'envoie
Un jour chercher du feu pour lui
À la cabane des pâtres,
Où ils étaient à paître les moutons ;

¹⁰ — Un distique pour un quatrain. Ce *gwerz* est très mutilé ; je n'en ai pas trouvé une version plus complète.

COMPLAINTE DE SAINT CADOC

Ar pastor kri o laret d'ehan
Na roje ket a dan d'ehan,
Nemed hen lakat a raje
De vonet gant-han n'he jave ;

Sant Kado dre umilite
A lakaz glaou en he jave
Ewit kas d'he vestr ann ermit,
Hep poan d'he gorf na d'he abit ;

Neuze oe hanvet eur zorser,
Eur majisian, eunn tromper ;
Ar mestr-pastor a fell d'ehan
Mond 'n he ermitach d'hen lazan ;

En ermitach p'int ariet,
Dal war ar plas int bet rentet,
Ha mantret ho oll izili,
Na ellent mui bo remuin ;

L'homme cruel de lui dire
Qu'il ne lui donnerait pas du feu
À moins qu'il ne le mît
Pour l'emporter dans son giron ;

Saint Cadoc par humilité
Mit des charbons dans son giron
Pour porter à son maître l'ermite,
Sans dommage pour son corps ni son habit :

Alors il fut appelé un sorcier,
Un magicien, un trompeur ; au maître
Pâtre il prend une envie
D'aller à l'ermitage pour le tuer ;

À l'ermitage, lorsqu'ils furent arrivés,
dès que sur la place ils furent rendus,
furent accablés tous leurs membres
qu'ils ne pouvaient plus les remuer ;

COMPLAINTE DE SAINT CADOC

Sant Kado dre gompasion
Ouz ho c'hlewet o c'houl pardon,
A c'heaz en orezon fervant
Hag go greaz iac'h en eunn instant.

P'oa ari sant Kado en oad,
A fellaz d'he vamm ha d'he dad
Hen lakaet da gomandin
War ann armeo ha d'ho reglin ;

Mes sant Kado na c'houle ket
Kombatin ewit treo ar bed :
'Barz ann dezert en em rentaz
Ha sant Gouard hen saludaz,

En plas de welet sant André
Oa eu mignon baz da Doue.

Saint Cadoc, par compassion
En les entendant demander pardon,
Se mit en oraison fervente
et les guérit en un instant.

Quand fut parvenu saint Cadoc en âge
Voulurent sa mère et son père
Le mettre à commander
Sur les armées et à les conduire :

Mais saint Cadoc ne voulait pas
Combattre pour les choses du monde ;
Dans le désert il se rendit,
Et saint Gouard le salua

En place pour voir saint André⁽¹¹⁾
qui était un grand ami de Dieu.

¹¹ — Le texte est tout à fait obscur, à cause de l'ellipse de deux vers, probablement.

COMPLAINTE DE SAINT CADOC

Sant Kado laka batisan
War ar mor eur pond ar c'heran
War eur vrec'h-vor deuz ann Indrez,
Pini oe hauvet revier Estez ;

llnan deuz ann artizaned
Gand ar re all a oe lazet,
Ha ma ben toljont en eur stank :
Pebez maleur d'ann dud méchant !

Sant Kado emez hen tennaz,
Sant Kado hen resusitaz.
Daouzek bla e oa bet eno
O resusitan tud varo,

Ouz ho c'honvertisan d'ar fe
Hag o lenn ann awiel d'he.

Saint Cadoc fait bâtir
Sur la mer un pont des plus beaux,
Sur un bras de mer dans les Indes,
Lequel était appelé la rivière d'Estez ;

Un des ouvriers
Par les autres fut tué,
Et ils le jetèrent dans un étang.
Quel malheur pour les gens méchants !

Saint Cadoc le tira dehors,
saint Cadoc le ressuscita.
Douze ans il avait été là
À ressusciter des morts,

À les convertir à la foi,
Et à leur lire l'Évangile.

COMPLAINTE DE SAINT CADOC

War-dro 'n anter-noz eo kemeret
Ker gand arme ar baïaned
O vasakrin ar gristenien ;
Dre ma o c'hevent, na vane den.

Oa sant Kado en he oviz,
Ec'h antrejont 'barz ann iliz ;
Eur barbar kri ha digonsianz
O treuzin dre he gorf eul lans.

Euun neubeut goude-ze oe interet
Gand eunn toullad relijiused.
Ha m'a re miraklo 'n he vue,
A re c'hoaz kalz mui goude-ze.

Vers la mi-nuit fut prise
La ville par l'armée des païens ;
De massacrer les chrétiens :
À mesure qu'ils les rencontraient, il n'en restait aucun.

Saint Cadoc était à son office ;
Ils entrèrent dans l'église.
Un barbare cruel et sans conscience
De lui traverser le corps avec une lance.

Un peu après cela il fut enterré
Avec un certain nombre de religieux ;
Et s'il faisait des miracles en sa vie,
Il en faisait encore beaucoup plus après cela.



À PROPOS

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur,
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,

Dominique Petitjean
Atelier Nulpar à Rezé,
à la date du mercredi 25 octobre 2017.

➤ Téléchargement de la Première Partie : pdf : 30,6 Mo

➤ Téléchargement de la Deuxième Partie : pdf : 30,1 Mo

➤ Téléchargement de la Quatrième Partie : pdf : 25,6 Mo

➤ Pour me contacter

➤ Pour une visite de mon site internet

➤ Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements

TABLE DES MATIÈRES

Dubouchet H. et G.	1
ZIG-ZAGZ EN BRETAGNE	2
CHAPITRE PREMIER	2
Saint Briec.	2
Saint Quay. — Saint Jacut. — Cap Fréheh. — Erquy.	12
CHAPITRE II	22
Guingamp. — Paimpol. — Île de Bréhat. — Lézardrieux.	22
Tréguier. — Lannion.	36
CHAPITRE III	44
Morlaix. — Saint Pol de Léon.	44
Roscoff.	67
CHAPITRE IV	71
Ile de batz. — Brignogan. — Saint Mathieu.	71
Au land av paganis	82
Perrinaïc	96
Chanson des matelots	116
Complainte de Saint Cadoc	119
À propos	125
Table des matières	126